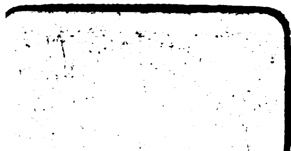



AUCTOR PRETIOSA FACIT


BRARY
AUCTOR
PRETIOSA
FACIT



LES HISTORIETTES

DU

PÈRE BROUSSAILLES

Paris. — Imp. Pillet fils aîné, rue des Grands-Augustins, 5.

LES HISTORIETTES

DU

PÈRE BROUSSAILLES

PAR

MICHEL MASSON

DEUXIÈME ÉDITION

Le dernier apprenti de maître Grinchard

Les jours perdus

Les grands jours du bonhomme Pascal

L'aventure d'un jeune médecin polonais

Le premier lauréat de l'Académie française

Un nom à tout prix

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET Cᵉ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS

1873

QUAND ET COMMENT CONTAIT

LE PÈRE BROUSSAILLES

Broussailles n'était qu'un surnom ; on le lui avait donné par moquerie, et lui, par bonhomie, l'avait si franchement accepté, qu'il hésitait aussi peu à y répondre que lorsqu'on l'interpellait par le nom très-honorable qu'il devait à son père. Les railleurs, en le surnommant ainsi, n'avaient pas eu seulement en vue l'opulent fouillis de sa chevelure blanche dans laquelle chaque matin le démêloir laissait quelques-unes de ses dents, et qu'émondaient rarement les ciseaux du coiffeur ; c'était aussi à la confusion qui régnait dans sa mémoire d'octogénaire à propos des lieux, des personnes et des temps dont il discourait, que le sobriquet faisait allusion.

Ayant beaucoup vu, lu et entendu, il aimait à ra-

conter, surtout devant la jeunesse. Le choix de son auditoire prouvait, sinon le mérite, du moins l'honnêteté de ses récits. Mais avait-il été le héros ou simplement le témoin du fait qu'il racontait? ne le savait-il que par entendre dire ou même ne l'inventait-il pas, croyant se souvenir? L'interroger sur tous ces points c'eût été peine perdue. Nul, d'ailleurs, ne s'en fût avisé après ce préambule qu'il ne manquait jamais d'adresser à son auditoire quand il voyait, parmi ses familiers, quelques visages nouveaux : « Un précepte de morale mis en lumière ou sous voile, est contenu dans chacune de mes historiettes; quant aux sources où j'ai puisé celles-ci, à quoi nous servirait, à moi de me le rappeler, à vous de le savoir? Lorsqu'au dessert le fruit est sur la table, qu'importe sa provenance, pourvu qu'il soit sain et salutaire? » Puis, sans autre précaution oratoire, il citait, par exemple, à propos du respect filial, certain jugement du cadi Djezza-Ahmed :

« L'estime publique ne devant tenir compte des bonnes œuvres et de la bonne justice qu'à celui qui en est coutumier, on peut donc, sans fausser l'opinion ni aller à l'encontre de la morale, citer l'accident du bien dans une vie mauvaise. Djezza-Ahmed, autrement dit Ahmed le Boucher, se plaisait parfois

à sortir sans suite de son palais, et, couvert d'un humble vêtement, à parcourir les rues et les marchés de la ville pour espionner sa police et faire, à l'occasion, l'office de juge et de bourreau. Un jour qu'il s'en était allé jusqu'au-delà de Damas, il vit un groupe nombreux de fellahs que le bruit d'une querelle avait attirés devant une maison récemment construite. Ahmed se glissa dans la foule. C'était entre un vieillard et un jeune homme qu'avait lieu la violente discussion. Chacun d'eux, sans l'expliquer, invoquait une convention verbale. Comme au plus fort de la querelle le vieillard venait de s'écrier : « Allons devant le cadi, » et que le plus jeune avait répondu : « Soit, allons devant le cadi ! » Ahmed fendit brusquement la foule et, tombant comme la foudre entre les deux adversaires, il leur dit : « Je suis le pacha de Damas, expliquez-vous devant moi. » A ce nom redouté, les fellahs se courbèrent jusqu'à terre, le jeune homme et le vieillard tombèrent à genoux. Quand l'émotion lui permit de parler, ce dernier expliqua que la querelle qui s'était élevée entre son fils et lui avait pour motif le partage de la maison construite par eux à frais communs. Par suite de la liberté du choix qui lui avait été accordée, il revendiquait l'étage supérieur, que son fils s'obstinait à ne

pas vouloir lui céder. Avant de permettre au fils de contester le dire de son père, Ahmed lui ordonna de jurer sur l'Alcoran qu'il était certain de son droit. « Je ne puis jurer ainsi, dit-il, car mon père et moi nous sommes chrétiens. » Le pacha réfléchit un moment, puis il reprit : « Alors fais donc le signe de la croix. » A peine le jeune homme eut-il, en levant la main, prononcé les premiers mots de la sainte formule : *Au nom du Père...* qu'Ahmed, lui retenant le doigt posé sur le front, s'écria : « Arrête, la cause est jugée ; c'est à toi d'habiter le bas de la maison ; ce signe même de ta religion te le prouve. La demeure du père est en haut. »

A une anecdote telle que celle-là succédait parfois un conte comme celui de la *Bobine merveilleuse :*

« Chacun sait que dans l'orphelinat hollandais de jeunes filles, à Katwick-sur-Mer, elles sont trois ouvrières par chambrée ; l'une taille sur patron dans la toile, les deux autres sont de simples couseuses. On peut jaser en travaillant, mais seulement à voix basse ; le droit de parler haut dans l'atelier n'appartient qu'aux ciseaux de la coupeuse et à la bobine qui, en déroulant l'aiguillée de fil, tourne sur sa broche de fer scellée dans la table. Donc elles étaient trois fillettes, assises autour de la même table et deman-

dant tour à tour du fil à la même bobine. Leurs pères, qui avaient été veufs tous trois, n'avaient pas dû survivre assez longtemps aux mères défuntes pour voir les pauvres petites arriver à l'âge où les enfants se suffisent à eux-mêmes. Le premier des trois veufs, brave éclusier, avait péri en luttant contre l'une de ces terribles débâcles du Rhin et de la Meuse qui roulent des montagnes de glaces et crèvent les digues pour se faire passage jusqu'à la mer; les deux autres faisaient partie de l'équipage d'une barque qui avait sombré pendant une tourmente, au retour de la grande pêche. Les orphelines, qui étaient de pieux enfants, pensaient souvent aux parents qui n'existaient plus, et tantôt l'une, tantôt l'autre, disait à ses compagnes : « Je voudrais bien revoir mon père. » Un jour que, soupirant ensemble, elles renouvelaient le même vœu, voilà que la bobine mobile, à qui l'une des ouvrières venait, par besoin d'une nouvelle aiguillée, d'imprimer le mouvement de rotation, au lieu de faire entendre le tic-tac accoutumé en tournant sur son axe, se mit à chanter distinctement, et sa chanson disait : « Remplissez avec courage votre tâche de chaque jour, — travaillez sans relâche, et je vous le promets, — quand tout le fil de la bobine aura passé dans vos doigts, — chacune de vous re-

verra ceux qu'elle a perdus. » D'abord les trois orphelines eurent grand'peur ; puis elles doutèrent de ce qu'elles avaient entendu ; la plus pressée de renouveler l'épreuve se hâta d'achever son aiguillée, et aussitôt elle fit tourner la merveilleuse bobine, qui articula plus distinctement encore ces consolantes paroles : « Quand tout le fil de la bobine aura passé dans vos doigts, — chacune de vous reverra ceux qu'elle a perdus. » Alors ce sera bientôt, se dirent-elles. Comme le fil était alors à peine entamé, quelques jours devaient suffire pour en voir la fin. C'est du moins ce que supposaient les trois fillettes. Elles se trompaient. Les orphelines eurent beau lutter d'agilité à la couture, bien employer tous les jours de la semaine, multiplier à l'envi les aiguillées, la bobine répétait sa chanson, et la quantité de fil ne diminuait pas. Les mois et les années se passèrent ; à l'âge voulu elles sortirent de l'asile, d'où on leur permit d'emporter la bobine qui ne chantait que pour elles. Elles s'établirent ensemble ouvrières en couture ; elles se marièrent, mais sans se séparer ; elles furent mères ; leurs enfants grandirent, et le fil continuait à se dérouler sans laisser voir son dernier bout. Après bien des années encore, vieilles et tremblotantes, forcées d'avoir recours aux lunettes pour coudre les

chemises de leurs petits-enfants, c'est toujours l'inépuisable bobine qui leur fournissait le fil nécessaire. Inépuisable, ai-je dit; j'ai tort : le jour vint où les trois couseuses fermèrent pour la dernière fois les yeux. Ce jour-là la bobine se trouva vide.

« Ce fil continu, ajoutait le père Broussailles, c'est la chaîne de nos devoirs; on la déroule chaque jour sans en pouvoir rien diminuer jusqu'à notre dernière heure, mais comme dit la chanson de la bobine, il est bon de bien remplir sa tâche : on revoit ceux qu'on a perdus quand tout le fil a passé dans nos doigts. »

Du conte passant à l'histoire, il disait, à propos des malheurs et des crimes de la guerre, ce que coûta la conquête d'une larme; s'entend d'une larme d'or.

« Une veuve vivait du produit de quelques lopins de terre qu'elle faisait valoir avec l'aide de ses deux fils, frères jumeaux, qui déjà avaient force et âge d'homme. De plus, la veuve avait une fille, mais si jeune encore que celle-ci, avant de perdre son père, n'avait eu pour ainsi dire que le temps de l'entrevoir. Son mauvais sort la voulait de bonne heure tout à fait orpheline, car elle commençait seulement à marcher quand sa mère mourut. Dans les premiers jours de ce nouveau deuil, les deux frères se promi-

rent de continuer à s'entr'aider au travail et d'élever ensemble celle que la prière maternelle avait recommandée à leurs soins; mais autant l'un des deux frères aimait la terre qu'il cultivait, autant l'autre, né batailleur, éprouvait le désir d'aller chercher fortune dans ces beaux hasards de la guerre dont un vieux routier, leur voisin, faisait l'unique sujet de ses entretiens. Parfois des soldats qui allaient faire campagne passaient par le pays. Tout enfant, le curieux de batailles guettait leur arrivée et soupirait à leur départ, n'osant pas les suivre; la volonté du père le retenait. Plus tard, quand la mère se trouva veuve, ce fut son cœur qui le retint. Mais la mère ayant cessé de vivre, la promesse faite à son frère ne lui sembla plus être un obstacle assez fort contre son besoin de courir les grandes aventures. Il suffisait que l'occasion vînt le tenter pour qu'il se décidât à laisser au laboureur le double soin de cultiver l'héritage paternel et d'élever l'orpheline. — Il faut savoir que ceci se passait au temps où le duc de Savoie inquiétait les Génois. — L'un des partisans qui recrutaient au loin pour la république de Gênes, s'arrêta un jour dans la petite ferme où vivaient les deux frères; il y rencontra le jeune homme impatient de porter le mousquet, ils eurent ensemble un moment d'entretien; puis la pa-

trie des Doria compta un soldat de plus. Quand il revint pour la première fois, quelque douzaine d'années après son départ, un peu fatigué et très-vieilli déjà, il retrouva son frère conduisant les bœufs au labour, et sa sœur, alors belle jeune fille, soignant l'étable et le ménage. Il avait beaucoup vu, beaucoup tué, beaucoup pillé, mais il ne ramenait pas avec lui la fortune. Presque tout le butin arraché par la violence, la violence le lui avait repris ; le reste s'était évaporé dans la fumée des orgies. De toutes les richesses qui avaient souillé ses mains, il ne rapportait qu'un petit morceau d'or fondu en forme de poire singulièrement allongée. Sa sœur, en examinant ce morceau d'or que le soldat venait de lui offrir, fit cette remarque : « Cela ressemble à une des larmes « de la Madeleine de pierre qui pleure au pied de la « croix, dans notre église. » A ces mots, surpris par un souvenir importun, le soldat sourcilla et se mordit la moustache ; quand le nuage fut passé il dit : « Avoue, mignonne, que tu voudrais bien en avoir « une autre toute pareille pour te faire deux beaux « pendants d'oreilles. » La jeune fille ne dit pas non. Quelques jours plus tard, le soldat, voyant qu'il ne pouvait pas encore se réhabituer à la vie des champs, dit, en montrant le joyau d'or à la sœur et au frère

qui voulaient le retenir : « Un seul ne suffit pas pour « la parure d'une fillette. Gardez bien celui-là, je re- « viendrai ici, pour toujours, quand j'aurai trouvé « l'autre. » Cet autre, il devait passer quinze ans à le chercher; quinze ans pendant lesquels il assista et participa au sac de bien des châteaux, de bien des églises, de bien des villes, sans rencontrer une bonne fortune comme celle qui l'avait fait possesseur du petit morceau d'or qui, là-bas, attendait son semblable. Si chanceuse que soit la fureur guerroyante, on ne trouve pas deux fois, dans un cloître livré au pillage, et au pied d'un autel dévasté, les débris d'une sainte image dont les yeux pleurent des larmes d'or. Or, c'était à une telle rencontre qu'il avait dû le joyau que sa sœur trouvait si justement comparable aux pleurs de la Madeleine. Il y avait deux larmes enchâssées dans les joues de la sainte brisée par les pillards, mais ceux qui se les disputaient étaient si nombreux, que notre soldat n'en put conquérir qu'une seule; son bras était las de frapper quand il la ramassa.

« Un jeune voisin du laboureur qui louait souvent ses bras à celui-ci pour le travail des champs, et que le frère et la sœur avaient pris en grande amitié depuis une nuit où il les avait aidés à sauver le bétail

de leur étable incendiée, allait bientôt, par son mariage avec la jeune fille, remplacer de droit, dans la maison, l'absent qui bataillait toujours, quand il se vit contraint par la force de suivre un capitaine qui faisait des levées de troupes dans le pays. Au moment du départ, sa fiancée voulant qu'il emportât d'elle un souvenir qui fût aussi sa sauvegarde, fit bénir la larme d'or; on y souda un anneau; elle y traça profondément une croix avec la pointe de ses ciseaux, et à l'aide d'une mèche coupée dans toute la longueur de son opulente chevelure, elle suspendit la relique au cou du jeune soldat. A compter de ce moment, on eut deux absents à attendre chez le laboureur. Un seul des deux revint, vêtu de guenilles, mutilé, se traînant sur la route plutôt qu'il ne marchait, et à demi mort de lassitude et de faim. Le laboureur semait le grain dans les sillons quand il vit arriver un soldat à la limite du champ paternel. Les deux frères, après tant d'années, eurent grand'-peine à se reconnaître, et ce fut en hésitant qu'ils se demandèrent l'un à l'autre leurs noms. Celui qui avait vieilli dans le travail, mais qui gardait encore toute sa force, soutint jusqu'au seuil de la ferme celui que la guerre avait brisé. Quand les trois enfants de la veuve se furent assis devant la table de

famille, le soldat prit la parole : « Je ne me suis pas « enrichi, dit-il, mais j'ai du moins tenu ma pro- « messe ; notre sœur a maintenant ses deux pendants « d'oreilles ; je lui rapporte l'autre ; celui-ci est moins « cher que le premier, car il n'a coûté que la vie d'un « homme. » Et il montra ce qu'il croyait être seulement un joyau par hasard semblable à celui qu'il avait rapporté autrefois. Le laboureur reconnut l'anneau, la fiancée du jeune soldat reconnut la croix, et tous deux, épouvantés du meurtre de leur ami par leur frère, dirent en pâlissant : « C'est le « même ! »

A ce récit le père Broussailles ajoutait : « Quelques-uns, qui ont confiance dans l'avenir, pensent qu'un jour viendra où l'on pourra se dire : De telles choses se passaient au temps où les hommes se faisaient la guerre. D'autres, qui croient à la venue sur terre d'une race meilleure que la nôtre, supposent que le retour des crimes de la guerre ne sera impossible que lorsqu'on pourra dire : C'était du temps où il y avait des hommes. »

La légende aussi, parfois, venait après le conte et l'historiette. Voici, entre autres, celle des deux aumônes. Interrogé sur son origine, le père Broussailles n'aurait pu dire où il l'avait trouvée :

« C'était en hiver, depuis le matin la neige tombait, et la lumière du jour commençait à s'éteindre. Au bord d'une route peu fréquentée, une pauvre vieille, qui ne pouvait plus devoir son pain qu'à la charité des passants, piétinait grelottante et glacée, attendant que la Providence amenât de son côté un voyageur compatissant. Bien qu'elle souffrît beaucoup du froid et de la faim, elle continuait d'espérer ; car elle était croyante. Sa confiance ne fut pas trompée. Au lieu d'un seul voyageur, la Providence voulut qu'il en passât deux sur le chemin où elle murmurait sa plainte. La pitié qu'elle inspira au premier passant ne lui fut pas, il est vrai, promptement efficace : c'était un piéton que l'âpreté du froid poussait à grands pas vers son gîte. « Pauvre femme ! dit-il à la « mendiante en lui jetant un regard de compassion, « voilà un temps bien dur pour mendier sur la route. « Que le bon Dieu vous assiste. » Ce fut à ce vœu chrétien que se borna son aumône. Pour faire plus il lui aurait fallu s'arrêter, exposer à l'air ses mains qu'il tenait profondément fourrées dans ses poches, et s'engourdir les doigts à délier les cordons de sa bourse ; il n'en eut pas le courage, et continua sa route. Peu de temps après passa le second voyageur. Celui-ci, enfermé dans une voiture bien close, n'avait

pas à redouter la sévérité de la bise. Assis sur un coussin capitonné, les jambes enveloppées dans une ample fourrure, il regardait au travers de la vitre d'une portière les flocons de neige qui tourbillonnaient en tombant. Ainsi que le premier passant, il aperçut la pauvresse et fut ému de sa plainte. Aussitôt il ordonna à son cocher d'arrêter les chevaux, et tandis que d'une main il fouillait dans la poche de son gilet, de l'autre main il baissait la vitre de la voiture. « Quel terrible froid ! » dit-il, frissonnant au contact de l'air. Il appela la vieille femme, qui s'empressa de répondre à sa voix. Comme il se disposait à lui jeter l'aumône prise au hasard dans sa poche, il voulut, avant de la laisser tomber, s'assurer de sa valeur ; ce n'était rien moins qu'une pièce d'or. « Dia« ble ! fit-il, ce serait beaucoup trop. » Il allait retirer sa main tendue vers la mendiante ; mais une bouffée de vent glacial lui cingla les doigts et lui fit lâcher prise. « Allons, tant pis, reprit-il philosophique« ment, je suis assez riche pour donner largement ; » et il se hâta de relever la vitre et de se rejeter au fond du carrosse. Pendant que ce soi-disant généreux se glorifiait à part lui d'une telle aumône, comme s'il l'eût faite volontairement aussi magnifique, la mendiante fouillant des deux mains dans l'épaisse couche

de neige qui couvrait la route, cherchait la pièce d'or qu'elle n'avait pu voir tomber. La pauvre vieille était aveugle! Au moment où le riche voyageur rentrait chez lui, le piéton arrivait à l'auberge. Quand notre homme se fut un moment égayé à la flamme et qu'il eut vu placer sur la table la soupe fumante et le rôti doré, il sentit que le bien-être qu'on éprouve pour soi-même fait estimer plus douloureuses les privations que souffrent les misérables. Il fut pris d'une profonde pitié pour ceux qui n'ont ni feu dans leur cheminée, ni pain sur leur table, et se souvint de la vieille mendiante qu'il avait laissée se morfondant sur la route. La servante allait verser le potage. Le voyageur se levant tout à coup lui dit : « Mettez deux « couverts, je reviens dans un moment. » La distance d'une centaine de pas séparait l'auberge de l'endroit où la pauvresse aveugle avait l'habitude de stationner. Le piéton la trouva fouillant encore dans la neige. « Que cherchez-vous là, ma bonne femme ? « — Une aumône qu'on m'a jetée. — Bon, elle est « perdue dans la neige, et vous-même vous perdez « votre temps. En fait d'aumônes, je vous dois la « mienne ; venez, la mère, le feu nous attend et la « soupe aussi. » La pauvresse vint à lui. S'apercevant alors qu'elle était privée de la vue, il lui prit

le bras et la guida jusqu'à l'auberge, où il l'installa à table, au plus près du foyer.

« Ce jour-là, dit la légende, deux anges prirent la plume, l'un ici-bas pour effacer la mention de la pièce d'or sur le livre où le maître de l'équipage inscrivait lui-même ses bienfaits; l'autre au ciel, pour porter à l'avoir du piéton le dîner de la mendiante. »

Tels étaient les tout petits contes du père Broussailles; voici maintenant quelques-unes de ses historiettes.

I

LE DERNIER APPRENTI

DE MAITRE GRINCHARD

LE DERNIER APPRENTI

DE MAITRE GRINCHARD

I

LE MAÎTRE D'ÉCOLE ET SON ÉLÈVE

Pierre Jazeron, un brave homme qui se laissait volontiers appeler l'abbé Jazeron, parce qu'il avait fait partie autrefois du domestique des pères de l'Oratoire, en qualité de garçon servant des classes, tenait depuis dix-sept ans l'école primaire de la rue des Rosiers, à Montmartre, quand, le mercredi 11 octobre 1820, il fut pris subitement d'un grand malaise : pesanteur de tête, éblouissement, bruissement dans les oreilles et frissons. N'eût été le sentiment du devoir, qu'il poussait jusqu'au plus étroit scrupule, il aurait rendu la liberté à ses élèves longtemps avant l'heure

réglementaire de la fermeture de l'école; mais comme le lendemain était jour de congé, il lutta avec courage contre l'envahissement du mal, supposant que le repos du jeudi lui suffirait pour en avoir raison. Donc, il mena vaillamment sa classe jusqu'au premier coup de quatre heures, surveilla comme à l'ordinaire la sortie des écoliers, et tint bon sur ses jambes jusqu'à ce qu'il eût vu le dernier de ses bambins disparaître au tournant de la rue. Avec celui-là s'en était allé aussi le dernier reste de ses forces, et ce fut épuisé, grelottant, comme assourdi et aveuglé par la violence de la douleur, qu'il se mit au lit.

Incapable, alors, de se rendre exactement compte de son état, il crut pouvoir se promettre, en se couchant, d'être guéri le surlendemain; il se manqua de parole. Le vendredi suivant il était encore étendu sous la couverture, et, qui pis est, menacé d'un nouvel accès de la fièvre pernicieuse qui l'avait saisi l'avant-veille.

L'école cependant ne demeura pas fermée; quelqu'un vint tenir la place de l'instituteur. Ce remplaçant dans le fauteuil magistral était un petit blondin d'environ quatorze ans, pauvre orphelin du voisinage, recueilli, lors de son dernier deuil, par celui que la tradition en cours dans le quartier du vieux télé-

graphe a longtemps désigné par ce nom : le bon abbé Jazeron.

Félix Georget, son fils adoptif, n'était, il faut en convenir, ni d'âge, ni de taille à imposer la soumission à des mutins que la vue de la férule entre les mains du pédagogue ne parvenait pas toujours à maintenir dans le devoir. Aussi eut-il beau s'efforcer de faire prendre au sérieux, comme il le prenait lui-même, le pouvoir dont il était accidentellement investi : tout ce que son autorité, sur chaque point contestée, put obtenir, non du respect pour la discipline, mais de l'intérêt qu'on devait au malade, ce fut, de la part des joueurs et des batailleurs qui avaient réclamé l'entière liberté du jeu et de l'échange de coups de poing, l'engagement de jouer en silence et de cogner l'un sur l'autre sans bruit.

Grâce à ce compromis, les choses marchèrent assez bien jusqu'au samedi soir chez l'abbé Jazeron, — nous ne parlons pas de l'état du malade ; — il y eut même des devoirs très-satisfaisants. Cela s'explique : Au dire de chacun, dire on ne peut plus exact, Félix Georget était le plus fort élève qu'eût possédé l'école primaire de la rue des Rosiers, et si ses camarades n'admettaient pas pour lui le droit d'interdire ou d'ordonner, et pour eux l'obligation de se sou-

mettre, alors même qu'il occupait le siége du maître, néanmoins ils n'hésitaient pas à reconnaître et à proclamer sa supériorité quant au savoir. L'aveu de son mérite coûtait d'autant moins à leur vanité, que dans les luttes entre écoliers ce n'était pas la force en orthographe et en arithmétique qu'ils estimaient le plus. D'ailleurs le petit Georget ne faisait pas profiter que lui seul du savoir qu'il avait acquis. Naturellement obligeant, sa bonne volonté était toujours prête à venir au secours d'une intelligence rétive ou d'une mémoire en défaut, soit pour lui corriger ses fautes, soit pour lui souffler sa leçon. Ainsi, l'instituteur aidant, les travaux de ses camarades n'eurent point à souffrir de la concession qu'il avait dû faire aux impérieuses exigences du jeu et du pugilat. Par malheur, on ne peut en dire autant de leurs vêtements et de leurs visages. Si nombreux étaient les témoignages visibles de ladite concession et de la façon dont on en avait usé, que jamais, depuis que l'abbé Jazeron tenait école à Montmartre, ses élèves n'avaient rapporté chez eux tant d'accrocs à repriser et tant de meurtrissures à panser.

Les mères, justement alarmées d'un système d'éducation qui leur taillait une telle besogne, ayant appris la cause de ce relâchement dans la discipline,

décidèrent, d'un commun accord, qu'elles ne renverraient leurs vauriens d'enfants à l'école qu'après le rétablissement complet du maître.

Quand ils y revinrent, le mois suivant, ce n'était plus Pierre Jazeron qui tenait la férule; la mort l'avait surpris à l'issue d'un violent accès de fièvre. Ce triste événement avait amené bien du changement dans la position de Félix Georget. Il était descendu de son rang d'élève passé maître dans son école, à celui de dernier apprenti dans un atelier de Paris. Voici comment.

La veille de sa mort, l'abbé Jazeron, qui ne se faisait plus illusion sur le résultat fatal de sa maladie, et que préoccupait l'avenir de son fils d'adoption, profita d'un intervalle de repos, entre deux crises, pour demander à l'enfant, son veilleur assidu depuis la fermeture de l'école, du papier à lettres et une plume. Il ordonna ensuite à Félix Georget de tenir l'encrier à portée de sa main, et, se soulevant à demi, il s'arrangea du mieux qu'il put dans son lit pour écrire; mais, attendu son état de faiblesse, la position ne pouvait pas être longtemps tenable. Forcé presque aussitôt d'y renoncer, le moribond tendit à son jeune garde-malade le papier et la plume, lui dit de s'asseoir près de son chevet; puis

il lui dicta, non sans grande fatigue, la lettre suivante :

« Monsieur et cher cousin, — Je suis menacé de laisser orphelin pour la seconde fois un brave enfant que j'ai adopté il y a une huitaine d'années, et qui ne m'a jamais donné que du contentement. Je comptais vivre assez longtemps pour voir en lui mon successeur ; je ne peux plus espérer en arriver à ce temps-là. Ses capacités me permettent de croire qu'avec l'âge il serait devenu un excellent instituteur ; sous votre direction il deviendra, j'en suis certain, un ouvrier de talent. Ceci veut dire que je vous offre mon élève comme apprenti. Comme c'est lui qui écrit sous ma dictée, et que, d'ailleurs, la grande faiblesse que j'éprouve m'oblige à aller au plus bref, je ne vous dirai que ceci pour vous décider à prendre chez vous mon Félix Georget : devant Dieu qui me rappelle, j'affirme que c'est un cadeau que je vous fais.

« Voilà plus de vingt ans que nous sommes devenus étrangers l'un à l'autre, cher cousin ; or il est possible que vous ayez cédé à un autre votre atelier de relieur. Dans ce cas-là, si votre successeur est comme vous un honnête homme, habile dans son métier, recommandez-lui mon petit Georget. Il aime

les livres, non-seulement pour ce qu'il y a dedans, mais pour la façon dont ils sont habillés. Dans mon école, où les élèves étaient si peu soigneux des leurs, on ne voit plus les lundis de livres en lambeaux, Félix Georget passe ses dimanches à les remettre à neuf.

« Impossible de vous en dire davantage. Si je ne suis plus là quand vous viendrez chercher Georget, vous le trouverez chez ma voisine, M[me] veuve Gallois, mercière ; elle m'a promis ce matin de le garder jusqu'à votre arrivée.

« Que le Seigneur soit avec vous. Adieu, cher cousin. »

Quand il en fut là de sa dictée, l'abbé Jazeron se remit sur son séant et allongea le bras pour reprendre la plume. Le petit Georget, qui avait compris son désir, se plaça de façon à pouvoir lui guider la main, et, ainsi aidé, le moribond parvint à signer lisiblement sa lettre de recommandation. Celle-ci, mise à la poste le soir même, arrivait le lendemain à son adresse, s'entend chez monsieur Joseph Grinchard, maître relieur, rue du Foin-Saint-Jacques, numéro 17, à Paris.

Depuis quinze jours Félix Georget, marchant à la tête de l'école en deuil, avait accompagné le défunt

au cimetière, et maître Grinchard n'envoyait pas de ses nouvelles. La veuve Gallois, à qui les bénéfices de la mercerie ne permettaient pas de se donner longtemps le luxe d'un pensionnaire à titre gratuit, s'était décidée à aller chercher à Paris la réponse trop tardive, ce qui, vu ses habitudes, eût été pour elle un assez long voyage, quand, au lieu de cette réponse, dont on commençait à désespérer, la visite du maître relieur en personne vint mettre un terme aux inquiétudes de la mercière.

A première vue le cousin de feu Pierre Jazeron excitait peu la sympathie ; on verra qu'il ne gagnait pas à être mieux connu. Sans vouloir accepter le siége que la veuve Gallois lui offrait, sans lui permettre d'entrer dans de longs détails sur les mérites du vieux maître d'école et sur le regret qu'avait causé sa perte, mérites qui ne le touchaient point, regret auquel il paraissait bien décidé à demeurer étranger, il interrompit la mercière au début de l'éloge du voisin, et demanda impatiemment à voir « le gamin en question, » ce sont ses expressions, ajoutant qu'il ne consentait à s'embarrasser de lui que parce qu'il n'avait rien trouvé de convenable à l'hospice des Orphelins, son fournisseur habituel d'apprentis. Joseph Grinchard ne disait pas l'exacte

vérité ; et si cette année il avait renoncé à prendre un nouvel élève dans cette pépinière où l'industrie parisienne vient souvent recruter des bras pour ses ateliers, c'est parce qu'il était fatigué, irrité de ce qu'il appelait les tracasseries de l'administration, c'est-à-dire la surveillance protectrice que l'Assistance publique exerce sans cesse sur les maîtres dans l'intérêt des jeunes pensionnaires qu'elle leur confie.

Félix Georget, qui vaquait dans l'arrière-boutique aux soins du ménage de la mercière, fut appelé. Il arrivait avec confiance, mais il s'arrêta un peu intimidé quand la veuve Gallois lui eut dit :

— Monsieur est le cousin de ton bon ami l'abbé Jazeron ; il vient te chercher.

Le maître relieur examina l'enfant avec dédain et en sourcillant : il le trouva petit, chétif ; il mesura ses bras, pesa lourdement sur ses épaules pour éprouver sa force, puis termina l'examen par ces paroles accompagnées d'un sourire de pitié :

— Tout cela ne vaut pas grand'chose ; mais on peut toujours en essayer : comme nous ne serons pas mariés ensemble, s'il ne fait pas mon affaire, je ne me gênerai pas pour vous le renvoyer.

La mercière, inquiète du sort qui attendait l'en-

fant chez un pareil maître, allait répondre, cédant à une inspiration du cœur : « Vous n'aurez pas la peine de me le renvoyer, je le garde. » Mais une réflexion touchant son peu de ressources arrêta les paroles que lui dictait la pitié, et elle se résigna à aider Félix Georget, qui, sur un ordre de maître Grinchard, s'était mis en devoir de faire un paquet de ses hardes.

— S'il en a pour longtemps à empaqueter sa friperie, dit le maussade bonhomme, qu'il n'emporte aujourd'hui que le plus nécessaire.

— Oui, reprit la veuve Gallois ; il viendra dimanche chercher le reste.

— N'y comptez pas ; mes apprentis ne sortent que pour faire les courses de l'atelier.

— Alors, ce sera moi qui irai lui porter ce qui va lui manquer.

A cette proposition de la mercière, Joseph Grinchard, sourcillant plus fort, riposta ainsi :

— Inutile de vous déranger ; mes apprentis ne reçoivent que les visites auxquelles je ne peux pas m'opposer.

Il pensait, en disant cela, à celles des inspecteurs de l'hospice.

Un quart d'heure après, le fils adoptif de Pierre

Jazeron, suivant de quelques pas en arrière le relieur de la rue du Foin-Saint-Jacques, faisait sa première entrée dans ce Paris dont il connaissait les principaux monuments, mais seulement pour les avoir vus du haut de la colline de Montmartre.

II

PREMIER ACCÈS DE COLÈRE DE MAÎTRE GRINCHARD

Aujourd'hui que la grande ville a reculé ses limites jusqu'à sa ceinture de fortifications, l'exactitude ne permet plus de dire d'un habitant de Montmartre qui descend de la hauteur pour aller se loger sur l'une quelconque des deux rives de la Seine : « Celui-là fait son entrée à Paris ; » il change de quartier dans Paris, voilà tout ; mais en 1820, date de ce récit, la fourmilière parisienne s'agitait dans un moindre espace. Toutefois, comme il a fallu aller rejoindre chez elles ces communes environnantes qui ne se seraient pas déplacées pour franchir le vieux mur d'enceinte, on peut mesurer la distance que Félix Georget eut à parcourir à la suite de son guide pour arriver du sommet de Montmartre à l'endroit

où fut la rue du Foin-Saint-Jacques : il y a toujours aussi loin. Maître Grinchard, qui avait les jambes longues et des jarrets d'acier, fit la course d'une seule traite, sans se demander si son compagnon de voyage, forcé de multiplier les pas pour le suivre, n'avait pas eu de temps en temps besoin de reprendre haleine. Arrivé devant l'allée de sa maison, le brutal se rangea de côté pour livrer passage à son nouvel apprenti, et lui dit, mais sans lui faire l'honneur de le regarder en face :

— Monte devant, et tâche d'aller vite si tu ne veux pas que la pointe de mes souliers te frise les talons de trop près.

Comme il était habitué à trouver une obéissance sans réplique au bout de chacun de ses commandements, il fut fort étonné de voir que l'enfant ne se hâtait pas d'exécuter l'ordre qu'il venait de lui donner.

— Cet animal-là est donc sourd? grommela-t-il.

Puis, se retournant pour interpeller, cette fois à bout portant, le petit misérable qui s'empressait si peu d'obéir, maître Grinchard s'aperçut qu'il avait parlé dans le vide : la rue du Foin était déserte, Félix Georget ne l'avait pas suivi jusque-là.

Dans un premier mouvement d'indignation contre

celui qui avait osé l'abandonner en route, il serra son poing fermé; mais, ne trouvant sous sa main que lui-même à frapper, il se calma. L'apaisement lui permit de réfléchir, et ses réflexions le déterminèrent à rebrousser chemin afin d'activer la marche du retardataire, qui, trouvant peut-être la course hors de mesure avec ses forces, avait imprudemment cédé au besoin de se reposer un moment. Alors il redescendit la rue Saint-Jacques, traversa de nouveau les ponts de la Cité et de Notre-Dame, enfin il poussa jusqu'aux Halles; mais pas perdus, recherches infructueuses : il eut beau s'informer çà et là dans les boutiques et auprès des passants, personne ne put le renseigner sur l'enfant qu'il supposait maintenant en peine pour retrouver son chemin. Force lui fut donc de reprendre sa course jusque chez lui, afin d'aller raconter l'événement à sa femme. Il se promit, en outre, d'écrire immédiatement à la veuve Gallois pour qu'elle eût à faire chercher le petit Georget, sans doute égaré dans Paris, et à le garder ou à le placer ailleurs quand il serait retrouvé ou revenu de lui-même chez elle, ne voulant pas recevoir dans son atelier un jeune vaurien qui, dès le premier jour, annonçait un goût si prononcé pour la liberté.

Ce fut en maugréant, en frappant du pied, en s'ébouriffant les cheveux d'une façon terrifiante, en maudissant Dieu et les orphelins dont il est le père, que Joseph Grinchard instruisit sa douce moitié de l'escapade supposée qui le faisait tant jurer après l'avoir fait tant courir.

— Tu ne peux en rester là avec cet enfant, observa Marthe quand son mari eut cessé de parler; s'il est réellement perdu, c'est à toi que l'hospice des Orphelins en demandera compte, et tu as eu déjà bien assez de mauvais démêlés avec lui.

— Aussi n'est-ce pas à l'hospice que j'avais été chercher le mioche qui vient de m'échapper.

Voyant que Marthe allait l'interroger, comme il n'était rien moins que disposé à soutenir une conversation, il tira de sa poche et jeta à la face de sa femme la lettre froissée de Pierre Jazeron.

Depuis près de quinze jours que cette lettre séjournait dans la poche de son mari, c'en était pour Marthe la première nouvelle. Joseph Grinchard était si peu causeur, surtout à propos de choses étrangères au gouvernement et aux intérêts de son atelier! les liens de parenté, n'y touchant pas, ne pouvaient être pour lui un sujet d'entretien.

La lettre communiquée à Marthe de la façon que

nous venons de dire, le relieur passa dans l'atelier afin de rendre visite à ses onze travailleurs. Le grognement qu'il fit entendre, le froncement de sourcils qu'il laissa voir en s'approchant d'eux, les avertirent qu'ils avaient à se tenir sur leurs gardes. Il n'était pas prudent de se laisser prendre en faute quand maître Grinchard était dans un de ses accès d'humeur massacrante. A son entrée, chacun ayant senti le vent de l'orage prochain que le terrible homme promenait avec lui se mit avec ardeur, selon son emploi, à battre, à couper, à coller, à coudre, à raffiner le carton, à préparer la peau, à épointer les ficelles. Bien que le brutal eût trouvé tout son monde en assez bonne disposition de travail pour conjurer la foudre qui n'attendait qu'un prétexte pour éclater, cependant il parvint sans peine à découvrir près de celui-ci ou de celui-là jour favorable au jeu de sa colère. Il prit, comme balle au bond, occasion de la plus petite négligence pour s'emporter; il murmura de grosses injures contre ceux qu'il ne pouvait frapper; quant aux autres, maître Grinchard ne se donna pas la fatigue de leur parler : un revers de main à droite, une oreille tirée à gauche, témoignèrent de l'impartialité qu'il mettait dans ses élans de justice distributive.

Ce calmant pris, le maître relieur se trouva l'esprit assez reposé pour écrire, en termes plus convenables qu'il ne l'eût fait d'abord, sa lettre à la mercière de la rue des Rosiers. Marthe qui, pendant ce temps, avait pu à loisir lire et relire la lettre écrite sous la dictée du maître d'école, avait senti déjà poindre l'affection maternelle qu'elle devait si complétement éprouver plus tard pour le fils adoptif du cousin Pierre Jazeron.

— J'ai lu, dit-elle à son mari qui venait fermer sa lettre destinée à la veuve Gallois; notre parent était un bien digne homme, et je ne pense pas qu'il ait mal placé ses bienfaits en adoptant ce pauvre orphelin. Je n'ai pas de conseil à te donner, ajouta-t-elle, hésitant un peu; mais si j'étais à ta place, je ne voudrais pas laisser la journée se passer sans avoir fait une dernière démarche en faveur de cet enfant, qui n'a peut-être pas volontairement cessé de te suivre.

Recommençant à sourciller, malgré toute la réserve, toute la douceur que Marthe avait mises dans ses paroles, maître Grinchard riposta :

— Ne faut-il pas que je retourne à Montmartre en furetant le long du chemin, comme un chien de chasse qui a perdu la piste?

— Cela, dit Marthe, ne servirait qu'à nous tranquilliser sur le sort de l'enfant, s'il est retourné chez la voisine de notre cousin ; mais si vraiment il s'est égaré dans Paris, ton voyage ne remédierait pas au mal, tandis qu'en t'adressant au commissaire de police, il enverra tout de suite des agents à la recherche du petit Georget. Le commissaire ne demeure pas loin de chez nous ; tu dois le savoir, insinua-t-elle d'un ton qui donna à réfléchir à maître Grinchard : il t'a déjà envoyé chercher à propos d'un de tes apprentis qui est sorti boiteux de l'Hôtel-Dieu. Crois-moi, Joseph, il vaut mieux aller de toi-même chez lui que d'attendre qu'il te fasse demander.

Le relieur avait mesuré la portée du conseil de Marthe ; il sortit pour aller mettre sa lettre à la poste et faire sa déclaration au commissaire ; mais, arrivé au tournant de la rue Saint-Jacques, il n'eut pas besoin d'aller plus loin ; il venait de se rencontrer face à face avec Félix Georget. L'enfant s'était arrêté là pour essuyer la sueur qui ruisselait de son front.

Reprenant aussitôt sa colère, maître Grinchard s'écria :

— Te voilà donc enfin, petit misérable ! M'as-tu assez fait courir aujourd'hui !

— Si vous avez beaucoup couru, moi je vous réponds que je ne me suis pas reposé, repartit l'enfant en continuant à essayer de sécher son visage.

— Pas de mensonge! réponds : d'où viens-tu?

— Je serais bien embarrassé pour le dire au juste, puisque je ne connais pas encore Paris; tout ce que je sais maintenant, c'est qu'il y a bien loin du Palais-Royal à la rue du Foin-Saint-Jacques.

— Du Palais-Royal! tu viens du Palais-Royal! répéta le furieux d'une voix tonnante.

Il allait continuer du même ton à interroger l'enfant; mais déjà les passants commençaient à s'arrêter; il coupa court à leur curiosité en disant au petit Georget :

— Suis-moi, nous nous expliquerons à la maison.

Il recommença à marcher devant, mais ayant soin, cette fois, de regarder souvent en arrière pour s'assurer que l'enfant le suivait.

Lorsqu'ils furent sur le seuil de l'allée, maître Grinchard saisit l'enfant par le collet de sa veste, et se préparait à lui faire rudement arpenter les montées; mais alors Félix Georget se tourna vers lui, et le regardant sans insolence, mais avec une certaine fermeté, il lui répondit :

— Monsieur, je vous assure que vous avez tort.

C'était la première fois, dans sa longue carrière de tourmenteur d'enfants, qu'un être si chétif osait lui dire en face ces trois mots qu'il méritait si souvent d'entendre : « Vous avez tort. » Étourdi comme d'un coup inattendu, ses yeux roulèrent furieux ; il devint pourpre et si gonflé d'indignation qu'on eût dit que son sang allait faire explosion.

— J'ai tort ! j'ai tort ! murmura-t-il.

C'est là tout ce que la colère lui permit d'articuler.

— Oui, reprit Georget, vous avez tort de vouloir me maltraiter ; car je n'ai pas fait de mal, et je ne vous appartiens pas encore.

Cette dernière observation était si juste qu'elle ne passa pas sans faire quelque impression sur le brutal. Se remettant un peu, il reprit :

— Mais pourquoi alors, monsieur le raisonneur, ne m'as-tu pas suivi, comme c'était ton devoir de le faire ?

— Si j'avais continué à vous suivre, je me faisais écraser par une grosse voiture. Oui, sans une bonne dame qui m'a retenu au moment où courant derrière vous j'allais traverser une rue, je ne sais laquelle, je ne pouvais pas manquer d'être renversé

sous les pieds des chevaux. La personne qui m'a sauvé a poussé un si grand cri que tout le monde s'est retourné, excepté vous, à ce qu'il paraît.

— Oui, c'est possible; je crois que j'ai entendu le cri de cette femme; mais si l'on s'arrêtait toutes les fois qu'on entend crier dans la rue on n'arriverait jamais où on a affaire. Mais puisque tu n'es pas écrasé, tu pouvais continuer ton chemin.

— Je le voulais, mais impossible de vous rattraper; vous alliez si vite, et il y a tant de rues qui se croisent!

— Enfin, qu'as-tu été faire au Palais-Royal?

— Demander votre adresse de libraire en libraire, puisque ceux qui se trouvaient sur ma route l'ignoraient; et tous ils me disaient que je ne pourrais la savoir que là.

— Mon adresse? répéta maître Grinchard; tu as dû l'écrire il y a quelques jours : n'est-ce pas à toi que le cousin a dicté la lettre par laquelle il me demande pour toi ma protection?

— Sans doute, répondit Félix Georget saisi d'émotion à ce souvenir; mais, ajouta-t-il, lorsque M. l'abbé m'a commandé d'écrire sous sa dictée, il était mourant; je ne me suis appliqué qu'à mettre mot pour mot ce qu'il me disait, et quand la lettre a

été finie, comme je n'en pouvais plus de chagrin, j'ai oublié ce que j'avais écrit.

Joseph Grinchard avait les fibres du cœur peu tendues au ton de l'attendrissement; cependant ces simples paroles bien dites, ne laissèrent pas que de le toucher aussi profondément qu'avec lui c'était chose possible, c'est-à-dire qu'elles ne glissèrent pas tout à fait à la surface.

— Allons, c'est bon, dit-il, assez de bavardage; monte, il est temps d'arriver.

Le maître relieur n'avait trouvé rien de mieux pour répondre au nouveau témoignage de regret que l'orphelin reconnaissant donnait à la mémoire de son père adoptif. Félix Georget trouva peut-être que c'était peu, et cependant de la part de Joseph Grinchard c'était beaucoup. Dans sa bouche, rebelle aux bonnes paroles, un demi-blâme équivalait à un éloge complet.

— Voilà le fameux sujet, dit-il à sa femme, en poussant l'enfant par les épaules pour l'introduire dans la chambre particulière du ménage. C'est parce que monsieur a peur des voitures, poursuivit-il, qu'il m'a abandonné en route; au surplus, il n'y a que demi-mal, puisqu'il a su retrouver tout seul son chemin.

— En vérité?... tout seul!... C'est très-bien, mon enfant, s'empressa de reprendre Marthe déjà si favorablement disposée pour Georget, et qui se sentit tout à fait attirée vers lui par l'expressive douceur de sa physionomie et la vivacité intelligente de ses beaux yeux bleus.

— Il paraît, continua maître Grinchard, que ce mioche-là n'est pas absolument un idiot; mais c'est un raisonneur, un faiseur de belles phrases : nous verrons à le guérir de cette infirmité-là.

On sait ce qu'il entendait par guérir les infirmités de ses élèves. Toutefois, malgré son habileté à saisir le moindre prétexte d'exercer son terrible savoir-faire, il ne lui fut pas possible de compter Félix Georget au nombre de ses souffre-douleur. Dès le premier jour, l'orphelin comprit qu'il n'y avait point à compter sur de l'indulgence de la part d'un tel homme, et que pour obtenir de lui seulement stricte justice, il lui faudrait marcher invariablement dans la ligne droite du devoir; il s'efforça de s'y maintenir. Mais quelle que soit la dose de bon vouloir et d'intelligence qu'il ait plu à Dieu d'accorder à un pauvre orphelin, il est certain que le secours d'un tiers devait être parfois nécessaire à celui-ci pour ne jamais donner prise à la sévérité d'un maître toujours im-

patient de punir. Ce tiers secourable, ce fut Marthe, la femme du relieur. Placée entre l'homme colère et l'apprenti docile, ici comme un pouvoir modérateur, là comme un sage conseiller, elle désarmait l'injuste courroux de l'un en même temps qu'elle excitait le bon vouloir de l'autre. Mais si le penchant naturel à la bienveillance, qui fit incliner tout d'abord l'excellente femme en faveur de Georget, le préserva souvent des mauvaises dispositions de son maître, elle ne devait pas, comme on le verra, le protéger contre la jalousie de ses camarades d'atelier.

III

LE DEUIL DE MARTHE

Quelques jours après que maître Grinchard, à la suite des péripéties connues de son retour de Montmartre, eut assigné à Félix Georget une place dans son atelier, un messager apporta à l'enfant le reste de son bagage, qu'il avait dû laisser chez l'ancienne voisine du maître d'école pour suivre son patron si fort impatient de revenir à Paris. Le complément de sa garde-robe, d'ailleurs peu fournie, lui était envoyé par la veuve Gallois, de qui, ceci soit dit sous

forme de parenthèse, nous n'aurons plus à parler. La bonne femme, ne pouvant soutenir la concurrence avec un vaste magasin de merceries récemment établi dans le quartier, avait vu peu à peu déserter sa clientèle. Un jour qu'elle n'avait absolument rien vendu, elle se décida à ne pas rouvrir sa boutique le lendemain; elle régla ses affaires, fit argent de son mobilier, satisfit ses quelques créanciers, et tandis que son messager se rendait rue du Foin-Saint-Jacques, l'ex-mercière quittait sa rue des Rosiers pour aller s'installer à l'hospice de la Salpêtrière, où elle avait obtenu son admission.

Si la sollicitude de l'abbé Jazeron ne pouvait remettre en des mains moins paternelles que celles de Joseph Grinchard le sort de son fils d'adoption, en revanche elle n'aurait pu choisir pour lui une profession qui fût mieux en rapport avec sa continuelle préoccupation du soin et même de la parure des livres. A l'école, où il était à peu près privé de ressources pour exercer son goût naturel, les seuls efforts de son intelligence lui avaient fourni tant de moyens d'exécution, que s'il n'avait pu suppléer à tout ce qui lui manquait comme instruments de travail, il se trouvait du moins avoir à peu près deviné la forme et l'emploi de ceux qui lui faisaient défaut.

Aussi, contrairement à ce qui arrive pour les apprentis nouveaux venus, que tout inquiète et embarrasse parce qu'ils sont étrangers à tout ce qu'ils voient, Félix Georget, à son entrée dans un atelier de relieur, se trouva pour ainsi dire en pays de connaissance. Cette aptitude particulière pour son métier, grâce à laquelle il saisissait comme au vol les instructions très-sommaires du maître, et parvenait à exécuter vite et bien ce qui lui était à peine enseigné, aida puissamment la dame Marthe à détourner de lui l'orage qui menaçait sans cesse le personnel de l'atelier. De plus, ses journées bien employées lui valurent, — grande faveur, — la permission de faire, le soir, quelques petites commissions dans le quartier pour la femme de son maître; puis, — faveur plus grande encore, — il fut admis dans l'appartement des époux. A la vérité, il ne devait y venir que pour aider Marthe à tenir ses écritures; détail des dépenses du ménage, vérification des mémoires des fournisseurs et mise au net des notes pour les clients, relatives aux commandes exécutées par le relieur. Utile à son maître, Félix Georget sut se rendre si bien indispensable à la femme de celui-ci, que lorsqu'on ne le voyait pas au travail on était sûr de le trouver près d'elle.

Ce contact, de jour en jour plus intime, développa, affermit l'intérêt maternel que, dès le premier instant, le protégé du maître d'école avait inspiré à la douce compagne de Joseph Grinchard. Marthe ne souriait qu'à Georget, Georget ne se plaisait qu'avec Marthe; et quand, aux heures de repós, le maître était absent et que les autres apprentis jouaient dans l'atelier ou se battaient dans la cour, c'étaient pour elle et pour lui leurs meilleurs moments. Ils calculaient, ils lisaient, ou bien ils rangeaient le ménage ensemble, et, rangement, lecture ou calcul, tour à tour ils l'interrompaient, elle pour lui dire un de ces mots que les mères seules savent dire à leurs fils, lui pour la provoquer par une de ces paroles douces ou folles qui font bondir de joie le cœur des mères. Une fois entre autres, Georget adressa à Marthe une si charmante repartie que la bonne femme ne put se défendre de l'embrasser. Étonné, l'enfant s'arrêta soudain, pâlit, trembla un peu, puis les larmes lui vinrent aux yeux. Depuis la mort de sa mère, personne ne l'avait embrassé.

— A quoi penses-tu? lui demanda Marthe.

— Je pense qu'il aurait été bien heureux, votre fils, si vous en aviez eu un.

Ce fut au tour de Marthe à pâlir, à trembler

et à laisser voir deux larmes rouler sous ses paupières.

— J'ai eu mon Julien ! répondit-elle avec le plus douloureux accent du regret.

Ce jour-là, sa confidence n'alla pas plus loin.

Peu de temps après, pendant un nouvel entretien, Marthe ouvrit l'un des tiroirs de sa commode, y prit une feuille de papier roulée et fermée avec un petit ruban de satin noir pareil à celui qu'on lui voyait toujours autour de son bonnet blanc. Elle dénoua le ruban, développa la feuille, et dit à Georget, en l'attirant du geste près de la fenêtre, car le jour finissait :

— Viens le voir.

Il s'approcha de Marthe, et vit sur la feuille qu'elle lui montrait un portrait d'enfant dessiné à la plume. Bien qu'ils n'eussent, jusqu'à ce moment, parlé de personne, le jeune apprenti de maître Grinchard nomma Julien. La mère, qui était trop émue pour répondre, le remercia dans un regard de ce qu'il se souvenait d'un nom qu'elle ne lui avait dit qu'une fois.

En mettant ce portrait sous les yeux de Georget, Marthe, évidemment, avait voulu provoquer ses questions afin de pouvoir, à l'avenir, parler avec

lui de ce fils dont personne, chez elle, ne lui parlait.

— Ce dessin est l'ouvrage de son parrain, un ancien professeur du collége Henri IV, dit-elle quand elle se fut remise de l'émotion qui se renouvelait toutes les fois qu'elle déroulait le portrait de son fils ; — Julien avait dix ans quand on l'a dessiné.

— Et à quel âge avez-vous eu le malheur de le perdre ?

— Juste à l'âge que tu avais quand tu es entré chez nous : il avait des yeux bleus comme les tiens, il était blond comme toi.

— Et y a-t-il bien longtemps que vous pleurez sa perte ?

— Il y a trois ans que je ne l'ai vu.

— Comment ! reprit Georget avec surprise, il est donc encore vivant ?

— Je l'espère ; mais il est si loin ! peut-être même ne doit-il plus revenir. C'est donc pour moi comme s'il était mort... aussi j'ai pris le deuil.

Et elle indiqua le ruban de satin noir, seul ornement de son bonnet.

— Vous deviez être si bonne pour lui ! comment a-t-il pu vous quitter ?

— On l'a fait partir, répondit-elle.

Et, après un soupir, Marthe ajouta :

— Au fait, c'est ce qui valait le mieux pour lui et pour moi.

Supposant qu'elle avait le désir de faire sa confidence entière, Georget se disposait à lui demander l'explication de ces mots : « On l'a fait partir », et, par suite, pourquoi ce départ qui la désolait encore était-il ce qui avait valu le mieux pour le fils et pour sa mère ; mais le geste de Marthe lui prouva que toute question serait indiscrète, et que, sur ce point, elle ne voulait pas en dire davantage.

Il y eut des deux parts un moment de silence, après lequel Marthe reprit :

— Nous voilà maintenant avec deux beaux sujets d'entretien pour les instants où, comme ce soir, nous serons seuls ; tu me diras tout ce que tu voudras de notre cousin, le bon abbé Jazeron, et moi tout ce que je pourrai te dire de mon pauvre petit Julien.

En effet, à partir de ce jour, Georget livrant d'abondance tous ses souvenirs, et Marthe se tenant sur la limite de sa réserve, ne manquèrent aucune occasion favorable de s'entretenir des deux êtres qu'ils ne cessaient de regretter. Seulement l'élève de Joseph Grinchard, heureux de se reporter vers le passé, parlait de feu son père d'adoption comme s'il était vivant, tandis que la mère, désespérant du

retour, parlait de son fils absent comme s'il était mort.

Ce n'est que lorsqu'elle était bien seule avec elle-même que Marthe osait penser tout haut au déplorable événement qui lui avait fait prendre le deuil.

On sait combien maître Grinchard était dur et violent avec ses apprentis. Tant que Julien n'eut pas encore atteint l'âge où l'on soumet les enfants au travail de l'atelier, Marthe espéra que lorsque le temps serait venu de lui donner un état, sa part d'autorité dans le ménage lui permettrait de faire renoncer son mari au projet de prendre l'enfant sous sa direction pour faire de lui d'abord son élève, puis son associé, et enfin son successeur. Ce qui lui donnait cet espoir, c'est que Joseph Grinchard, sans être un tendre père, cédait quelquefois à sa femme quand il s'agissait de Julien, et qu'il n'avait jamais maltraité son fils. Il gardait ses violences pour les enfants des autres.

Toutefois la confiance que Marthe avait dans l'avenir ne se réalisa pas. Le relieur, qui voyait chez lui une place vacante pour un nouvel apprenti, annonça un samedi soir que Julien ne retournerait pas à l'école le lundi suivant, attendu qu'il était d'âge à commencer son apprentissage.

— Et quel état penses-tu lui donner? demanda Marthe, cherchant à dissimuler le saisissement qu'elle éprouvait en se voyant tout à coup arrivée au moment de la lutte, alors qu'elle croyait avoir encore une année pour s'y préparer.

— Quel état? répéta son mari; parbleu! le mien.

— Tu sais, hasarda-t-elle comme première objection, qu'il n'a pas de goût pour celui-là.

— Qu'importe! tous les apprentis que j'ai formés n'en avaient pas plus que lui; je le formerai comme les autres.

— Comme les autres! s'écria Marthe frémissant de terreur.

Elle rassembla tout son courage, et la lutte prévue commença. Cette lutte, abandonnée vingt fois et vingt fois reprise pendant la journée du dimanche, dut cesser enfin : Marthe était vaincue. Le lundi matin, Julien occupait une place dans l'atelier de son père.

A compter de ce moment, la pauvre mère n'eut plus qu'un seul et continuel souci : défendre son enfant contre la dureté d'un homme qui, lorsqu'il s'agissait de commander et d'être obéi, ne se souvenait plus même qu'il était père, tant il avait enracinée en lui l'habitude d'être un maître impitoyable.

Julien, il faut l'avouer, n'aidait pas beaucoup sa mère à le protéger contre les emportements de maître Grinchard. D'abord maladroit par timidité, il le devint davantage par parti pris de mauvaise volonté. Enfin, soit révolte contre l'injustice, soit aversion invincible pour le métier qu'on lui imposait, la préméditation de mal faire l'amena jusqu'à jeter le plus audacieux défi à la fureur de son père. Contre toute prévision pourtant, celui-ci ne s'emporta pas. Après le silence de quelques minutes qui lui était nécessaire pour refouler et calmer ce qui bouillait en lui, il dit à Julien :

— Recommande ce soir à ta mère de préparer tes habits des dimanches; demain nous sortirons ensemble.

Julien, volontairement coupable, s'attendait au châtiment; cette fois, il eût été juste : aussi ne comprit-il rien au calme de son père. Il n'osa pas demander où devait le conduire cette promenade annoncée pour le lendemain; mais elle l'inquiéta, et il y rêva toute la nuit. Marthe, au contraire, fut bien loin de songer à s'en inquiéter. La journée s'était passée pour elle plus paisiblement que les autres; elle ne savait rien de la faute irrémissible de son fils, aucun bruit alarmant n'était venu de l'atelier

jusqu'à elle, et elle n'entendait pas gronder la colère dans la poitrine de son mari.

Joseph Grinchard et Julien sortirent ensemble; quelques heures après, le père revint seul.

— Eh bien, où donc est le petit? demanda Marthe.

— Le petit est en route pour Brest, répondit brusquement maître Grinchard.

Marthe répéta machinalement : « En route pour Brest », sans que son intelligence pût encore attacher un sens raisonnable à ces mots.

— Mais oui, continua le relieur, nous avons été tous deux au ministère de la marine, où je l'ai engagé comme mousse.

— Julien... mon fils... engagé... parti... et pourquoi? Ce n'est pas possible! balbutia la pauvre mère haletante et presque folle d'émotion.

Joseph Grinchard lui apprit alors ce qui s'était passé la veille, la fit juge de ce qu'il lui avait fallu d'efforts pour contenir sa colère devant son fils en état de révolte contre lui, et il termina ainsi :

— Il est heureux que j'aie pensé alors qu'il me restait pour aujourd'hui cette ressource, sans cela je l'aurais tué hier.

Marthe, ne pouvant mettre en doute son malheur, tomba anéantie; puis, durant plusieurs jours, elle

eut de terribles accès de fièvre qui l'affaiblirent beaucoup, et plus ses forces diminuaient, plus elle avait de contentement intérieur, croyant, d'après cela, sa fin plus prochaine. Survint la crise qu'elle redoutait : une crise heureuse. Le médecin déclara qu'elle entrait en convalescence ; elle se leva et prit le deuil.

IV

LE COMPLOT

L'événement qui mit en danger les jours de Marthe n'avait pas, on le sait, adouci le caractère ombrageux de Joseph Grinchard. On sait aussi à quelles conditions Félix Georget devait de n'avoir pas eu à en supporter les tempêtes. L'espèce d'impunité dont il jouissait exclusivement avait réduit à néant les espérances de ses camarades, qui, lors de son arrivée parmi eux, raisonnèrent ainsi : « Pendant que le maître battra celui-ci, il ne s'occupera pas de nous, et nous aurons en moins tous les coups qu'il recevra. »

Raisonnement peu charitable, mais surtout ab-

surde, attendu qu'une fois levé pour frapper, le bras du maître ne se bornait pas à tomber sur un seul.

Il faut dire encore, contre le calcul des malheureux apprentis, qu'ils avaient compté sans l'intelligence et la bonne volonté du nouveau venu, double mérite qui faisait de lui un sujet de comparaison dangereux pour les autres et leur valait journellement un supplément de horions et de bourrades. Le maître ne disait jamais à Georget : « Je suis content de toi » ; il eût préféré être étouffé par ces paroles d'encouragement, si sa justice avait pu les lui inspirer, plutôt que de permettre à ses lèvres de les laisser sortir ; mais chaque fois que le protégé de Marthe faisait de nouveau preuve d'habileté et de talent au travail, Joseph Grinchard châtiait plus sévèrement ses camarades : c'était la seule marque de satisfaction qu'il crût devoir donner à son intelligent élève. Comme ce dernier lui fournissait souvent l'occasion de témoigner ainsi son contentement, on peut juger quelle somme de jalousie s'amassa dans le cœur des autres apprentis, et combien devint impérieux leur désir de vengeance. Longtemps ils résistèrent à ce désir, un peu d'abord parce qu'ils en redoutaient les suites, mais surtout faute de pouvoir tomber d'accord sur le moyen de le satisfaire. Enfin,

comme la fâcheuse comparaison rendait leur condition de plus en plus intolérable, ils mirent en oubli le soin continuel que prenait Georget soit de cacher leurs fautes, soit de réparer leur maladresse, — il avait, on le voit, apporté à l'atelier les procédés de bonne camaraderie qu'il pratiquait autrefois à l'école ; — et quoi qu'il eût fait pour eux, les jaloux, lui imputant à crime son mérite qui rendait plus évidente leur infériorité, décidèrent qu'ils tiendraient une dernière fois conseil afin de parvenir à faire battre à son tour et, s'il se pouvait, à faire chasser celui que, si injustement, ils considéraient comme un ennemi.

A cette époque, Félix Georget comptait dix-huit mois d'apprentissage ; il valait un ouvrier pour son maître, on pourrait dire un fils pour Marthe, si auprès d'une mère quelqu'un pouvait remplacer son fils. Georget était aussi le commis aux écritures, le secrétaire de la maison ; c'est à lui que Joseph Grinchard confiait les commissions importantes qu'il ne voulait pas faire lui-même et qu'il n'aurait pu sans inquiétude confier à un apprenti vulgaire.

Or, un soir que Georget était en course par ordre du maître, les jaloux profitèrent de son absence pour délibérer sur le meilleur moyen de le perdre. Chacun

fit sa proposition : toutes furent tour à tour mesurées et pesées ; puis, comme il fallait en finir, on s'arrêta à ce qu'il y a de moins nouveau dans la série des mauvaises inspirations de la perfidie humaine : à la ruse imaginée, il y a environ vingt-quatre siècles, par les Delphiens, pour se donner le prétexte de massacrer Ésope, l'ambassadeur du dernier roi de Lydie.

Le projet adopté fut mis à exécution sur-le-champ ; si bien qu'un quart d'heure après la clôture du conciliabule, si quelqu'un s'était avisé de fouiller au fond de la cassette de Georget, il y aurait trouvé l'un des douze couverts d'argent que, suivant une vieille habitude, maître Grinchard faisait compter devant lui, tous les soirs, par sa femme.

Un seul des conjurés avait été chargé de dérober le couvert dans le buffet de la salle à manger et de le porter dans la cachette convenue, tandis que ses complices, postés aux aguets, se tenaient prêts à lui signaler le danger d'une surprise.

L'expédition avait eu lieu sans obstacle ; on se mit à en calculer les conséquences. Alors l'un des ennemis de Georget, plus franc que les autres peut-être, laissant voir jusqu'où allait son espérance, osa dire :

— Le bon sujet ne nous fera plus de tort ; car, à moins d'un grand hasard, on peut compter que maître Grinchard l'assommera du premier coup.

Il est imprudent, en matière de conspiration, de montrer à tous les conjurés le but extrême que quelques-uns veulent atteindre. Ajoutons qu'il est heureux que toujours un excès d'ardeur fasse commettre de ces imprudences-là. Tel qui ne croyait que travailler à redresser un tort en donnant une sévère leçon à l'ennemi commun, recule, abandonne la partie et fait avorter le complot, quand on lui laisse entrevoir qu'il y a mort d'homme au terme de la vengeance.

A peine donc l'un des vauriens eut-il hasardé la supposition, d'ailleurs assez vraisemblable, que Georget serait assommé par le maître, qu'un autre, aussitôt saisi d'un scrupule, fit retour sur lui-même, s'effraya du crime auquel il ne voulait pas participer, et se glissa hors de la maison, laissant le reste de la bande se féliciter trop hâtivement du succès de ce complot.

Celui-là, qui se nommait Paulin Bonvouloir, mais que par dérision ses camarades avait surnommé Favori, parce que c'était presque toujours à lui que s'adressait d'abord la mauvaise humeur de maître

Grinchard; celui-là, disons-nous, savait où Georget avait été envoyé et quelle direction il lui fallait prendre pour être sûr de le rencontrer au retour. Quelque part que le relieur envoyât son principal élève, c'était toujours par le chemin le plus direct qu'il revenait chez son maître : son droit chemin, ce soir-là, l'obligeait à traverser le pont Saint-Michel. Bonvouloir se rendit au-devant de Georget, non pour lui révéler le complot des souffreteux de l'atelier, mais pour satisfaire tête à tête et corps à corps sa rancune personnelle, se réservant ensuite d'empêcher le mal, mais toutefois sans dénoncer ceux qui l'avaient voulu faire.

Il arpenta rapidement le pavé de la rue Saint-Jacques, et atteignit l'extrémité du pont presque au moment où, de son côté, Georget y arrivait aussi. Alors, bien certain que ce dernier l'avait aperçu, Bonvouloir se pencha tout à coup à mi-corps sur le parapet, comme si, de là haut où il était, il cherchait à apercevoir quelque chose qu'il avait laissé tomber sur la berge. Georget, effectivement, l'avait reconnu. Le voyant si imprudemment penché vers la rivière, il s'élança pour le retenir et il lui demanda :

— Comment es-tu ici, et que cherches-tu ?

— Je te le dirai, répondit Bonvouloir, qui s'atten-

dait à cette question, quand tu m'auras aidé à le trouver. Descendons du côté de l'arche.

Cela dit, il tourna le quai et se laissa glisser sur le rampe de l'escalier qui descendait au bord de l'eau. Georget l'eut bientôt rejoint en bas.

— La rivière est très-haute, observa-t-il, l'eau bat presque la muraille; nous ne pourrons chercher ni bien loin ni bien longtemps, attendu qu'il fait déjà presque nuit.

— Il y a sous l'arche assez de place et assez de lumière pour trouver ce que je cherche, dit singulièrement Bonvouloir attirant Georget du côté de la voûte.

Ne soupçonnant pas encore l'intention de son camarade, Georget lui demanda de nouveau :

— Tu es donc sûr d'avoir vu rouler par ici ce que tu as laissé tomber de là-haut?

— Je n'ai rien laissé tomber, reprit l'autre quand ils furent tous deux dans l'ombre, sous l'arche. Ce que je cherche, continua-t-il, c'est le moyen de te forcer à régler le vieux compte que nous avons ensemble.

— Comment! j'ai un compte avec toi?

— Oui, le même qu'avec tous nos camarades. Tu ne comprends pas encore? Je vais m'expliquer. Il n'y

a que toi que l'on ne frappe pas à la maison : cela ne peut pas nous paraître juste. Nous avons attendu avec patience pendant dix-huit mois, espérant qu'un jour ou l'autre maître Grinchard finirait par lever la main sur toi. Il ne veut pas s'y décider, et pourtant il faut bien que tu saches aussi ce que pèse un coup de poing.

— Des coups, à moi! dit Georget, se redressant indigné à la pensée d'un châtiment immérité; apprends qu'on ne frappe que ceux qui ne font pas leur devoir.

— Tu vas me dire, interrompit Bonvouloir, que si nous sommes frappés c'est parce que nous ne faisons pas le nôtre; c'est possible, mais la question n'est pas là. Le maître a des ménagements pour toi, et je me suis chargé de te les faire payer.

En finissant de parler, il retroussa les manches de sa veste comme pour se préparer au pugilat. Georget, plus surpris qu'inquiet du ton, du regard et du geste menaçants de son camarade, lui répondit :

— Ce que tu appelles les ménagements de maître Grinchard, comment entends-tu que je te les paye?

A cette question de Georget, Bonvouloir répondit par une autre :

— Dis-moi, t'es-tu jamais battu? lui demanda-t-il.

— Non, vraiment, et j'espère bien ne jamais me battre.

— Cependant, si tu recevais une attaque, est-ce que tu n'as pas de cœur, Georget? est-ce que tu n'y répondrais pas?

— Je n'en sais rien, attendu qu'on ne m'a jamais attaqué.

— Jamais? répéta Bonvouloir; voilà un mot que tu ne pourras plus dire.

Et d'un coup de coude il poussa si rudement le soi-disant ennemi des apprentis, que celui-ci ne dut qu'à la rencontre du mur de la voûte d'être préservé d'une lourde chute.

Bien que cette violente secousse l'eût fort ému, Georget conservait encore assez de sang-froid pour ne pas vouloir essayer ses forces contre un camarade qu'il jugeait atteint momentanément de folie. Bonvouloir, qui n'avait séparé sa cause de celle des conjurés que parce qu'il comptait sur la lutte à outrance pour éteindre une rancune qu'il croyait légitime, ne fit pas attendre une seconde attaque. Georget se mit alors sur la défensive, mais sans se décider encore à rendre coup pour coup. Cependant l'autre, s'irritant de plus en plus contre la résistance passive qu'on lui opposait, revint à la charge avec

un redoublement de fureur, et fit de telle sorte rage des pieds et des mains, qu'à la fin le pacifique Georget se vit forcé de prendre part à l'action si chaudement engagée. D'attaqué il devint à son tour attaquant, s'élança sur son agresseur, l'enlaça vigoureusement dans ses bras, le tint un moment immobile et haletant; puis, par un dernier effort, lui ayant fait perdre l'équilibre, il le força de fléchir les genoux et le jeta meurtri sur les cailloux, si près du bord de l'eau que le courant effleura le visage du vaincu.

— J'en suis fâché, lui dit Georget quand il l'eut ainsi terrassé; tu conviendras que je ne demandais pas à me battre.

— Tu es fâché? Eh bien, moi, je suis content; j'ai ce que je cherchais, riposta Bonvouloir encore tout étourdi de l'assaut, et secouant ses oreilles comme un chien hargneux qui vient de se faire mordre. Tu m'as donné mon compte, ajouta-t-il en se relevant, nous voilà amis pour toujours... Je te le prouverai, oui, pas plus tard que tout à l'heure.

— Comment cela?

Bonvouloir venait de faire allusion au complot; il se mordit les lèvres et répliqua :

— Ne me le demande pas... tu ne le sauras jamais.

Après ces derniers mots, il sortit en courant de dessous l'arche, gravit rapidement l'escalier du quai, et, ne pensant plus qu'à arriver assez tôt chez son maître pour détourner le coup qui menaçait le protégé de Marthe, il se sauva à toutes jambes dans la direction de la rue du Foin-Saint-Jacques.

Georget voulut le suivre; mais comme il allait à son tour monter les marches de l'escalier de la berge, il trouva devant lui un jeune garçon qui déjà, et vainement, avait voulu barrer le passage à Bonvouloir. Celui-ci était trop bien lancé pour qu'on pût l'arrêter; il passa sans s'apercevoir de l'obstacle. Il n'en fut pas de même pour Georget.

Ce jeune garçon, que les deux apprentis auraient pu remarquer, ne les avait pas perdus de vue depuis leur rencontre sur le quai. Curieux de savoir quel était l'objet que l'un d'eux avait laissé tomber du haut du parapet et qu'ils allaient chercher ensemble sur la berge, il s'était avisé de les suivre. Témoin de leur entretien, il l'avait été aussi de la lutte; ce ne fut pas celle-ci qui l'intéressa le plus, il y serait volontiers intervenu pour en hâter le dénoûment si sa main gauche, brisée au poignet, ne lui eût interdit le droit de se mêler à une question

de pugilat. Ce qui lui faisait désirer de voir finir la lutte, c'est parce qu'il pourrait alors demander aux adversaires une explication à propos d'un nom qu'ils avaient prononcé deux fois.

Cette explication, Georget la lui donna si complète, et il passa tant de temps à la lui donner, que dix heures du soir venaient de sonner quand il rentra chez son maître.

A l'arrivée du retardataire, Joseph Grinchard quitta furieusement la table de la salle à manger sur laquelle Marthe venait de compter devant lui les douze couverts d'argent.

— Monsieur, dit Georget allant au-devant des reproches qu'il semblait mériter, c'est la première fois que je m'amuse en route. Je reconnais que j'ai eu tort, et je vous demande de me pardonner ma faute; car, sans vouloir vous faire une menace, je vous assure que si vous me frappez vous ne me reverrez plus.

Le maître, qui déjà avait le poing fermé, hésita à le lever sur Georget.

— Va te coucher, lui dit-il brutalement; nous recauserons demain.

Et, jurant, il rentra dans sa chambre après avoir ordonné à sa femme de le suivre.

— Où as-tu été, malheureux enfant? demanda celle-ci à Georget, pendant qu'elle allumait pour lui un bougeoir à la lumière de la lampe.

— Pas bien loin, lui répondit-il.

Et, confidentiellement, il ajouta :

— Nous aussi nous causerons demain; j'ai à vous parler de Julien.

Marthe éprouva une si grande émotion de surprise qu'heureusement elle n'eut pas la force de crier; elle chancela; Georget la soutint et dit, lui donnant un baiser sur le front :

— C'est de sa part.

Maître Grinchard appela impatiemment sa femme. La mère et l'apprenti se dirent tout bas : « A demain », et ils se séparèrent.

V

NUIT BLANCHE

Au dernier étage de la maison, une ouverture pratiquée dans la muraille avait mis en communication deux étroites mansardes lambrissées qui pre-

naient jour par des fenêtres à tabatière, c'est-à-dire s'ouvrant de bas en haut sur l'inclinaison du toit. C'était le dortoir des apprentis de maître Grinchard. Comme autrefois dans les chambrées de soldats, ils couchaient là deux à deux, sur de sordides paillasses, chacune garnie d'un drap plié en deux et ayant pour supplément de couverture les vêtements de la paire de coucheurs. Vu les fatigues de la journée, l'insuffisance du grabat ne les empêchait pas, d'ordinaire, de s'endormir vite et profondément; mais les événements de ce soir et la longue absence de Georget avaient été pour eux un si puissant trouble-sommeil, que lorsque ce dernier rentra il entendit, malgré l'heure avancée, les habitants du dortoir chuchoter encore avec animation. Toutefois, il put croire un moment qu'il s'était trompé, car tout bruit cessa dès qu'il eut réfermé la porte derrière lui; mais pour s'assurer que les apprentis avaient prolongé la veillée jusqu'à son retour, il lui suffit du mouvement que çà et là il surprit, à la lueur du bougeoir, en gagnant le lit qu'il partageait, au fond de la seconde mansarde, avec son camarade Bonvouloir.

Celui-ci veillait franchement. Assis, en chemise, au pied du lit, il trempait un coin de son mouchoir

dans le pot à l'eau posé à terre devant lui, puis, avec le linge imbibé, il bassinait ses yeux gonflés et endoloris. Georget supposa que les meurtrissures dont il souffrait étaient le résultat de leur lutte sous l'arche du pont Saint-Michel.

— Il paraît, lui dit-il à demi-voix, que je t'ai fait plus de mal que je ne croyais ; il ne faut pas m'en vouloir, car, sur ma parole, je voulais épargner le visage.

— Ne te reproche rien, repartit l'endommagé ; ce n'est pas toi qui m'as fait cela.

— Pas moi ? Alors tu t'es donc battu avec d'autres ?

— Pourquoi pas, puisque j'avais encore quelque chose à régler ailleurs ? Le compte y est, comme dit la bourgeoise quand elle range le soir son panier d'argenterie.

Cette allusion à un fait qui s'était passé peu d'heures auparavant entre Bonvouloir et les ennemis de Georget fut si bien comprise par eux, que l'agitation qu'elle leur causa se trahit de lit en lit par le froissement de la paille.

Georget, ignorant le complot qui l'avait menacé et la vigoureuse intervention qui le fit avorter en forçant les complices eux-mêmes à reporter secrète-

ment le couvert accusateur où ils l'avaient pris, ne vit dans les paroles de Bonvouloir que l'aveu d'une autre querelle dans laquelle, ainsi que ses yeux en portaient témoignage, il n'avait pas eu toutes les chances favorables pour lui.

Le blessé acheva de bassiner ses meurtrissures, tandis que son camarade se déshabillait. Ils se mirent au lit, on souffla la lumière, et chacun alors put supposer que la nuit de sommeil commençait pour tous les autres.

On dormit peu dans la mansarde ; on ne dormit pas chez maître Grinchard.

C'est avec des préoccupations bien différentes que, par suite de certaines paroles de Georget, Marthe et son mari se tinrent éveillés jusqu'au jour. Inutile est d'appuyer sur la fiévreuse impatience de la mère. En la quittant, Georget lui avait dit : « Demain, je vous parlerai de Julien. » Elle comptait les minutes qui la séparaient de ce lendemain trop lent à venir pour elle. Quant au maître relieur, il avait l'esprit tourmenté de cette franche déclaration de son élève : « Si vous me frappez, je vous le jure, vous ne me reverrez plus. » Il connaissait assez la fermeté de caractère de Georget pour être certain que, le cas échéant, il lui tiendrait parole, et le brutal se savait

trop peu maître de ses emportements pour pouvoir se promettre de ne jamais fournir le prétexte à une rupture qu'il redoutait. Ce serait lui faire trop d'honneur que d'attribuer à un attachement désintéressé l'inquiétude que lui causait la menace du dernier de ses apprentis devenu son principal auxiliaire. Cependant un autre calcul que celui des bénéfices d'argent lui faisait un besoin de retenir Georget dans son atelier. Ceci demande quelques mots d'explication.

Depuis l'origine de son établissement jusqu'à l'arrivée du fils adoptif de l'abbé Jazeron, Joseph Grinchard, relieur d'ouvrages de pacotille, routinier dans sa profession, en souci de profit seulement et non de renommée, n'avait songé qu'à former des travailleurs agiles plutôt qu'habiles et soigneux; tous ses efforts, toutes ses rigueurs ne tendaient qu'à forcer ses apprentis à produire beaucoup afin de pouvoir, lui, encaisser davantage. Les choses se continuaient ainsi chez lui quand une ambition nouvelle lui arriva un jour, celle de devenir une célébrité parmi ses confrères. Ce fut à Georget qu'il la dut.

Dans le chétif bagage que celui-ci avait eu le droit d'emporter, après le décès du maître d'école de la rue des Rosiers, se trouvait un vieil exemplaire de

l'*Imitation de Jésus-Christ*, tant lu, tant fatigué par son lecteur assidu, que, pour être conservé, il demandait à la piété de l'enfant une couverture nouvelle.

— Ce sera mon premier ouvrage, s'était-il dit, quand j'aurai fini d'apprendre mon état.

La rapidité de ses progrès, et aussi le goût et l'intelligence suppléant au peu que le maître pouvait lui enseigner, lui permirent de ne pas attendre jusqu'au terme de son apprentissage pour entreprendre la reliure du précieux volume. Comme il n'y travaillait qu'à ses heures bien rares de loisir, Joseph Grinchard ne lui demanda pas compte de l'emploi de ce temps. L'ouvrage terminé, Georget, qui n'avait pas de secret pour Marthe, le lui montra ; la bonne femme tenait encore le volume dans ses mains, et s'extasiait sur le talent de son protégé, quand le relieur rentra.

— A qui est cela ? demanda-t-il.

— A moi, répondit Georget ; ce livre est celui que mon bon ami l'abbé Jazeron lisait le plus souvent.

Maître Grinchard l'arracha plutôt qu'il ne le prit des mains de sa femme, et, le flairant, il grommela :

— Hum ! la reliure est fraîche ! D'où cela sort-il ?

— De chez nous, dit Marthe, puisque c'est l'ouvrage de Georget.

Le maître ne manifesta sa surprise que par un sourcillement ; il examina avec une attention malveillante l'œuvre de son élève, fit jouer et sonner les plats, inspecta le dos et la gouttière, éprouva la brisure ; puis, s'interrompant, il demanda à Georget :

— Où as-tu pris le carton, la peau et la moire, pour faire cette belle besogne?

— Je n'ai rien pris à personne, répliqua l'apprenti ; j'ai tout acheté avec mes épargnes. Quand je porte chez les libraires leurs commandes, quelques-uns me donnent plus ou moins pour ma peine ; j'ai eu soin d'amasser, je savais quelle dépense j'aurais à faire.

— Est-ce aussi, riposta le maître, avec des outils achetés sur tes épargnes que tu as fait cela ?... Non, n'est-ce pas ? Eh bien, tiens-toi-le pour dit : je n'entends pas que tu uses les miens à faire autre chose que ce que je te commanderai.

Marthe haussa les épaules, son mari lui lança un regard foudroyant, et, continuant à s'adresser à Georget qui tendait la main comme pour redemander son livre :

— Tu me permettras bien, lui dit-il, de ne te le

rendre que quand cela me fera plaisir. Retourne à l'atelier pour voir si j'y suis.

Exprimer même aussi brutalement à son apprenti le désir de garder ce livre, non pour le lire, bien entendu, mais pour l'examiner encore à son aise, sans témoins, c'était de la part d'un tel maître la preuve évidente de l'estime particulière qu'il accordait à un travail duquel il devait, intérieurement, se reconnaître incapable.

Ce volume, il le garda, ou plutôt il le promena pendant un mois chez tous les libraires qui se donnent pour mission d'enrichir les bibliothèques d'amateurs ; partout enfin où la réputation de camelotier, justement infligée à Joseph Grinchard, frappait d'exclusion les livres habillés à la hâte dans son atelier. Il voulait s'assurer si le chef-d'œuvre de l'apprenti ne serait pas jugé digne de figurer à côté des autres chefs-d'œuvre de reliure signés de ces noms fameux : Derome, Bozerian, Simier et Thouvenin.

Cette épreuve, favorable au volume qu'il promenait ainsi, éveilla, comme nous l'avons dit, l'ambition du camelotier ; puis les éloges donnés au travail de Georget aveuglèrent son orgueil au point de considérer comme sien le produit du talent de son élève.

Après un mois d'attente, Georget eut la joie de revoir enfin son livre. Le maître, hésitant encore à s'en dessaisir, dit en le lui désignant :

— Puisque ces fadaises te conviennent mieux que notre ouvrage courant, j'ai accepté quelques commandes du même genre. Fais en sorte de ne pas plus gâter les volumes des autres que tu n'as gâté le bouquin de notre cousin Jazeron ; au surplus, ajouta-t-il du ton de la menace, je te surveillerai.

Le maître ayant ainsi parlé, Georget rentra définitivement en possession de sa propriété. Il remarqua avec surprise cette initiale et ce nom : J. Grinchard, imprimés en lettres d'or sur le dos du livre, près du bord inférieur. Au mouvement qu'il fit, le relieur riposta :

— Tout ce qui est fait chez moi ne peut être signé que par moi ; c'est une garantie.

Et, en effet, à partir de cette époque, on vit parmi la masse de travaux anonymes, dits de pacotille, sortir de l'atelier de la rue du Foin-Saint-Jacques quelques reliures de luxe signées, à aussi bon droit que celle de l'*Imitation de Jésus-Christ*, J. Grinchard.

Ainsi, pendant cette nuit où le relieur s'effrayait de la menace de Georget pour la durée du renom usurpé

qui flattait son orgueil, mais ne pouvait se continuer qu'autant que l'élève passé maître continuerait à demeurer chez lui, Marthe, anxieuse, épiait la première lueur du jour pour pouvoir se lever et aller attendre son protégé, qui ne manquerait pas, pensait-elle, de descendre à l'atelier avant tous les autres. Il devait être aussi pressé de lui parler qu'elle de l'entendre, et tout témoin était redoutable pour le secret de la confidence qu'il avait à lui faire.

Un soupçon d'aurore parut enfin; maître Grinchard, fatigué de songer tout éveillé, s'était décidé à s'endormir si complétement que sa femme put se lever, s'habiller et sortir de la chambre sans qu'il en entendît rien. A l'heure où Marthe arrivait dans l'atelier, c'est à peine si l'on aurait pu y voir assez pour se diriger de la porte à la fenêtre sans se heurter aux établis et aux siéges; elle y trouva de la lumière. Georget, plus matinal encore, l'attendait déjà. L'heure était favorable, leur entretien put se prolonger sans obstacle. On ne parla que de Julien.

Le récit des aventures du jeune marin invalide tiendra ici peu de place.

Quelques jours après son embarquement à Brest, il partit pour la Guadeloupe. On était en vue de la Grande-Terre quand un gros temps mit à une rude

épreuve l'équipage du navire. Pendant une manœuvre que nécessitait la tourmente, Julien fut précipité de l'extrémité d'un hauban sur le pont. On le crut mort ; il n'était qu'évanoui, mais il avait le poignet gauche brisé. Sa guérison fut lente. Incapable désormais de servir dans la marine, il demeura à la Pointe-à-Pitre, chez la parente d'un officier qui s'était intéressée à lui ; mais au bout de deux ans passés près de la généreuse femme qui l'avait recueilli, il fut pris de cette mélancolie mortelle qu'on appelle le mal du pays. Sa bienfaitrice lui fournit le moyen de revenir en France.

— Et aujourd'hui, dit en terminant Georget, Julien n'a pas encore épuisé ses ressources. Depuis six semaines qu'il est à Paris, il vient tous les jours dans ce quartier avec l'espoir de vous rencontrer, mais vous seulement ; il ne veut pas revoir son père !

— Et sais-tu au moins où je puis être sûre de le voir, moi ?

La question avait été faite à demi-voix ; c'est à voix basse, les mains étouffant le son, et la bouche penchée vers l'oreille de Marthe, que Georget y répondit. Les apprentis de maître Grinchard entraient dans l'atelier.

VI

UN CHANGEMENT DE DOMICILE

Le lendemain du jour qui éclaira de ses premières lueurs le mystérieux tête à tête de Marthe et de Georget, il y eut une longue conférence entre Joseph Grinchard et sa femme. Dans ce triste ménage, où l'échange des paroles était rare, toute conversation conjugale avait invariablement pour conclusion cette brusque interruption du brutal :

— En voilà assez; mêle-toi de ce qui te regarde et laisse-moi tranquille.

Il n'en fut pas de même cette fois : le relieur parla d'abondance, il écouta patiemment, et termina l'entretien par ces mots que Marthe entendait pour la première fois :

— Tu as raison, arrange cela comme tu voudras.

Pour maître Grinchard, il y avait, au fond de ces paroles, une grande sécurité acquise; pour la mère de Julien, une importante victoire remportée.

Nous devons dire qu'au début de cette conférence chacun d'eux éprouvait une poignante inquiétude

touchant ce qui l'intéressait le plus. Le maître attendait la prochaine visite d'un riche amateur de beaux livres, attiré chez lui par la vue de quelques-unes de ces reliures abusivement signées de son nom. Or, cette visite pouvait avoir pour résultat, au lieu d'enrichir sa clientèle, de lui enlever son élève et par suite cette renommée déjà fructueuse, mais fragile aussi, comme tout bien mal acquis. Il se posait donc cette question :

— Comment éviter que cet amateur, ou tel autre, plus tard, s'il se trouve en présence de Georget, ne découvre la vérité? et comment, de crainte d'une telle découverte, tenir toujours Georget hors d'ici, sans qu'il cesse d'appartenir à mon atelier?

Marthe, de son côté, avait à résoudre ce problème : Garder près d'elle, mais à l'insu de son mari, ce fils dont elle ne voulait plus se séparer depuis qu'elle l'avait revu. Julien lui avait dit :

— Être le plus possible près de toi, puisque je ne peux pas être tout à fait avec toi, c'est mon unique désir à présent. Ainsi, où tu voudras que je demeure, j'y demeurerai, pourvu que je sois sûr de ne pas y rencontrer mon père.

Elle cherchait donc le moyen de rapprocher Julien d'elle et de veiller incessamment sur lui sans l'expo-

ser à la redoutable rencontre, lorsque, dans son embarras, la pensée vint au relieur de prendre, d'une façon détournée, conseil de sa femme. Celle-ci se serait bien gardée de le consulter; mais, guettant l'occasion favorable, elle devait profiter du moindre joint pour y faire entrer, comme un coin de fer, le prétexte au succès de l'idée fixe qui la tourmentait.

— Où diable pourrai-je fourrer Georget quand j'aurai un apprenti de plus? demanda Joseph Grinchard, sans autre préparation et avec le désir évident de recevoir une réponse.

— Tu penses donc à prendre un nouvel apprenti? reprit Marthe, peu certaine d'abord qu'il se fût adressé à elle.

— Cela peut arriver, répliqua son mari.

Il n'osa pas pousser la ruse jusqu'à affirmer que telle était positivement son intention.

Continuant, comme on dit, à tâter le terrain, il ajouta :

— Là-haut, c'est impossible : les mansardes sont encombrées par le coucher de mes vauriens; il n'y a plus de place pour les outils, et pas un gueux de chenil à louer dans la maison!

Sans se rendre compte du motif qui obligeait son

mari à déplacer Georget, Marthe, se voyant indirectement consultée par lui, saisit sa dernière observation comme le fil conducteur qui devait la faire arriver à son but.

— En effet, dit-elle, il n'y a rien à louer ici; mais on pourrait trouver ailleurs, en cherchant bien. — Elle n'avait déjà plus besoin de chercher. — Oui, poursuivit-elle vivement, je crois même avoir remarqué, pas loin d'ici, au coin de la rue des Noyers, un écriteau qui annonce une chambre et un cabinet à louer. — Elle ne faisait pas seulement que le croire; car la veille, après son entrevue avec le jeune marin mutilé, elle avait visité le logement vide, et, dans sa pensée, elle l'avait meublé pour son fils, en se disant : Julien serait bien ici!

Marthe, à chaque mot, s'attendait à être interrompue par son mari; l'interruption n'arrivant pas, elle continua :

— Tu entends? c'est là, presque à notre porte; une chambre et un cabinet, voilà justement ce qu'il faudrait pour monter un petit atelier et placer un ménage de garçon. Si Georget n'était pas un bon sujet, incapable d'abuser de sa liberté, tu ne voudrais pas d'un pareil arrangement, et tu aurais bien raison; mais de ce côté-là, pas de danger; et quant

à être sûr qu'il emploiera bien son temps, cela ne fait pas question. Tu le dis toi-même : il ne travaille jamais mieux que quand il est seul. D'ailleurs, tu l'auras toujours pour ainsi dire sous la main; il viendra le matin prendre tes ordres, et le soir il te rendra compte de sa journée; moi, je n'aurai que quelques pas à faire pour aller donner un coup de main à son ménage, et lui porter son dîner quand il sera trop pressé par l'ouvrage pour venir le chercher lui-même; car il ne pourra plus manger avec les autres apprentis, qui vont être encore plus jaloux de lui. Au surplus, il ne m'en coûtera guère de monter ses six étages; l'exercice m'est nécessaire : aussi, pour ne pas le perdre de vue, j'irai chez lui tous les jours, plutôt deux fois qu'une; cela me fera du bien.

Cette dernière considération aurait eu peu de poids dans la résolution de maître Grinchard; mais il se représentait le riche amateur de reliure surprenant Georget au travail, l'interrogeant et lui offrant un pont d'or pour le décider à passer de l'atelier d'un camelotier au service de sa bibliothèque. Cacher son élève était donc une précaution indispensable et surtout urgente. Voilà pourquoi le brutal, singulièrement radouci, laissa Marthe déve-

lopper son plan en apparence instantanément inspiré, mais en réalité médité depuis la veille, et ne lui marchanda pas, à la fin, ces paroles qui devaient cependant lui coûter beaucoup à dire :

— Tu as raison, arrange cela comme tu voudras.

Deux heures après l'entretien du ménage Grinchard, le logement de garçon était loué. On ne vit pas beaucoup la mère de Julien chez elle ce jour-là ; il n'y eut pas de feu allumé dans le fourneau de sa cuisine, et si le dîner, sa grande occupation de chaque jour, ne fut pas retardé, c'est parce qu'elle eut soin, au milieu de ses allées et de ses venues, de le commander à un traiteur du voisinage. Par suite de ce fait sans précédent chez le relieur, il y eut gala pour les apprentis qui échappaient à la monotonie de l'ordinaire. Joseph Grinchard, trouvant son couvert mis à l'heure accoutumée, quand il sortit de l'atelier pour venir se mettre à table, ne s'informa pas comment sa femme avait pu trouver le temps nécessaire pour accorder ses occupations extraordinaires au dehors avec le soin de sa cuisine ; il accueillit les préparations du traiteur comme pot-bouille du ménage, et ne s'aperçut même pas que Marthe y touchait à peine.

Chemin faisant, un détour l'avait menée à l'endroit

où elle savait trouver Julien, et, heureuse mère, elle avait dîné seule à seule avec son fils, dans le cabinet particulier d'un petit cabaret situé au fond d'une cour. C'était quelque chose de bien obscur, de bien pauvre, que cette sorte de bouge; mais on pourrait dire que le rayonnement de la joie maternelle l'illuminait. Comme elle s'empressait de le servir, le pauvre enfant mutilé! de lui couper son pain bouchée par bouchée! comme elle s'attendrissait chaque fois qu'il demandait à sa mère de presser encore dans ses mains la main unique qu'il pouvait lui tendre!

Mais revenons à la rue du Foin-Saint-Jacques.

Marthe, à table avec son mari, lui raconta presque de point en point l'emploi de sa journée; elle n'omit qu'un détail, le plus intéressant pour elle. Il approuva sa location subite; mais quand la mère de Julien lui énuméra les pièces du mobilier qu'elle avait fait porter dans le logis futur de Georget, maître Grinchard commença à froncer les sourcils et fit quelques objections; sa femme les avait prévues, elle était prête à y répondre.

— Puisque Georget a sa cassette, pourquoi lui acheter une commode?

— Il pourrait avoir des ouvrages précieux à mettre

sous clef; la cassette ferme à peine, et il y a à la commode une excellente serrure.

— Pourquoi deux verres?

— Il peut en casser un.

— Oui, mais à quoi bon deux couverts?

— On ne les vend pas dépareillés, et s'il venait à égarer sa cuiller, il n'aurait plus qu'une fourchette pour manger son potage.

— Fort bien; mais qu'a-t-il besoin de trois chaises?

— Il me faudra bien la mienne quand j'irai chez lui.

— Sans doute, mais avec la sienne, ça ne fait que deux; pour qui sera la troisième?

— Pour son chandelier, quand il montera dans sa couchette, vu que je n'ai pas fait la folie de lui acheter une table de nuit.

— Une couchette! répéta Joseph Grinchard; c'était bien assez d'un lit de sangle pour lui, à présent surtout qu'il va coucher seul.

— C'est aussi ce que je m'étais dit, répliqua Marthe, qui se serait certainement troublée si, d'avance, elle ne s'était pas fait sa leçon; mais j'ai trouvé une si bonne occasion! En vérité, ce n'est pas vendu, c'est donné; vois plutôt toi-même.

Et elle lui mit sous les yeux la note du brocanteur qui, il faut l'avouer, n'était pas d'une sincérité parfaite.

Il fut assez ému en voyant le total, pourtant bien modifié, de cette note; une réflexion le calma : « Je revendrai tout cela à Georget, se dit-il, quand il aura fini son apprentissage. »

Ayant ainsi pris son parti de ce surcroît de dépense, il chargea Marthe d'annoncer à son protégé qu'il allait, le soir même, changer de domicile; la mission était facile : elle n'avait rien de plus à lui dire que ce qui, d'avance, avait été convenu entre eux. Ils n'eurent, dans leur entretien, qu'à se réjouir d'un succès qu'ils n'osaient espérer.

Maître Grinchard, mettant à profit le reste du jour, pendant que Marthe causait avec le confident de ses émotions maternelles, s'occupa de l'installation du petit atelier de Georget dans la maison de la rue des Noyers. Bonvouloir et ses camarades, chargés, qui sur la tête, qui sur le dos, qui dans les bras, des établis, des instruments et des ustensiles du métier, achevèrent le déménagement en un seul voyage.

Le logement, ainsi que l'avait annoncé la femme du relieur, se composait de deux pièces : d'abord celle qui était destinée au travail; sa fenêtre s'ouvrait

sur la rue ; mais, attendu l'avancée du toit qui faisait saillie au-dessous, on ne voyait pas plus bas que l'étage correspondant de la maison qu'on avait pour vis-à-vis. Dans le cabinet qui faisait suite à la pièce principale, un carreau de vitre mobile regardait les toits voisins du côté de la cour.

Quand l'atelier fut disposé comme l'entendait le maître, celui-ci congédia ses apprentis, qui descendirent en chuchotant à propos de ce qu'ils appelaient, non sans un redoublement de jalousie, l'établissement de Georget. Au même moment arrivait Marthe suivie de son protégé qui portait, soigneusement enveloppés, les précieux volumes dont la reliure lui était particulièrement confiée. Joseph Grinchard ne fit pas une grande dépense de paroles avec son élève pour lui confirmer ce que Marthe avait dû lui dire en son nom ; il lui tint seulement ce bref discours :

— C'est ici que tu vas demeurer ; songe à t'y bien conduire. On ne te verra chez nous que de grand matin, ou le soir après la tombée du jour. Je te supprime les courses pour la maison ; tu n'as besoin de parler à personne de l'ouvrage que je te donnerai à faire ; c'est bien assez que nous en causions ensemble.

Georget promit par un signe de tête de se con-

former aux ordres du maître. Pendant ce temps, Marthe avait mis des draps au lit, serré par pièces, en double, le linge dans un tiroir de la commode, pendu au clou l'essuie-mains, et s'était assurée que la cruche d'eau avait été emplie.

— Allons, viens-t'en, lui dit son mari, la voyant demeurer en contemplation devant ce ménage dans lequel elle allait laisser Georget, mais où elle espérait bien, à sa première visite, ne pas retrouver qu'un seul locataire.

Le logement n'était pas d'un accès facile : à la fin d'un escalier en spirale assez étroit, on trouvait une série de vingt marches environ, dont le plan incliné en échelle de meunier allait aboutir, en haut, à la porte d'entrée.

— En vérité, c'est trop beau pour lui ! — grommelait maître Grinchard en descendant de chez son élève ; mais, arrivé vers le milieu de l'étage en échelle, le pied lui manqua, et il trébucha si fort que peu s'en fallut qu'il n'allât donner du nez en avant sur la rampe de l'escalier moins difficilement praticable. Se remettant de la secousse, il reprit : — Oui, c'est trop beau pour lui, mais c'est trop roide pour moi ; du diable si je monte souvent ici ! je m'y tuerais.

La mère de Julien, qui avait poussé un cri d'effroi en voyant son mari près de choir sur les marches, accueillit cependant cet accident comme une bénédiction de la Providence : il la délivrait de la crainte des visites trop fréquentes du maître à l'atelier de Georget.

Une heure et un signal avaient été convenus entre la mère et le fils pour qu'elle sût exactement à quelle minute Julien irait rejoindre l'ami qui l'attendait. Marthe dut se mettre au lit quand vint le moment accoutumé ; mais elle ne s'endormit que lorsqu'elle eut entendu sonner l'heure et chanter le signal.

Personne, chez elle, ne remarqua, le lendemain, qu'il n'y avait plus de petit ruban noir à son bonnet.

VII

LES TROIS ÉPREUVES DE GEORGET

Il y eut, à quelque temps de là, deux ateliers dans le petit logement de la rue des Noyers. La principale pièce offrait un espace à peine suffisant pour celui de Georget ; mais celui de Julien exigeait si peu de place qu'il tenait à l'aise dans le petit cabinet que

Marthe avait disposé en chambre à coucher. Un carton à dessins, qu'au moment du travail Julien posait sur ses genoux en guise de table, une boîte à couleurs qu'il plaçait ouverte sur le lit, à portée de la seule main dont il pût se servir, composaient l'attirail complet de l'artiste.

Artiste, disons-nous ; le fils de Marthe méritait véritablement ce titre. La répugnance qu'autrefois il éprouvait pour le métier de son père tenait moins à la façon dont le brutal l'enseignait qu'à une vocation contrariée. Ses cahiers d'écolier, admirés, conservés comme précieuses reliques par sa mère et si injustement dédaignés par maître Grinchard, portaient la preuve de son goût précoce pour la profession de dessinateur ornemaniste. Ni les années passées dans l'atelier du relieur, ni les quelques mois de son dur apprentissage de marin, forcément interrompu, n'avaient attiédi son amour pour la ligne flexible qui se courbe, se développe, s'enroule sous le crayon, selon le caprice d'une ingénieuse fantaisie.

Après la perte de sa main gauche, Julien s'était dit : « Qu'importe ? puisque je pourrai toujours dessiner. » Et ce fut, en effet, à copier, à composer des treillis, des enlacements et des arabesques, qu'il employa son temps aussitôt que, recueilli par la

bonne dame de la Pointe-à-Pitre, il put se livrer à l'art dont la pensée seule mettait en jeu toute l'activité de son imagination. Les relations que sa protectrice entretenait par correspondance avec quelques maisons de Paris lui avaient permis, dès son arrivée, de présenter ses meilleurs dessins à l'un de nos plus fameux joailliers-ciseleurs et au chef d'un important magasin de broderies. Par l'originalité et l'élégance de ses compositions, Julien avait mérité qu'on l'encourageât assez pour qu'il conçût l'espoir de se créer peu à peu une clientèle.

Sous la même clef, dans un étroit espace, se trouvaient donc réunies deux vocations également ardentes, deux êtres jeunes et laborieux qui n'avaient pas besoin de s'exciter l'un l'autre pour bien faire, et qui pourtant s'excitaient mutuellement par l'exemple réciproque du plaisir que chacun d'eux prenait à son travail.

Marthe avait tous les jours deux bons moments : d'abord le matin, quand elle venait faire le ménage de ses enfants, et puis plus tard, à l'heure où elle apportait leur dîner. Mais pour cette seconde visite, il fallait qu'elle prît soin de ne sortir de chez elle qu'au moment où elle ne risquait pas de rencontrer maître Grinchard sur son passage, ce qui, une fois,

était arrivé. S'étant trouvée nez à nez avec son mari comme elle sortait de sa cuisine, il l'avait arrêtée pour jeter un coup d'œil dans l'intérieur du panier couvert qui semblait lui peser plus que de raison au bras.

— Diable, dit-il à la vue de la copieuse ration que le panier renfermait, il n'est pas possible que l'appétit de Georget suffise pour engloutir tout cela ; il y en a au moins pour deux.

Effrayée de la remarque, Marthe eut cependant assez de présence d'esprit pour répondre :

— Oui, pour deux jours.

— Ce n'est pas mal vu, répliqua le relieur; tu auras demain une course de moins à faire, cela ménagera ta chaussure.

Le lendemain, la bonne femme eut une grande préoccupation : elle dut guetter l'instant favorable pour que le dîner de ses enfants ne rencontrât pas d'obstacles sur son chemin.

Malgré son sujet journalier d'inquiétude, Marthe éprouvait un si doux bien-être pendant les moments qu'elle passait auprès de son fils et de son protégé, qu'elle en arriva un jour à dire :

— Je suis trop heureuse; pourvu que cela dure !

— Ce bonheur-là, dit Georget, doit durer autant que Julien le voudra.

— Il durera, reprit le fils de Marthe, tant que mon père ignorera que je suis ici.

Leur bonheur eut moins de durée que Julien ne s'efforçait de le croire ; son terme n'arriva pas cependant par suite de la surprise que nous allons dire. Celui qui découvrit le secret du ménage de garçons n'était pas un espion ou un indiscret dont le rapport fût à craindre. Il s'agit de Bonvouloir.

Un jour, le maître chargea sur les épaules de celui-ci un paquet de volumes brochés, et lui dit : « Suis-moi ! » L'apprenti le suivit jusqu'à l'avant-dernier étage de la maison de la rue des Noyers. Arrivé devant l'échelle de meunier, Joseph Grinchard s'arrêta. Le souvenir de la lourde chute du premier jour lui fit passer l'envie de monter plus haut.

— Porte cela à Georget, lui dit-il, et dépêche-toi de redescendre ; je t'attends ici.

Cet ordre, qu'il donnait au bas des vingt dernières marches, fut entendu dans l'atelier où Marthe achevait son rangement quotidien. Elle pâlit, s'affaissa sur un siége et tendit des mains suppliantes à Julien qui, ayant reconnu la voix de son père, s'était levé brusquement, tout tremblant d'émotion, et, à travers ses dents serrées par la colère, disait en montrant son poignet brisé :

— Non, je ne peux pas lui pardonner cela. S'il se ravise, s'il monte, plutôt que de le voir en face, c'est par la fenêtre que je sortirai d'ici !

Mais son père ne se ravisa pas, il demeura assis sur la première marche de l'étage inférieur.

Georget ouvrit à Bonvouloir, et, par un mot qu'il lui jeta à l'oreille, il renfonça le cri de surprise qui allait échapper à l'envoyé du maître. Bonvouloir était dévoué à Georget ; il avait connu Julien, et il ne voulait point de mal à Marthe ; d'un geste il les rassura tous trois. Son intelligence aidant, il comprit à demi-mot le mystère, et aussi pourquoi maître Grinchard s'était prudemment arrêté au pied du petit escalier. Il ne prolongea pas sa visite, et en redescendant vers celui qui l'attendait, le rusé garçon, jugeant qu'il était important de l'encourager dans sa mesure de prudence, feignit de trébucher à son tour ; puis il calcula sa chute de façon à dégringoler, sans accident, les derniers degrés du périlleux étage.

— Ramasse-toi, imbécile ! lui dit le maître. Mais, parlant tout bas à lui-même, il ajouta : — S'il m'en arrivait autant, je ne pourrais peut-être plus me ramasser.

Marthe, à compter de ce jour, eut un confident de plus, qui tantôt favorisait ses visites à la maison de

la rue des Noyers, et tantôt y faisait des commissions pour elle. Ainsi, mieux que jamais, Marthe et ceux qu'elle aimait étaient à l'abri d'une dangereuse surprise ; pourtant, nous l'avons fait pressentir, leur bon temps avait eu toute sa durée, et c'était par le fait de Julien qu'il allait cesser.

De jour en jour, le fils de Marthe devenait moins expansif avec son ami ; il avait des accès d'humeur sombre, s'enfermait dans son réduit dès que sa mère arrivait, et comme elle ne manquait pas d'aller l'y trouver, Georget les entendait chuchoter avec animation, comme si une lutte s'établissait entre eux. Une fois, Marthe sortit tout en larmes de chez son fils ; contre l'ordinaire, il ne l'accompagna pas. Inquiet en la voyant ainsi, Georget quitta son établi et s'approcha d'elle pour l'interroger. Marthe ne lui répondit point. Espérant qu'une caresse filiale la déciderait à plus de confiance, il voulut l'embrasser ; elle l'éloigna de la main, regarda avec douleur dans la direction du cabinet où Julien était resté seul, et, pour toute réponse, dit dans un sanglot, en sortant :

— Ce n'est que pour eux que les enfants nous aiment !

Georget n'osa pas la rappeler ; mais, sur le seuil de la porte restée ouverte, il écouta le bruit de ses

pas, avec l'espoir que Marthe allait l'appeler lui-même, ou qu'elle remonterait pour lui expliquer ses étranges paroles. Elle continua à descendre, et bientôt il ne l'entendit plus. Georget rentra ; mais, au lieu d'aller s'asseoir devant son établi, c'est vers le cabinet d'où Julien n'était pas encore sorti qu'il se dirigea. A travers les carreaux de la porte vitrée, il le vit accoudé sur le bord du lit et le front caché dans ses mains. Georget ouvrit la porte de communication, et demanda au rêveur :

— A quoi penses-tu ?

— Au tort que j'ai eu de revenir ici, répondit-il en relevant brusquement la tête. Il y avait de l'altération dans ses traits, ses paupières étaient rougies. — Si j'étais resté là-bas où l'on voulait me garder, poursuivit-il, je pourrais croire encore que ma mère n'a toujours qu'un fils.

— Tu es fou, Julien ; si ta mère a un autre fils, où est-il ? quel est-il ?

— Il est ici, car c'est toi, toi qui n'es pas mon frère ; et pourtant, je l'ai bien vu, son cœur ne met pas de différence entre nous deux. Ce n'est pas à présent que je suis fou, continua Julien avec un douloureux sourire ; mais combien je l'étais là-bas, quand je me disais : Il faut que je parte pour revoir la

pauvre femme qui n'a plus personne à aimer depuis que je suis loin d'elle. Ah bien oui! personne! J'aurais pu même ne jamais donner de mes nouvelles; on n'avait plus besoin de moi, j'étais remplacé.

Profondément affligé de ce qu'il entendait, Georget répliqua :

— Ce que tu dis est monstrueux, Julien, et je ne te comprendrais pas si je n'avais pas vu les larmes de celle que tu as fait pleurer tout à l'heure. Malheureux ingrat, tu es jaloux de moi, de moi qui te porte envie; car, depuis ton retour, je comprends bien mieux ce qui manque au fils qui n'a plus sa mère. Que faut-il donc pour rassurer ta jalousie? Que je parte à mon tour? Mais, alors même que j'aurais le droit de partir, ce serait insensé à toi de me le demander. C'est ma présence ici qui vous réunit tous les jours; si je n'y étais plus, ta mère n'aurait plus de prétexte pour y venir.

Julien baissa les yeux, murmura : « C'est vrai »; soupira, dit encore : « Je tâcherai de m'y faire »; puis retourna à son travail et demeura silencieux jusqu'au moment de la seconde visite de Marthe à l'atelier. Georget, qui avait besoin de réfléchir, ne troubla pas son silence.

Marthe étant revenue à l'heure accoutumée, Ju-

lien, qui se reprochait la scène du matin, céda à un bon mouvement ; il courut à la rencontre de sa mère, l'amena devant Georget, et lui dit : « Embrasse-le le premier ! »

Cette fois, ce fut Georget qui repoussa doucement la bonne femme.

— Julien et moi, nous nous sommes expliqués, dit-il d'un ton calme, voile sous lequel la tristesse du regret était trop apparente pour qu'on ne l'aperçût pas. Je sais, continua-t-il, que depuis qu'il est au monde il n'a jamais eu d'autres caresses que celles de sa mère ; mais celles-là, il les avait sans partage. Qu'il reprenne donc tout ce qui lui appartient, moi je n'y ai aucun droit. Sans doute, je ne peux plus redevenir tout à fait un étranger pour vous ; mais vous nous appelez vos enfants : cela blesse son cœur, tandis que quand il verra bien que vous n'êtes une mère que pour lui, Julien regrettera peut-être un peu que je ne sois pas son frère.

Ces paroles, desquelles Georget croyait pouvoir se promettre le plus heureux résultat, touchèrent sensiblement Marthe et Julien : on régla si bien l'avenir que chacun y devait trouver son compte ; mais la réserve qu'ils durent tous s'imposer, les élans du cœur qu'il leur fallut souvent contenir, firent obsta-

cle au retour de ces bons moments du passé sur lesquels ils comptaient encore. Un grand événement vint alors changer la face des choses.

Joseph Grinchard, qui était sorti une après-midi pour aller porter, chez un nouveau client, quelques-unes des belles reliures exécutées par son élève, ne revint pas le soir. Marthe l'attendit toute la nuit; ce ne fut que le lendemain matin qu'un exprès, envoyé de l'hôpital Beaujon, arriva rue du Foin pour apprendre à la femme du relieur que son mari avait été relevé, évanoui et ensanglanté, dans une allée des Champs-Élysées qu'il avait dû traverser pour revenir chez lui. Examen fait de ses blessures, avant qu'il eût repris connaissance, on avait constaté plusieurs fractures aux deux jambes, et elles étaient si graves qu'on mettait en doute si une double amputation ne serait pas nécessaire. Aussitôt que Marthe eut reçu la triste nouvelle, elle s'empressa d'aller la transmettre à Julien et à Georget. Sa visite au blessé était déjà résolue; mais qui des deux jeunes gens devait-elle emmener avec elle? La rancune de Julien céda devant cette observation de Georget :

— Tu n'as repris tous tes droits, Julien, que pour remplir tous tes devoirs; c'est au fils à accompagner sa mère. Si le maître n'est pas transportable, j'irai,

sans vous, le voir à l'hôpital; pour le moment, ma place est à son atelier pour surveiller les apprentis qu'il ne peut plus diriger lui-même.

Marthe, arrivée à l'hôpital et se dirigeant vers le lit qu'on lui avait désigné, dit à Julien :

— C'est ton père que tu vas voir; on dit qu'il a rouvert les yeux et qu'il peut parler. Comment penses-tu l'aborder ?

— Je lui tendrai celle de mes mains qui peut serrer la sienne, répondit-il, et je ne lui montrerai pas l'autre.

On n'avait pas trompé Marthe; le blessé, revenu de son évanouissement, pouvait parler; cependant, il renonça à dénoncer le seul de ses agresseurs qu'il eût reconnu : c'était un ancien apprenti qui n'avait quitté son atelier que pour être porté à l'Hôtel-Dieu, d'où il était sorti boiteux.

Malgré ses horribles blessures, Joseph Grinchard n'eut pas à subir la double et dangereuse opération dont il était menacé; mais il fut condamné à ne plus pouvoir se traîner qu'appuyé sur deux béquilles.

Quand le relieur revint chez lui, Julien, établi près de sa mère, et désormais l'unique objet de ses soins et de ses caresses, n'avait plus le droit d'être jaloux de Georget.

Une dernière épreuve était réservée au courage moral de celui-ci. Son apprentissage allait finir, quand une filleule de Marthe vint loger chez sa marraine. C'était une jeune fille charmante et sage; Georget l'aima, il pouvait lui assurer un avenir enviable; maître Grinchard avait dit à son élève : « Travaille encore deux ans pour moi, et je te cède ma clientèle. » Marthe devina le secret du futur successeur de son mari, et un jour, le prenant à part, elle lui dit :

— Je dois te prévenir, mon ami, que Julien est encore jaloux de toi.

— A cause de vous? demanda-t-il.

— Non, mais à cause de ma filleule que nous ne serions pas fâchés de lui faire épouser.

— Savez-vous seulement si elle l'aime?

— Pourvu qu'elle ne sache pas que tu as pensé à elle, répondit la mère de Julien, je m'arrangerai si bien qu'elle finira par l'aimer.

Après un moment de lutte avec lui-même, Georget répliqua :

— Je ne puis vous dire qu'une chose, c'est que je n'oublierai jamais que Julien est votre fils et que vous avez été ma mère.

Julien épousa la charmante filleule. Bonvouloir,

qui avait aussi fait ses remarques à propos du secret de son ami, dit à Georget le jour du mariage :

— Il faut avouer, mon pauvre garçon, que tu n'es pas heureux.

— Pourquoi ne le serais-je pas? demanda-t-il : je n'avais pas de famille, le bon abbé Jazeron m'a adopté; j'avais une vocation, et j'ai appris ici l'état que j'aimais.

Le soir, il ouvrit un livre et mit une marque apparente à une page qui finissait ainsi : « Le bonheur est un fruit dont on ne peut apprécier la saveur qu'en le faisant goûter aux autres. »

Félix Georget a maintenant un nom dans la reliure; ceux qui prétendent le mieux s'y connaître assurent que pour le talent il est presque l'égal du fameux Joseph Grinchard.

II

LES JOURS PERDUS

CONFÉSSION DE CORNELIUS FRUCHTLOS

LES JOURS PERDUS

CONFESSION DE CORNELIUS FRUCHTLOS

Un tout petit conte avant l'histoire :

Deux hommes habitaient dans la même maison : l'un à la cave, où il possédait un grand tonneau, l'autre, propriétaire d'un petit baril, avait son logis au grenier. Baril et tonneau étaient également vides. Au renouvellement d'une année, l'habitant de la cave s'imposa la tâche de descendre chaque jour chez lui cent outres pleines de vent qu'il dégonflait dans son tonneau. Le locataire du grenier se donna pour devoir d'apporter tous les soirs, à son retour, seulement une cuillerée de vin qu'il versait dans son baril. L'année révolue, il se trouva que l'un des deux voisins avait sans fatigue empli son baril, tandis que l'autre tombait, épuisé de lassitude, devant son

tonneau toujours vide. — Ceci est pour dire que nos peines fécondes nous sont seules comptées et qu'il n'y a pas de récompense pour le labeur stérile.

I

Un jour, dit celui de qui je tiens le récit qui va suivre, je fus mandé chez un mien voisin, le personnage le plus considérable de notre quartier, lequel à vrai dire n'est guère habité que par des familles d'artisans et par de modestes marchands au détail fournisseurs des petits ménages. Ce voisin considérable, je ne le connaissais que de vue et, certes, je n'avais pas, moi chétif, l'impertinente prétention d'être connu d'un homme de cette importance. Cependant, puisque notre destinée voulait qu'il y eût un jour rapprochement entre nous, et même entretien intime, il fallait bien que, si peu que ce fût, il m'eût remarqué, comme aussi il était indispensable qu'il me fît appeler, attendu qu'aucun prétexte ne pouvait me pousser à me présenter chez lui.

Or, un matin, à ma très-grande surprise, mon éminent voisin m'adressa un messager chargé de

me transmettre sa pressante prière de le venir voir dans le plus bref délai. Il était temps qu'il se décidât à me faire les avances ; car lorsque, répondant à son désir, je me fis annoncer à lui par sa servante, le moribond, touchant de près à sa fin, n'avait plus même tout à fait une heure à attendre le moment fixé par la volonté divine pour rendre à celle-ci l'âme immortelle qu'elle avait confiée à son corps périssable.

Mademoiselle Roschen, la servante qui le veillait, — j'ai su son nom, — mademoiselle Roschen lui ayant par deux fois annoncé ma présence, il essaya, non sans peine, de secouer la torpeur qui déjà commençait à l'envahir, afin de me faire bon accueil. Puis, ménageant ses paroles, que d'ailleurs il n'articulait plus très-distinctement, ce fut seulement du geste qu'il invita la servante à se tenir à l'écart. Elle ne comprit qu'à demi, ou plutôt elle ne voulut pas tout à fait comprendre l'intention de ce geste, car au lieu de se retirer discrètement au loin, elle se contenta de passer de la tête au pied du lit, où elle posa le gobelet d'argent du moribond. Il s'y trouva en compagnie d'une riche tabatière d'écaille et d'une belle montre d'or. Ces objets précieux étant là ne me semblèrent pas être précisément à leur place ;

ils y étaient cependant, eu égard, ainsi qu'on le verra bientôt, au calcul de mademoiselle Roschen.

Son maître, voyant qu'elle s'établissait au pied du lit, comme si elle n'eût été invitée qu'à se déplacer un peu pour me faire place à moi-même, fronça les sourcils, lança à sa servante un coup d'œil sévère, et, d'un geste mieux accentué, il lui répéta : « Plus loin! plus loin! » jusqu'à ce que, mesurant des yeux la distance, il put la supposer hors de la portée de nos voix. A voir la mauvaise grâce que l'une mettait à rétrograder vers l'extrême limite de la chambre et l'impatiente insistance de l'autre à éloigner ce témoin importun, il devint évident pour moi que, d'une part, la crainte d'être entendu était, de l'autre part, surpassée par le désir d'entendre.

Toutefois, ce fut mademoiselle Roschen qui céda. Elle alla se poster le visage tourné du côté des vitres de la fenêtre. Ses yeux semblaient regarder attentivement au dehors; mais ses oreilles étaient si bien tendues au dedans qu'elle ne dut rien perdre de notre entretien. Néanmoins nous parlâmes à voix basse, moi par discrétion, lui par cause d'épuisement.

— Vous êtes, me dit mon voisin, écrivain, auteur,

ce qu'on appelle vulgairement un homme de lettres?

— Hélas! soupirai-je, appuyant l'interjection d'un signe de tête affirmatif.

Il comprit ce qu'il y avait de mécomptes et de désillusions, sinon de découragement, dans ce soupir, et, lentement, avec effort, coupant ses paroles par de fréquents et longs silences, il reprit :

— Oui, vous pressentez qu'au terme de votre carrière il vous faudra vous avouer que vous n'avez été qu'un homme inutile aux autres, partant nuisible à vous-même. Moi, c'est absolument le contraire que j'ai voulu être. Il ne m'eût pas suffi de me croire nécessaire en ce monde, je m'étais flatté de devenir indispensable. Des notes écrites par moi à diverses époques de ma vie, et qui renferment ma confession sincère, vous diront ce à quoi je suis parvenu. C'est pour vous faire don de ces notes que je vous ai appelé aujourd'hui près de moi. Ne me remerciez pas; ce serait bien à tort surtout que vous me sauriez bon gré de vous avoir accordé la préférence sur tels autres de vos confrères, je n'en connais aucun. Désirant que l'expérience de mon passé ne fût pas perdue, je me demandais à qui je pourrais utilement léguer mes paperasses, quand je me suis rappelé que mon ami Zédékias, propriétaire d'une maison

située dans ce voisinage, m'avait parlé assez avantageusement de l'un de ses locataires dont le métier est de composer des ouvrages pour les libraires et des articles pour les journaux. Je me félicite de ce souvenir qui m'aura permis de trouver un légataire selon mes vœux. Les voici, ces notes, continua-t-il. — Et à grand'peine, grâce à mon aide, le moribond parvint à tirer de dessous son oreiller une petite liasse de papiers qu'il me tendit. Je m'empressai de la prendre, non par mouvement de convoitise, mais par égard pour sa main défaillante.

Mademoiselle Roschen eut à ce moment un accès de curiosité qui la fit se retourner vers nous et quitter sa place pour se rapprocher du lit.

— Que voulez-vous? lui demanda son maître sourcillant de nouveau.

— Je croyais que Monsieur m'avait appelée, répliqua-t-elle effrontément, mais s'arrêtant court.

Sur une réponse négative, la curieuse s'en retourna et continua à inspecter ce qui se passait dans la rue.

Mon voisin reprit, me désignant ses notes :

— Je vous les abandonne ; quoi que vous en tiriez, en votre qualité d'écrivain, vous en ferez toujours meilleur usage que ma servante. Cette fille ne sait

pas lire, et ma confession ne lui servirait, je le prévois, qu'à allumer le feu de sa cuisine, ou, tout au plus, qu'à se faire des papillotes pour son tour de frisure.

Notre conversation, de laquelle je ne vois plus rien d'intéressant à rapporter, se prolongea jusqu'au moment où l'affaiblissement progressif du moribond devint tel qu'il ne lui fut plus possible de me répondre. Je jugeai convenable alors de me retirer, afin de ne pas troubler par ma présence la dernière méditation si nécessaire à ceux qui vont entrer dans l'éternel repos.

Prenant congé de mon voisin, je me penchai vers lui et murmurai : « Au revoir. » Le signe de tête par lequel il me répondit me prouva combien peu il avait l'espoir de me voir tenir ma promesse, et nos regards, qui se rencontrèrent, se dirent adieu.

Je partis, ayant soin de fermer discrètement la porte derrière moi.

A peine étais-je parvenu à l'étage inférieur que la porte se rouvrit. J'entendis des galoches piétiner sur mes talons. Mademoiselle Roschen s'était mise à ma poursuite. Elle m'arrêta par cette interpellation :

— Vous oubliez quelque chose, Monsieur !

— Et quoi donc, ma fille ?

— Mais de me montrer ce que vous emportez, dit-elle, me désignant du doigt le manuscrit de son maître.

— Cela vous regarde-t-il? lui demandai-je, peu disposé, bien entendu, à lui donner satisfaction.

— Si cela me regarde! reprit-elle comme blessée de la question; mais personne n'est plus intéressé que moi à savoir ce que vous emportez de chez nous, surtout si la chose a une valeur quelconque.

— Mon enfant, lui dis-je, essayant de ne point me fâcher de la singulière prétention de cette fille à être renseignée sur ce que son maître m'avait confié, certes, je ne me crois pas obligé de répondre à une question que je trouve assez impertinente, pourtant je veux bien vous dire qu'il ne s'agit que de quelques papiers qui seraient sans utilité pour vous, puisque vous ne savez pas lire. Quant à leur valeur, je ne pourrai l'apprécier exactement que lorsque j'aurai pris connaissance de ce qu'ils contiennent.

— Monsieur, me dit la servante avec autant d'émotion dans la voix qu'il y avait d'avidité dans le regard qu'elle attachait sur la petite liasse de papiers, tout le monde dans le quartier dit que vous êtes un honnête homme : aussi, j'en suis certaine, vous ne voudriez pas me faire le moindre tort.

— Certainement non ! Mais qu'y a-t-il de commun entre vos intérêts et les papiers que votre maître m'a donnés ?

— Je vous l'ai dit, Monsieur, cela dépend de ce qu'ils valent. Sans doute, le pauvre malade a le droit de disposer de son bien suivant ses idées ; mais comme ces chiffons de papier étaient sous son oreiller, vous n'êtes pas sans savoir que ce qu'il vous a donné devait m'appartenir.

— En vérité, je ne m'en doutais pas.

Visiblement surprise de mon ignorance, elle m'adressa un regard qui voulait dire : « De quel pays êtes-vous donc ? » Puis, comme je continuais à la regarder sans la comprendre, elle reprit :

— C'est cependant bien clair. Mon maître est au plus bas. Si vous n'étiez arrivé chez nous qu'après sa fin finale, pour avoir ses papiers il vous aurait fallu me les acheter ; car voilà l'usage : Tout ce qui se trouve sur le lit de quelqu'un qui vient de trépasser appartient de droit à celui ou à celle qui a soigné le défunt jusqu'à son dernier moment.

— Fort bien, répliquai-je, me souvenant aussitôt de ces objets que je jugeai d'abord si mal à leur place ; ceci m'explique pourquoi j'ai vu au pied du lit de mon voisin son gobelet, sa tabatière et sa montre.

— La chaîne y est aussi, ajouta avec une candeur parfaite la prévoyante demoiselle Roschen.

Ne voulant pas perdre mon temps à contester l'autorité de l'usage et la légitimité de la réclamation, je me contentai de féliciter cette fille sur l'habileté de ses combinaisons pour assurer le plus de bénéfices possible à sa petite industrie de garde-malade. Mes félicitations la touchèrent peu; mais elle fut très-sensible à l'apparition d'un frédéric d'or que je tirai de ma bourse. Je ne le lui avais pas encore offert, que déjà elle tendait la main pour le recevoir.

— J'entends, lui dis-je, en agir avec vous comme si j'étais arrivé trop tard pour recevoir ces papiers des mains de votre maître. Je ne sais pas quelle est la valeur de ce que je vous achète : il se peut que je vous le paye trop cher aujourd'hui; mais le contraire est aussi fort possible. Réglons donc l'avenir. Si, au prix que j'y mets, je dois y perdre, ce sera tant mieux pour vous, je ne vous réclamerai rien; mais s'il arrive que je vous sois redevable de quelque chose, n'ayez nulle inquiétude, je vous tiendrai loyalement compte du surplus.

Cela dit, je lui donnai le frédéric d'or, qu'elle s'empressa de placer dans un coin de son mouchoir auquel elle fit double nœud; puis, m'ayant souhaité

toutes les bénédictions désirables, elle remonta chez son maître en même temps que je continuais à descendre l'escalier, emportant ce manuscrit dont j'étais à double titre le légitime possesseur : on me l'avait donné, et je venais de le payer à mademoiselle Roschen.

Ayant vu si âpre à la proie la servante du moribond, je pouvais lui supposer un cœur sec ; je me serais trompé. Ses sanglots, que j'entendis au moment où j'arrivais à la dernière marche, me prouvèrent que cette fille était susceptible d'un mouvement de sensibilité ; par surcroît, ils m'apprirent que mon éminent voisin n'avait pas attendu le retour de sa servante pour mourir.

C'est donc la confession du défunt que je vais rapporter ici. En la révélant, je ne me rends pas coupable d'une indiscrétion ; la dernière phrase de son manuscrit rassure complétement ma conscience sur ce point. — « Puisse l'exemple de mes jours perdus, a-t-il écrit, inspirer à ceux qui me liront la salutaire résolution de ne pas perdre une heure ! »

Non-seulement il m'a légué ses papiers dans l'espoir qu'ils seraient publiés un jour, mais il m'autorise même à faire connaître son véritable nom. Je ne me permettrai cependant de le désigner que par le

pseudonyme, d'ailleurs assez transparent, de Cornelius Fruchtlos (Corneille Stérile). Je ne m'imposerais certainement pas cette scrupuleuse réserve si les confidences écrites par feu mon voisin, l'homme considérable du quartier, étaient mieux à sa louange; mais comme en les publiant, selon son désir, elles ne sauraient porter ses compatriotes, les enfants de notre bonne ville allemande, à lui garder un bienveillant souvenir, je crois devoir dérober à la malice humaine un nom dont elle ne manquerait pas de faire pâture. On offre de toute part, à cette vorace, assez de réputations à se mettre sous la dent pour que je ne lui donne pas volontairement celle de mon voisin à dévorer.

Mais, à propos de ce pseudonyme, une crainte vient à bon droit troubler mon esprit. Peut-être existe-t-il quelque part un véritable Cornelius Fruchtlos. Cela étant, qu'on veuille bien ne pas oublier que rien de ce qui va suivre ne doit lui être attribué. Ceci convenu, je laisse parler mon voisin.

II

... J'ai vingt-cinq ans. Je suis, quant au nom patronymique, le dernier survivant de ma famille. Mon arrivée en ce monde, attendue seize ans, et qui devait, supposait-on, mettre tant de joie dans notre maison, y mit un grand deuil. Ma naissance coûta la vie à ma mère. Donc, je n'ai pas eu le bonheur de la connaître ; mais on me l'a si bien dépeinte, et l'on m'a tant parlé d'elle, qu'elle est pour ainsi dire restée vivante pour moi. Voici, touchant son portrait, que je n'ai pas la prétention d'exposer ici, deux traits de plume que le pinceau ne traduirait pas :

« Petite brune aux yeux vifs comme deux diamants noirs ; dans le rayonnement de son regard éclatait la franchise de son cœur, et la douce musique de sa voix d'enfant était l'écho de la paisible harmonie de son âme. »

Cette phrase n'est pas de moi ; je l'ai trouvée dans une lettre écrite par mon père plus de dix ans après la mort de sa femme. Mon père ne pouvait ni parler, ni écrire comme tout le monde : la nature

l'avait créé artiste. Elle a eu pour moi d'autres visées qui n'admettent pas, dans mon esprit, les préoccupations du style. Mon père, avec ses accès de sensibilité et d'enthousiasme, dut se borner à choisir entre les professions de poëte, de peintre ou de musicien : il fut musicien. Moi, je suis né pour être un homme utile. Je reviens à ma mère.

Laborieuse, prévoyante, sédentaire par goût autant que par devoir, sa sphère d'activité ne dépassait pas les limites de son ménage, dont le personnel se composait, en attendant ma venue, de son mari et d'elle-même, d'abord ; puis, peu de temps après le mariage, de deux jeunes garçons et d'une petite fille, enfants orphelins d'une sœur de mon père.

Facilement aimante, ma mère n'hésita pas à les adopter. Elle se montra heureuse de commencer par eux, et pour leur plus grand bien, son apprentissage de mère de famille. Si elle eût vécu, son enseignement de la vie pratique dont elle avait, dit-on, la parfaite intelligence, leur eût fait prendre une meilleure direction que celle qu'ils furent enclins à suivre par nature, peut-être, mais il leur fallait aussi l'exemple et les leçons d'un autre instituteur.

C'est de mon père que je parle, homme excellent d'ailleurs, mais qui ne voyait le monde qu'à travers

les rêves de son imagination, ce qui le porta à considérer comme manifestations d'une vocation qu'il faut respecter les fièvres pernicieuses de la fantaisie. Par suite de cette liberté d'action qu'il voulait pour lui-même et qu'il accordait aux autres, il laissa l'aîné de mes cousins abandonner l'étude du droit qu'il avait commencée et s'engager comme flûtiste dans la musique d'un régiment. Quant à son frère, qui d'abord se destinait à la profession de médecin, celui-ci s'étant pris tout à coup d'une belle passion pour l'art dramatique, mais ne pouvant exposer à la scène sa trop apparente difformité de l'épaule droite, ne trouva rien de mieux, pour satisfaire sa vocation théâtrale, que de s'exercer à faire mouvoir les ficelles d'une troupe de marionnettes au service d'un impressario nomade qui allait planter sa tente partout où il y avait une fête foraine.

Malgré son parti pris de ne point tenir compte de nos distinctions sociales, malgré son principe de tolérance en fait de vocation, principe qui ne lui permettait pas de reconnaître qu'il pût y avoir mésalliance entre l'homme et la profession qu'il avait voulue, pourvu qu'il l'exerçât honorablement, mon père ne put cependant voir sans déplaisir son neveu le bossu abandonner la position d'apprenti docteur

pour devenir le gagiste d'un montreur de *fantoccini*.

« Après tout, finit-il par se dire philosophiquement, si Térence parle au public (le bossu se nommait Térence); s'il monte sur les planches pour faire l'histrion, il reste du moins caché derrière la toile du fond. Dût-il même être annoncé sur l'affiche, notre dignité ne peut pas en souffrir ; il s'appelle autrement que nous, étant le fils du mari de ma sœur : donc notre nom de famille ne sera pas compromis. »

Je n'ai rien à dire de ma cousine Berthe, sinon que si ce n'est plus une jeune fille, elle est toujours demoiselle. Façonnée par ma mère aux soins du ménage, elle était déjà d'âge à tenir une maison quand je vins au monde. J'ajoute qu'elle avait pour cela l'intelligence nécessaire. Ma naissance ne lui donna pas un surcroît de besogne, attendu que je ne passai que quelques jours sous le toit paternel.

Ma marraine, veuve d'un employé supérieur dans la plus importante administration de notre ville, redoutant pour moi l'influence d'une éducation fondée sur le périlleux principe du laissez-venir, laissez-passer et laissez-faire qui la mettait en défiance de l'avenir de mes cousins, résolut de me dérober à une destinée qu'elle pressentait fatalement mauvaise.

Elle profita de la douleur profonde et du grand trouble qu'un malheur irréparable avait mis dans le cœur et dans l'esprit de mon père pour obtenir de lui qu'il me confiât à ses soins. Elle s'engagea à me rendre à mon protecteur naturel lorsque, mutuellement, elle et lui reconnaîtraient que la surveillance maternelle ne m'était plus absolument nécessaire. Ils ne purent jamais tomber d'accord sur ce point. Mais comme mon père avait la liberté de venir me voir chez elle aussi souvent qu'il le désirait, comme elle eut soin de m'envoyer chez lui passer la journée du dimanche quand il y eut assez de force dans mes petites jambes pour me permettre de lui rendre les visites qu'il m'avait faites au temps où je ne marchais pas encore, les années se passèrent ; il cessa de me réclamer, et je demeurai le fils d'adoption de ma marraine, en même temps que mes cousins et leur sœur étaient chez mon père les enfants de la maison.

Je ne récrimine point ; j'aurais tort de me plaindre : tout fut pour le mieux dans l'ordre ordinaire des choses. Mes cousins, en suivant ce qu'ils appelaient leur vocation, auront été deux nullités de plus perdues dans cette fourmilière d'êtres inutiles qui vivent uniquement pour vivre et qui passent sans qu'on se

souvienne qu'ils ont vécu. Moi, je n'ai pas eu de vocation, mais une aptitude générale qui a permis à ma prévoyante marraine de diriger constamment l'effort de mon intelligence vers un but déterminé, l'UTILITÉ.

— L'homme ne vaut, disait cette digne femme, qu'en raison de ce qu'il ajoute par ses œuvres personnelles à l'œuvre commune. Si tu n'apprends que ce que les autres savent, et si tu ne fais que ce qu'un autre peut faire, tu n'enseigneras rien de plus que ce qu'on aurait pu aussi bien savoir sans toi, et tu tiendras dans ce monde une place à laquelle tu n'avais pas plus de droits que ton prochain ; mais dans toutes les routes que l'esprit humain peut parcourir, il y a des vides laissés en arrière ; il y a en avant des découvertes à faire ou à compléter. L'homme vraiment utile, Cornelius, c'est celui qui comble une lacune de la science, ou qui fait faire à celle-ci un pas de plus ; je veux que tu sois cet homme.

— Moi aussi je veux l'être, répliquai-je, très-fier de seconder les vues qu'avait sur moi ma marraine, mais ne me rendant pas précisément compte de l'objet sur lequel pourrait s'appliquer le plus utilement mon ambition d'être utile. Il n'importe, j'avais le temps d'y penser et de choisir ; car lorsque ma

marraine me posait cette sérieuse question d'avenir, j'entrais seulement dans ma quinzième année. Aujourd'hui que mes vingt-cinq ans sont sonnés, je ne suis guère plus avancé qu'alors : je cherche, je crois avoir trouvé, j'hésite et ne m'effraye pas d'hésiter encore. Quand on se propose un pareil but, l'importance du résultat justifie les lenteurs de la réflexion.

Pour me préparer à bien remplir, quand mon jour serait venu, ma mission d'homme utile, je faisais de mon cerveau ce qu'on appelle un puits de science. Je puis dire que j'ai tout appris, excepté à écrire lisiblement, à orthographier avec une exactitude rigoureuse et à calculer sans erreur. Il n'y a pas de savant complet.

Tenu au courant de mes études, que j'ose qualifier d'encyclopédiques, tant, suivant le désir de ma mère adoptive, elles embrassaient de connaissances, mon père s'avisa un jour de me poser cette question :

— Je vois bien qu'on t'enseigne beaucoup de choses ; mais, à part le précieux bénéfice de l'instruction dont on recueille les fruits dans toutes les conditions de la vie, je me demande à quelle carrière ce savoir général peut finalement te conduire. Chacun a une idée dominante, une vocation quelconque ; quelle est la tienne ?

Comme si ma marraine m'eût soufflé ma réplique, je répondis avec cette assurance qui ne m'a jamais fait défaut :

— Ma vocation, c'est d'être un homme utile !

Ma cousine Berthe, occupée à coudre, laissa du même coup tomber son aiguille et son ouvrage. Je la crus frappée d'admiration en entendant un marmot de quatorze ans parler ainsi ; mais un éclat de rire suivit soudain ce premier mouvement de la surprise. En me désabusant, il m'indigna contre elle. Mon père, qui avait, lui, l'admiration et le rire si faciles, ne m'admira point ; mais il ne rit pas non plus : je veux dire d'abord, car un moment après et par la suite, il ne se fit pas faute de prendre mon aspiration à l'utilité pour excitant de sa joyeuse humeur. Ses railleries ne diminuèrent en rien la haute opinion que j'avais déjà de moi-même. Devais-je me décourager et douter de moi, parce que j'étais méconnu ? En cela je ressemblais à bien d'autres ! on cite beaucoup d'hommes supérieurs qui n'auraient jamais cru à leur mérite s'ils n'avaient dû en puiser la conviction que dans l'estime de leur famille, et cependant ils ont étonné le monde ! Je n'avais que la noble ambition de le servir.

Il faut croire que mon père supposa qu'il avait

mal entendu ou qu'il ne m'avait pas compris, car il me renouvela sa question, à laquelle naturellement je fis la même réponse ; elle ne lui suffit pas, et, d'un air inquiet, je puis même dire attristé, il insista pour savoir ce que j'entendais par cette profession d'homme utile. J'avais trop bien dans l'esprit la définition formulée par ma marraine pour ne pas répondre catégoriquement. Chose incroyable! mon père me regarda avec pitié, haussa les épaules et se contenta de me dire d'un ton que je n'oublierai jamais :

— A ce compte-là, je suis un homme inutile.

J'avoue que la remarque me troubla un peu; je n'avais jamais pensé à cette conclusion.

Ceci ce passait chez nous, quelques moments avant l'heure fixée pour le concert qui se donnait tous les dimanches dans le jardin public. Mon père, qui se disposait à passer son habit pour aller jouer sa partie de violon dans ce concert, s'arrêta subitement, et tendant son habit à Berthe, il lui dit gaiement :

— Tiens, fille sans utilité, recouds-moi ce bouton inutile qui vient de me rester dans la main.

En sortant, il dit encore à ma cousine :

— Veille à ce que Marguerite, notre cuisinière inutile, n'oublie pas de préparer le souper pendant

que je vais inutilement faire plaisir aux admirateurs de cet illustre inutile qu'on appelle Mozart.

A dater de ce jour, je ne pus retourner chez mon père sans être exposé à lui entendre appliquer à tout propos et sur toute personne cette épithète d'inutile de laquelle je finis par rire moi-même, non qu'elle me divertît beaucoup, mais parce que je craignais, en me fâchant, de manquer au respect dont je ne me suis jamais départi envers celui qui avait le droit de pousser contre moi l'abus de la critique jusqu'à la raillerie blessante et même jusqu'à la parfaite injustice.

Je ne continuai pas moins à m'instruire sous la direction de ma marraine. L'assiduité à mes études devint telle que j'oubliai quelquefois, pendant plusieurs semaines, de me rendre chez mon père.

Il n'est pas toujours bon de se donner sans répit et d'une façon exclusive à ses devoirs d'étudiant, — ce qui revient à dire qu'il y a pour l'enfant qui étudie d'autres devoirs que ceux qu'impose l'étude elle-même ; — on ne me l'avait pas dit, je ne le devinai pas ; mais j'en eus cruellement la preuve. M'étant tenu éloigné de la maison paternelle pendant plus d'un mois, je pris enfin, un jour, le temps d'aller faire ma visite d'excuse. En arrivant, je trouvai la

vieille Marguerite et ma cousine Berthe tout en larmes. Térence, mon cousin bossu, qui ne faisait plus que de très-rares apparitions à la maison depuis qu'il l'avait quittée pour aller faire danser des marionnettes dans un théâtre ambulant, Térence était venu, dès la veille, s'établir chez nous. Au moment où j'entrais, très-inquiet des pleurs dont on ne m'expliquait pas la cause, je l'aperçus se tenant debout au chevet du lit de mon père. Il pleurait aussi ; c'était de sa part devoir et justice : il regardait mourir le généreux parent qui l'avait adopté.

Son attitude me fit alors comprendre le malheur qui nous menaçait, et je demeurai tremblant d'émotion à l'entrée de la chambre du mourant, Berthe et Marguerite demeurèrent silencieuses et désolées derrière moi.

— Est-ce Cornelius ? demanda mon père d'une voix si défaillante qu'en l'entendant j'eus un frisson par tout le corps.

Térence lui ayant répondu affirmativement, il me fit signe d'approcher : j'obéis, mais avec peine ; mes jambes se refusaient à marcher et même à me soutenir. Parvenu à trois pas du lit, je ne pus aller plus loin. Alors, tombant à genoux, je m'écriai saisi de

remords, sans me rendre compte cependant des fautes dont j'étais coupable :

— Père, pardonnez-moi !

— Je ne t'en veux pas, me répondit doucement le mourant.

Puis, me désignant Berthe et son frère, il poursuivit avec un sourire où il mit tant de bonté que j'y vis à peine un reproche :

— Je suis bien aise, néanmoins, que tu sois venu assez à temps pour que je puisse te dire que ces deux inutiles-là m'ont veillé toute la nuit. Il est beau, Cornelius, de vouloir être utile aux autres; mais pour en arriver là, il ne faudrait pas oublier son père.

Telles furent ses dernières paroles. L'ébranlement nerveux qu'elles produisirent en moi me laissa longtemps un doute sur l'utilité elle-même de ma prétention à ne vouloir être qu'un homme utile. A la fin, l'ébranlement cessa, le système nerveux se raffermit, et avec lui la conviction que je ne pouvais donner à ma vie un plus noble but que celui qu'ambitionnait pour moi la femme supérieure qui m'avait élevé.

Je le répète : aujourd'hui, mes vingt-cinq ans sont accomplis ; rien de ce que j'ai essayé jusqu'à présent ne peut me conduire où je dois aller. Je ne m'ac-

corde plus que cette nuit pour y réfléchir. Il faut que demain ma résolution soit irrévocablement prise. Demain, je me le promets, j'entreprendrai quelque chose de grand !

III

... J'ai eu hier trente-cinq ans. Ainsi, dix années sont passées depuis qu'un soir je me suis couché en me disant : « Demain, j'entreprendrai quelque chose de grand ! » La nuit m'a été bonne conseillère ; j'ai conçu le plus vaste projet qui se puisse concevoir dans l'ordre des inventions universellement utiles. Voici l'étonnant problème que je me suis proposé de résoudre : Ramener le genre humain, quant à la facilité de s'entendre mutuellement au moyen de la parole, au point où il en était avant la chute de Babel.

Je n'ai pas entendu reconstruire la langue qu'on parlait alors ; je prévoyais bien que les guides pour de telles recherches me feraient défaut. Mais, comme le plus grand service qu'il soit possible de rendre aux hommes, c'est de leur fournir l'instrument néces-

saire pour exprimer leurs besoins et se communiquer leurs idées par la parole et par l'écriture, je me suis dit que l'ancienne langue universelle n'existant plus, il s'agissait d'en créer une nouvelle.

La tâche sera longue, je ne me le dissimule pas; mais je suis jeune. Quant aux difficultés qu'elle présente, pour beaucoup d'autres elles peuvent être insurmontables; mais elles ne sont pas, je le sens, au-dessus des forces de mon intelligence. D'ailleurs, je ne marchande pas avec le temps: cette tâche immense et ardue, je me donne dix ans pour l'accomplir.

Ce que je viens d'écrire ici, je le disais à ma marraine le jour où j'entrais dans ma vingt-sixième année.

La digne femme, qui voit en grand et de haut, comprit dès les premiers mots l'utilité pratique de mon œuvre. Encouragé par elle, je commençai le jour même à dresser la liste des matériaux nécessaires pour construire ce merveilleux monument littéraire par lequel, dans le monde entier, il n'y aura plus qu'un même mot et qu'une semblable émission de voix pour dire la même chose.

On m'a souvent objecté qu'au lieu de créer une nouvelle langue, il serait plus simple de choisir la

moins imparfaite parmi celles qui existent et d'en proposer l'étude à tous les peuples de la terre. Mais, outre que cela eût été impolitique, chaque peuple voulant la préférence pour sa langue nationale, j'aurais rencontré, rien qu'en Europe, tant d'obstacles en ce qui touche l'accentuation et la prononciation uniformes, que ce projet de m'en tenir seulement à une langue connue était impraticable. Et puis, condition essentielle, pour faire un choix parmi les langues européennes il m'eût fallu les savoir toutes, et je ne sais que l'allemand. Je m'arrêtai à cette idée simple et radicale : créer moi-même la langue universelle.

Dieu seul a pu faire quelque chose avec rien ; donc, ainsi que je l'ai dit, j'avais besoin de matériaux pour mener à bonne fin ma création. Il entrait dans mon plan de les emprunter aux vocabulaires de tous les idiomes existants. Dans notre ville savante, marchande et maritime, les ressources ne pouvaient me manquer. Quant aux langues qui s'écrivent, notre bibliothèque publique me fournit tout ce que je pouvais désirer comme livres imprimés et comme manuscrits. Pour les dialectes qui se parlent seulement, j'étais surabondamment renseigné par les voyageurs du commerce et par les

officiers de marine. Je ne négligeais aucun moyen d'investigation : aussi, quelle moisson chaque jour !

Le soir, avec l'aide de mon intelligente marraine, je relevais les notes recueillies durant la journée, dans mes stations assidues à la bibliothèque et dans mes conversations à la Bourse et sur le port. Il m'a fallu sept ans pour réunir cette masse imposante de documents. Sans le secours de ma mère adoptive, j'en aurais employé le double. Grâce à cette infatigable collaboratrice, j'ai pu, en travaillant avec elle quinze et même dix-huit heures par jour, extraire, choisir, et enfin classer les deux cent mille mots indispensables aux hommes dans leurs relations commerciales, politiques et littéraires. Ce prodigieux travail ne nous a demandé que trois années.

Enfin, l'œuvre la plus utile à l'humanité existe : la langue universelle est créée ! Il n'y a encore que deux personnes qui puissent la parler, moi et ma marraine ; mais elle nous est si familière que nous ne parlons plus que celle-là quand je vais lui rendre visite dans la maison de santé où j'ai dû la conduire, il y a six semaines, pour cause d'aliénation mentale.

Comme je vise à l'utilité pour les autres bien plus

qu'à la gloire pour moi-même, je veux qu'il soit bien établi, dans le monde, que ce grand travail ne doit pas être attribué qu'à moi seul. Or, afin de donner à chacun de ceux dont l'assistance m'a soutenu durant l'accomplissement de mon œuvre la part d'honneur qui lui revient, j'ai inscrit loyalement leurs noms en tête du vocabulaire de la langue universelle. Aucun n'est oublié, pas même le nom du collaborateur officieux à qui je ne suis redevable que de quatre ou cinq mots. C'est, par exemple, pour un apport aussi peu important que j'ai nommé dans cette liste mon cousin Déodat Geduld (Dieudonné-Patience), le frère de Berthe, l'éternelle demoiselle à marier, et de Térence le bossu.

Déodat ne m'a fourni positivement que cinq mots, mais très-précieux à recueillir ; un peu plus tard, on ne pourra les retrouver, même en allant les chercher chez ceux qui les ont appris à mon cousin. Ces cinq mots appartiennent à l'idiome des Ougatachmiouts, peuplade presque entièrement disparue d'insulaires à peu près muets, ou, du moins, fort silencieux, qui vivent sous terre, au nord de l'Amérique russe, vers le pays des grands Esquimaux.

A quoi tiennent les évolutions de notre existence ambulatoire dans ce monde ! Ce fut une incurable

difficulté à marcher qui conduisit mon cousin, le flûtiste de régiment, aux confins des régions hyperboréennes.

Par suite d'un accident au pied droit qui détermina une claudication permanente, Déodat, ayant été déclaré impropre au service militaire, fut mis à la réforme. Privé de son emploi et se voyant peu de ressources pour vivre, il s'engagea, comme musicien, parmi la suite d'un gentilhomme moscovite qui recrutait des savants, des artistes, des artisans et des marins, pour une expédition scientifique dans les possessions américaines de l'empire de Russie.

Après cinq ans passés au pays des neiges perpétuelles où l'éclat de la lumière réfléchie blesse et brûle les yeux, Déodat fut atteint d'ophthalmie. Quand il débarqua dans le port de notre ville, le flûtiste voyageur était complétement aveugle.

C'est réduit à ce triste état que je le rencontrai sur le quai de la Douane, un jour que j'y faisais ma récolte habituelle de mots étrangers. Ainsi que j'en pus juger, après notre premier échange de paroles et l'embrassade obligée, il me sembla que mon cousin Déodat joignait au double malheur de n'y point voir et de ne pouvoir marcher droit l'inconvénient grave de n'avoir pas la cervelle très-saine ; non

point qu'il déraisonnât à la façon des fous, mais quel raisonnement biscornu que le sien !

Comme tous les esprits faibles, il me parut enclin à s'exagérer les choses ; seulement, au rebours des autres et à l'inverse de l'exagération commune, c'est toujours, quelque mal qu'il lui arrive, dans le sens du plus grand contentement personnel qu'il l'envisage. Aveugle et boiteux, il n'admet pas, en ce qui le touche, l'existence du malheur. Pauvre tête !

« Sans mon accident au pied droit, me disait-il, en ce temps de paix, je serais resté caserné avec mon régiment dans notre ville natale, et j'avais l'ambition de visiter les pays lointains. Grâce à cet accident, il m'a été permis de voyager, il ne pouvait donc rien m'arriver de meilleur. De plus, le chirurgien à qui je dois la guérison de mon pied me l'a affirmé, je suis le seul sur mille qui, pour un cas semblable, n'ait pas eu à subir l'amputation d'une jambe. Ainsi, compte exact, et témoin cette jambe que je pouvais perdre, j'ai eu neuf cent quatre-vingt-dix-neuf fois plus de bonheur que les autres.

« Clairvoyant, ajouta mon cousin, j'étais menacé de toutes les mauvaises chances d'une vie aventureuse et précaire ; aveugle, mon sort est assuré. Je suis engagé à perpétuité comme chef d'orchestre et

unique musicien du théâtre de marionnettes que dirige maintenant mon frère Térence. Avant ma cécité, une mauvaise plaisanterie de ma part, à propos de sa bosse, m'avait mis assez mal avec lui; nous sommes à présent au mieux ensemble; et, dans ce bon accord fraternel, tout le bénéfice est pour moi : Térence s'intéresse à mes infirmités, et je ne vois plus la sienne. »

Non-seulement Déodat ne se trouve nullement à plaindre, mais encore il soutient qu'au point de vue de la satisfaction intérieure il n'y a en ce monde que des malheureux volontaires.

« Ce n'est pas, dit-il, le bonheur qui manque à l'homme, mais une bonne foi suffisante avec lui-même pour apprécier toute la valeur du bien qu'il possède. Même quand survient ce qu'on appelle le mal, il amène toujours avec lui quelque chose qui nous en dédommage. C'est à ce dédommagement que nous devons nous attacher avec persévérance, avec affection. Pour devenir savant, il est besoin d'acquérir beaucoup de connaissances; pour être heureux, une seule science est nécessaire : il faut savoir aimer son bonheur. »

J'avais interrogé le pauvre flûtiste sur ses voyages et sur ses espérances pour l'avenir; à son tour, il me

demanda quels étaient mes travaux, mes projets. Je lui parlai de mon grand ouvrage ; mais son esprit étroit en comprit si peu le mérite et l'utilité qu'il osa me poser cette impertinente question : « A quoi cela servira-t-il ? » J'eus pitié de lui, et ne me fâchai point. Pour toute vengeance, je me contentai de lui demander : « A quoi sert un flûtiste ? De quelle utilité peut être un montreur de marionnettes ? » Sa double réponse fut longue, je la résume.

Durant son expédition au pôle nord et par le temps le plus obscur, quelques compagnons de Déodat, égarés dans le désert de neige, marchaient vers leur perte, quand le vent apporta jusqu'à eux les sons lointains de sa flûte ; ils changèrent aussitôt de direction, et, bien guidés maintenant par cet air de flûte, qui les encourageait davantage à mesure qu'il devenait plus distinct, ils purent enfin regagner l'abri sous lequel ils n'espéraient plus s'asseoir et dormir.

« Ceux que j'ai sauvés, ajouta Déodat quand il m'eut raconté ce fait, s'étaient peut-être demandé en me voyant partir avec eux : « A quoi ce musicien « réformé pourra-t-il nous servir ? » Mais, après l'événement, ils ont reconnu que, dans le désert et pendant la nuit surtout, le plus médiocre joueur

de flûte n'était pas un compagnon de voyage inutile. »

Quant à Térence, voici, suivant le récit de son frère l'aveugle, grâce à quelle circonstance il passa de sa condition infime de tireur de ficelles dans un spectacle de marionnettes, à la position élevée de directeur-propriétaire de ce même théâtre.

Une dame veuve fort riche voyait se mourir de consomption un jeune enfant, son fils unique, qu'elle adorait. Elle avait en vain consulté les plus fameux docteurs du pays, suivi tous les conseils de la science et épuisé toutes les ressources de l'imagination. De jour en jour l'intéressant malade dépérissait davantage, et la veuve désolée, maintenant mère au désespoir, se voyait à la veille d'un nouveau deuil. L'enfant touchait au terme de sa vie, lorsqu'un jour le directeur du théâtre ambulant, dont Térence était le principal gagiste, vint solliciter la faveur d'établir sa loge de toile à la porte du château où le fils de la riche veuve se mourait. L'autorisation fut accordée, et peu d'heures après, au moment précis où les écoliers, garçons et filles, sortaient de leurs classes respectives, l'appel du tambour et de la trompette assemblait ce petit peuple devant la loge foraine. Au frontispice du monument mobile on lisait:

Spectacle des merveilleux Fantoccini de l'incomparable Bossu. TRUNKEN, DIRECTEUR. C'était justice que sur l'enseigne du théâtre il fût fait mention de Térence, au moins par voie d'allusion. Il était le seul artiste parlant de cette compagnie dramatique ; le répertoire ne s'alimentait que des produits de son esprit, et la troupe était l'ouvrage de ses mains.

Au bruit de l'annonce du spectacle, la dame du château, sans se promettre beaucoup, pour son fils, d'une semblable distraction, en voulut cependant essayer l'effet. Après maintes prières, elle décida le jeune malade à se laisser porter au théâtre dans les bras d'un valet. Il n'est pas besoin de dire qu'elle l'y accompagna. Avant l'arrivée de la châtelaine, la loge était déserte ; dès qu'avec son fils elle se fut installée au premier rang, il y eut une chambrée complète. Elle avait dit en entrant, désignant les enfants des écoles dont les regards avides cherchaient à percer le tissu des murs flottants : « J'invite tout ce petit monde-là au spectacle. »

Le résultat de la représentation fut à peu près nul pour le malade ; il regarda à peine, écouta peu, et, tandis que le bruyant public riait aux larmes et poussait des hurlements de joie aux bouffonneries que débitaient les fantoches par la bouche de Té-

rence, l'enfant du château laissait passer, sérieux et somnolent, les scènes les plus burlesques sans donner la moindre marque de satisfaction ou de déplaisir. Sa mère dut supposer qu'il serait inutile de renouveler cet essai. Pourtant, le lendemain, quand, de la chambre du malade, on entendit sonner la trompette et battre le tambour du spectacle de l'incomparable Bossu, on surprit un éclair dans les yeux de l'enfant, l'indice fugitif d'un désir, et l'on eut l'heureuse surprise d'entendre celui-ci demander à revoir ce qu'il avait si peu regardé la veille. Cette fois il fut plus attentif aux mouvements de la scène, et sa mère, qui ne le quittait pas des yeux, le vit sourire. Enfin, les forces lui revenant peu à peu, bientôt il ne fut plus nécessaire de le porter à la loge foraine; il y venait marchant appuyé au bras de sa mère.

Térence, doublement habile, on le sait, construisait les marionnettes qu'il faisait mouvoir, et improvisait les drames facétieux dans lesquels celles-ci s'agitaient de la façon la plus grotesque. Il fut informé par la dame du château de son succès auprès du jeune malade, et s'intéressa à l'œuvre que, sans le savoir, il avait si bien commencée. Se faisant alors un point d'honneur de parfaire la guérison

de l'enfant, il imagina deux figurines d'une laideur si joviale et si bizarre ; il parvint, par l'ingénieuse disposition des fils, à leur donner des poses d'une absurdité si bouffonne, à les faire se disloquer avec des contorsions si extravagantes, qu'au jour du début leur entrée fut accueillie par un formidable éclat de rire. Or celui de tous les jeunes spectateurs qui rit le plus haut et le plus longtemps, ce fut précisément l'enfant que les médecins avaient condamné. Ainsi la Faculté se voyait vaincue par les marionnettes, le malade était guéri.

La reconnaisance de la mère fut un coup de fortune pour l'acteur-auteur-constructeur de bamboches articulées. Du jour au lendemain il se trouva assez riche pour acheter à son maître ses forêts de carton, ses palais de toile peinte, ainsi que ses artistes à têtes de bois. La loge foraine garda à bon droit son titre populaire de *Spectacle des merveilleux Fantoccini de l'incomparable Bossu*. Il n'y eut sur l'enseigne qu'un nom de changé ; au lieu de Trunken, on y lut désormais : TÉRENCE, DIRECTEUR.

Déodat termina de la sorte ce second récit : « Il se peut que de très-graves personnages, habitués à sonder les profondeurs de la science, tiennent en médiocre estime mon bon frère Térence, qui ne sait

qu'amuser les enfants; cependant je ne conseille pas à l'homme qui se croit le plus nécessaire au monde de contester, devant la dame du château, l'utilité d'un montreur de marionnettes; la mère du jeune malade a sous la main une réponse victorieuse : elle peut montrer son fils vivant. »

N'eussent été les égards que je devais à un parent deux fois infirme et à un collaborateur, involontaire il est vrai, mais qui a payé de la perte de ses deux yeux ma conquête de trois substantifs et de deux verbes de la langue ignorée des Ougatachmiouts, certes, je n'aurais pas laissé à Déodat le dernier mot à propos de cette immense question de l'UTILITÉ que son esprit sans portée renferme dans le cercle étroit de la nécessité du moment. Un air de flûte qui ramène dans leur bon chemin des voyageurs égarés, les gambades d'un pantin qui guérissent de sa mélancolie jugée mortelle un enfant hypocondriaque, ont, à un instant donné, leur mérite, je n'en disconviens pas; mais quelle distance il y a de ces accidents heureux au bienfait permanent du grand dictionnaire COSMOPANGLOSSIEN ! c'est le nom que, d'après l'avis d'un savant, j'ai imposé à la langue universelle.

Mais pour rendre attrayant et familier l'usage de

cette langue, qui doit désormais remplacer toutes les autres, j'ai pensé qu'il serait bon de publier, en même temps que le vocabulaire, la traduction exacte en cosmopanglossien de quelques ouvrages d'un mérite incontesté. Ma marraine, avec qui je causais de cela, m'a conseillé, dans un de ses moments les plus lucides, de traduire les poëmes de notre Frédéric Gottlieb Klopstock, ainsi que le *Livre des recettes de la bonne cuisinière allemande*. Fidèle à ma devise : « Être utile, » je commencerai par le livre de la cuisinière.

IV

Ma quarante-cinquième année qui vient de s'accomplir a été marquée par un irréparable malheur. J'ai perdu ma généreuse et docte marraine; mais cette perte n'étant douloureuse que pour moi seulement, je passe sur mes regrets personnels, et j'arrive à ce grand sinistre qui eût été l'objet d'un deuil public si on avait pu en comprendre l'importance.

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de faire savoir que, durant ces dix dernières années, je n'ai pas eu pour unique occupation l'étonnant et précieux

travail que je poursuis depuis vingt ans. Le médecin directeur de l'établissement dans lequel ma marraine était pensionnaire ayant manifesté de sérieuses inquiétudes pour ma santé si je ne me résignais pas à me distraire par d'autres travaux de mes études cosmopanglossiennes, je lui ai dit : « Trouvez-moi l'emploi utile des heures que je déroberai à mon immortel ouvrage, ou sinon, pour en finir, je m'y consacrerai avec plus d'ardeur encore que par le passé ! » Je vis bien que cette menace l'effrayait pour moi, et quelques jours après ledit emploi fut trouvé. Dans cette occasion, ce fut encore ma marraine qui me protégea. Je voudrais n'avoir que des actions de grâces à lui rendre ; mais entre ma reconnaissance et ses bienfaits, le souvenir du plus déplorable sinistre viendra toujours se placer. Comme il ne peut être encore question ici que de mon nouvel emploi, je vais dire comment je l'obtins.

En sa qualité de fonctionnaire de l'ordre supérieur, le mari de ma marraine avait rendu de si importants services à l'une des principales administrations de notre ville que, longtemps après qu'il eut cessé non-seulement d'être en place, mais aussi de ce monde, son crédit et son influence dans cette administration lui survivaient encore. Le postulant

qui pouvait invoquer le souvenir de son nom était mieux recommandé par celui-ci que par l'apostille du plus puissant personnage.

Ma marraine, je l'ai dit, avait des moments lucides. Hélas ! pourquoi suis-je forcé d'ajouter qu'elle en eut trop, de ceux-là ! le médecin y fut trompé ; il la crut guérie, de là mon malheur.

Dans l'une des heures où la chère femme se retrouvait en pleine possession de son esprit, on lui révéla le danger qu'il y aurait pour moi à ne point faire diversion au travail assidu qui avait absorbé ma jeunesse et qui dévorait mon âge mûr. Aussitôt elle s'empressa d'écrire aux chefs de l'administration dont l'importance et la prospérité, dès l'origine, avaient été principalement dues aux services rendus par son mari.

Le même jour on répondit ainsi à la requête adressée en ma faveur :

« Le conseil d'administration s'assemblera demain. Il recevra M. Cornelius Fruchtlos. Si, après qu'on aura examiné votre filleul sur ses connaissances générales et sur ses aptitudes particulières, il ne se trouvait pas d'emploi vacant dans la division à laquelle il devrait appartenir, ceci ne pourra pas faire l'objet d'une difficulté nuisible aux intérêts d'une

personne que recommande auprès de nous un nom tel que le vôtre. M. Cornelius sera placé, dut-on créer pour lui un emploi spécial et absolument personnel. »

Je me rendis le lendemain devant ce bienveillant conseil d'administration. Chemin faisant, j'étais peu inquiet quant à la place, — une quelconque m'avait été assurée, — mais j'éprouvais de graves inquiétudes touchant cet examen dont on me menaçait. J'avais plus de quarante ans; pour la première fois de ma vie je me voyais exposé à subir un interrogatoire sur mes connaissances acquises, et, je ne pouvais me le dissimuler, les travaux nécessaires à la création de la langue universelle m'avaient laissé fort en arrière en ce qui concerne les études dont se compose l'instruction donnée dans les écoles.

L'examen que je redoutais dura peu : je ne sais plus ce qu'on me demanda, ni ce que je répondis; mais il suffit de trois ou quatre questions pour fixer sur mon compte l'opinion du conseil. Tous ses membres ne me paraissaient pas également bien disposés pour moi; mais le président parla des services rendus par le mari de ma marraine, et il rangea à son avis ceux qui d'abord m'avaient été le moins favorables. Le conseil, jugeant qu'il ne se trouvait pas,

dans les divisions administratives, de poste où je pusse être convenablement placé, fut fidèle à sa promesse : séance tenante il créa pour moi un emploi nouveau. Je fus nommé aux appointements annuels de 500 florins, avec le titre de *conservateur des archives*, *classe des pièces non réservées.*

Je n'aurais eu qu'à me féliciter de cet honorable titre de conservateur des archives, titre aussi satisfaisant pour ma dignité personnelle que favorable à ma passion pour toute sorte de classement, passion développée en moi par la laborieuse mise en ordre de mon vocabulaire, si ces mots : « classe des pièces non réservées », qui limitaient d'une façon un peu vague la spécialité de mes fonctions, n'eussent laissé dans mon esprit quelques doutes sur leur importance et leur utilité. Ces doutes, je me hâte de le dire, furent bientôt dissipés. Dans la matinée du lundi qui suivit ma prise de possession de l'emploi, les garçons de bureau vinrent successivement vider, dans un coin de la salle où l'on m'avait installé, des paniers et des cartons remplis de papiers de toute dimension et de toute couleur. L'un des hommes de service me remit, sous pli cacheté, les instructions suivantes que m'adressait le directeur général de l'administration : « M. Cornelius Fruchtlos recevra,

au commencement de chaque semaine, les pièces qu'on jugera devoir être confiées à sa garde. Il leur donnera un numéro d'ordre, les classera selon sa convenance, et en dressera le répertoire, *afin que, si besoin est, on puisse les consulter.* »

Je dois le déclarer, bien que ce me soit un aveu cruel à faire, depuis quatre ans passés que je suis en exercice, le besoin ne s'est pas encore fait sentir de consulter une seule des cent quinze mille pièces que j'ai numérotées, classées et répertoriées. Encore un aveu pénible : parmi ces documents qui n'ont servi jusqu'ici qu'à exercer mon imagination pour subdiviser à l'infini leur classement, j'ai souvent trouvé des feuillets taillés et pliés en cocottes ou roulés en boulettes, évidemment les balayures des bureaux. Peu importe, archiviste consciencieux, je les classe sous la dénomination générale de *rebut des pièces non réservées.*

Où en serais-je, mon Dieu, avec ce besoin de vouer ma vie à une œuvre utile, si je n'avais pris sérieusement à cœur mon emploi ? Cet emploi, on m'avait conseillé de l'accepter pour faire diversion à mon immense travail ; c'est à lui que s'appliqueront désormais toutes mes préoccupations, toutes mes forces. Je sens mon impuissance à reconstruire le

monument qu'un effroyable sinistre a détruit. J'arrive à la narration de cet immense désastre.

L'esprit de ma marraine s'étant raffermi, du moins en apparence, le directeur de la maison de santé avait jugé qu'il pouvait sans danger lui permettre d'aller se promener dans la ville, pourvu, d'abord, que quelqu'un l'accompagnât ; puis, le mieux se continuant, il lui permit de sortir seule. Durant les premiers jours, il n'eut qu'à se louer du bien-être que cette liberté procurait à la malade et de son exactitude à rentrer à l'établissement quand sonnait l'heure fixée pour son retour. Un jour, cependant, l'heure sonna, et l'on ne vit pas rentrer ma marraine. Ceux que l'on envoya à sa recherche rencontrèrent sur leur passage une escouade de pompiers qui couraient, avec la pompe roulante et les appareils de sauvetage, vers une maison où l'incendie venait de se déclarer. Cette maison dans laquelle le feu faisait ravage, c'était celle où j'avais mon logis; les vitres des fenêtres qui éclataient sous la violence de la chaleur du dedans, c'étaient celles de mon cabinet de travail; et pendant que l'incendie faisait son horrible tâche, je me trouvais loin de chez moi : j'étais à mon bureau, activement occupé, comme tous les jours, à dé-

brouiller le chaos de paperasses étranges dont s'enrichissait, chaque semaine, la section des archives non réservées. Ce travail, qui commence à devenir un jeu pour moi, un jeu fort attrayant même, — l'homme se plaît à mesurer le monument qu'il élève, — ce travail, dis-je, exigeait encore de ma part une telle contention d'esprit, qu'il m'était difficile d'entendre, tout d'abord, et surtout de comprendre, ceux qui venaient me troubler dans l'exercice de mes fonctions. Aussi n'est-ce pas du premier coup que je parvins à saisir le sens des paroles du garçon de bureau qui accourait m'annoncer avec effarement que le feu était chez moi. Il me répéta la déplorable nouvelle, et aussitôt, saisi d'épouvante à la pensée de ma marraine mise en liberté et de mes manuscrits laissés épars çà et là sur tous les meubles, dans ce désordre pour ainsi dire méthodique qui facilite les recherches de l'homme d'étude aux heures du travail, je partis sans me donner le temps de prendre mon chapeau. Il y avait loin alors de l'administration à mon domicile; durant le trajet, que je fis toujours courant, je cherchai à me persuader que si le feu était réellement dans ma rue, il se pouvait que la maison incendiée fût une autre que la mienne. Quand j'arrivai, je n'eus plus à dou-

ter de mon malheur. En bas, c'était à ma porte que s'arrêtait la foule qui faisait encore la chaîne; en haut, un pompier, à cheval sur le balcon et sa lance à la main, achevait d'inonder mon cabinet de travail !

Comment la malheureuse femme, — je parle de ma marraine, — qui s'était fait ouvrir mon appartement par un serrurier du voisinage dont elle était connue, passa-t-elle de sa lucidité, persistante depuis plusieurs mois, à un égarement subit de la raison qui la fit incendiaire? Ceci restera à jamais inexplicable. Il fut impossible de l'interroger. Quand on pénétra dans la pièce où elle avait mis le feu, l'infortunée, victime de son acte de folie, était si horriblement brûlée, qu'on peut dire que son agonie avait commencé déjà. Trois jours après je dus la conduire au cimetière. Si j'avais pu éloigner de ma pensée toute autre idée que celle de sa perte, j'aurais sans doute trouvé, au moment où l'on combla sa fosse, une éloquente expression des regrets que je dois à sa mémoire; mais sa perte n'était pas la seule que j'eusse à déplorer, et je ne pus que la plaindre intérieurement en me plaignant pour moi-même.

De toutes les notes recueillies durant tant d'an-

nées, de tous les feuillets, brouillons et copies au net de mes manuscrits, je ne trouvai plus rien d'entier, rien de lisible; ce que le feu avait épargné, l'eau des pompes et le piétinement des pompiers l'avaient détrempé, souillé, mis en pâte. Il est des œuvres qu'on ne recommence pas : celle que j'avais eu l'audace d'entreprendre et le courage de mener si loin est surtout de celles-là. Donc, la perte de ma marraine fut pour moi, comme je l'ai dit, l'occasion d'un double deuil, et, sûr la pierre tumulaire consacrée à son souvenir, j'aurais pu faire écrire au-dessous de son nom : *Ci-gît aussi la langue universelle !*

Malgré la force d'âme qui me caractérise, cette ruine complète de mon passé me causa un tel accablement que je me sentis incapable, pour quelque temps du moins, de continuer mes fonctions d'archiviste-classificateur. Je dois le dire à la louange de mon administrateur général : il n'attendit pas la demande du congé qui m'était nécessaire; il la prévint, et me laissa la liberté de prolonger autant que je le voudrais la durée de mon repos; enfin il mit même une si généreuse insistance à vouloir me persuader qu'il pouvait se passer de mes services, que, de sa part, ce congé fut une véritable largesse. « N'ou-

bliez pas, me dit-il, de venir toucher vos appointements, c'est tout ce que j'exige de vous. »

L'incendie ne s'était pas arrêté à mon cabinet de travail; il avait endommagé assez gravement une partie de la maison pour nécessiter d'importantes et promptes réparations. Il me fallut déloger.

Mon cousin Térence, que je voyais seulement de loin en loin, quand nous venions à nous rencontrer par hasard dans la rue; Térence qui, m'a-t-on dit, était accouru l'un des premiers au feu et avait payé pendant plus d'une heure de sa personne au service de la chaîne, vit mon embarras et m'offrit cordialement un asile chez lui. Je m'y laissai conduire.

La maison qu'il habitait avec sa sœur Berthe et Déodat l'aveugle était sa propriété. Le produit de ses recettes lui avait permis d'acheter quelques toises de terrain, et d'ajouter un corps de logis à son théâtre de marionnettes. Quand je dis théâtre, il ne s'agit plus de cette loge de toile qu'aux jours de fête maître Trunken promenait autrefois de village en village. Encouragé par l'engouement toujours croissant du public enfantin pour le spectacle de l'incomparable Bossu, mon cousin s'était décidé à faire mouvoir ses bamboches articulées dans un

théâtre sédentaire fait de charpente et de plâtre, et scellé dans le sol sur de solides fondations. Voilà ce que m'apprit Térence chemin faisant, et je lui rends cette justice que ce fut moins pour se glorifier auprès de moi de son titre de propriétaire, que pour me prouver qu'ayant plus de logement qu'il ne lui en fallait pour lui, pour son frère et pour Berthe, ma présence dans sa maison ne serait une gêne pour personne.

En m'introduisant chez lui, il me dit ces bonnes paroles : « Ici, liberté entière pour vous, mon cousin. Vous aurez la vie à part tant que l'exigeront vos préoccupations sérieuses; mais quand, fatigué de celles-ci, vous sentirez le besoin de vous en distraire, venez à nous, nous vous donnerons la vie de famile. »

V

J'ai passé six semaines chez Térence, entouré des débris indéchiffrables de mes manuscrits, et achevant de me convaincre que chercher à reconstruire ce que le feu avait dévoré, c'était s'imposer une

tâche impossible. Durant ces six semaines, où j'ai vécu de la double existence d'isolement volontaire et de rapports de société réglés selon ma fantaisie, il m'a suffi de mes moments d'intimité avec ma cousine et ses frères pour acquérir la preuve qu'ils étaient loin d'être dénués d'intelligence. Cependant je les ai toujours vus contents de leur sort et d'eux-mêmes; enfin, comme dirait Déodat, « ils aiment leur bonheur. » — Singulier bonheur! — Je me demande quelle satisfaction on peut éprouver quand on n'a pas donné un but utile à sa vie!

Je ne parle point pour l'aveugle; son infirmité le condamne à l'incapacité absolue. Il ne peut plus, le pauvre diable, que souffler dans sa flûte le soir, au théâtre, et, tant que dure le jour, aller donner des leçons de musique aux enfants des écoles gratuites de la ville. Il ne s'en fait point faute : tel bambin d'une école le conduit dans une autre, et ainsi de suite, jusqu'à sa dernière station, où il se trouve toujours quelqu'un dans la classe disposé à le ramener chez lui.

Berthe qui, si je la juge bien maintenant, aurait pu être une femme supérieure, se contente de réunir autour d'elle, quand son ménage est en ordre, les petites filles pauvres du quartier, et, pendant

trois heures chaque jour, elle leur enseigne les lettres do l'alphabet, et leur apprend à les broder en points de marque sur des canevas. Pour le reste du temps, veiller aux soins de la cuisine et faire le soir l'office de caissière au bureau du théâtre, voilà à quoi se bornent les soucis de cet esprit qui ne manque pas, j'en ai eu la preuve, d'une certaine élévation.

Quant à Térence, dont l'unique préoccupation est de varier son puéril spectacle, je dois le reconnaître, il y réussit assez bien, puisque la vogue dont il jouit depuis longtemps augmente encore tous les jours. Berthe prétend que ce serait une calamité pour les familles s'il s'avisait de fermer son théâtre. La récompense la plus enviée par les enfants soumis et laborieux, c'est une représentation des marionnettes du Bossu ; en priver les paresseux et les indociles, c'est leur infliger la punition qu'ils redoutent le plus.

Ainsi, à en croire Berthe, mon cousin Térence, avec ses pantins, serait un homme utile. Celui-là a donc bien employé sa vie; tandis que moi, avec mon livre, un livre qui n'existe plus ! j'arrive, à quarante-six ans, sans avoir pris le temps de me reposer un seul jour, et je ne compte derrière moi que des jours perdus !

Le dernier soir de ces six semaines que je venais de passer chez Térence, je me suis cru obligé, par égard pour mon hôte, d'assister au spectacle des marionnettes. La représentation était donnée au bénéfice d'un brave pompier, pauvre père de famille, qui a été dangereusement blessé aux deux jambes lors de l'incendie de ma maison. La recette a été considérable. La salle était pleine jusqu'aux combles. Riches et pauvres, toutes les familles du quartier avaient voulu y envoyer au moins un représentant, comme témoignage d'intérêt pour le brave bénéficiaire.

Je me croyais l'esprit trop sérieux pour rire des gambades de Polichinelle et des contorsions de Pierrot; mais la gaieté des enfants est si communicative! j'ai ri. Mais si je fus assez étonné de m'entendre rire aussi haut que les autres, j'ai du moins trop de cœur pour avoir été surpris de me sentir attendri au couplet final de la pièce, couplet dans lequel mon cousin a fait l'éloge du blessé pour qui la représentation était donnée.

Si j'en ai bien souvenance, ce couplet disait à peu près : « Honneur à ceux qui se dévouent pour sauver les biens et la vie de leurs semblables! Vive le corps des pompiers! Honneur aux hommes uti-

les! » Le bénéficiaire, qui ne pouvait pas encore marcher, mais qu'on avait porté au spectacle, se leva de sa place, soutenu par l'aîné de ses enfants, et répondit : « L'homme utile, c'est celui qui consacre ses talents au soulagement des malheureux. Vive Térence le Bossu! » Du fond de son théâtre, Térence riposta : « Les plus utiles aujourd'hui, ce sont ces jeunes spectateurs qui nous donnent une si belle recette. Vivent les enfants généreux! »

J'étais le seul qui fût entré gratuitement, en ma qualité de parent du directeur. Je me sentis honteux d'être forcé de me dire : « Il n'y avait que moi d'inutile ici! » En sortant je forçai ma cousine d'accepter, en sa qualité de caissière, le double prix de ma place.

Le spectacle fini, Berthe, ses frères et moi, nous soupâmes en famille. Comme je m'apitoyais sur l'accident du pompier, et, par suite, sur la perte immense que j'avais faite, Déodat, fidèle à son principe consolateur qui a pu me donner à réfléchir, mais qui ne saurait me consoler du sinistre où s'est anéanti l'espoir de ma vie, répondit :

« Grâce à son accident, notre bénéficiaire de ce soir a pu apprendre combien on s'intéresse à lui et combien on l'estime; l'incendie que vous déplorez

va vous attacher davantage aux devoirs de votre place, et vous a déjà fait mieux apprécier des parents qui ne demandent qu'à vous aimer. Il y en a, ma foi, dans ce monde, de beaucoup moins favorisés que vous deux par le sort. Aussi, pour vous avouer à vous-mêmes que vous êtes non pas seulement moins à plaindre que tant d'autres, mais suffisamment heureux, rendez-vous compte du bien qui vous reste et résignez-vous à aimer votre bonheur ! »

Docile au conseil de Déodat, je me suis efforcé de prendre de jour en jour plus de goût à mon emploi ; j'y ai si bien réussi, que ce goût est devenu une véritable passion ; elle grandit à mesure que mon œuvre de classification se poursuit ; je me sens utile, plus utile que tout autre dans mon administration. Personne n'aurait eu comme moi l'étonnante patience de cataloguer avec un soin si minutieux ces milliers de paperasses, qu'elles peuvent toutes être consultées sans fatigue et sans crainte d'erreur ; chaque fragment a son numéro et sa place. Je n'ai plus qu'une inquiétude, aussi vive qu'elle est légitime. Cette inquiétude, qui vient souvent me surprendre au milieu de mes incalculables travaux, la voici :

« Je ne suis pas immortel ; après moi, qui pourra

me remplacer? » En vérité, j'aurais dû faire un élève !

C'est le cinquantième jour anniversaire de ma naissance que j'écrivais sur le livre de mes souvenirs : « Qui pourra me remplacer? » Le lendemain, comme j'arrivais, suivant mon exactitude habituelle, à l'heure précise de l'ouverture des bureaux, je trouvai, au bas de l'escalier principal, un garçon de service qui me guettait au passage; il se tenait là pour m'annoncer que j'étais attendu par notre nouveau directeur général. Oui, notre administration a un nouveau chef. L'autre, celui qui, sur la recommandation de ma marraine, m'a si bien accueilli jadis, est mort depuis six mois. Je puis dire qu'en le perdant j'ai perdu mon dernier ami.

A part le voisin Zédékias, avec qui je fais de temps en temps une partie d'échecs, je n'ai plus personne qui me connaisse de vieille date. En quelques années, Déodat, Berthe et Térence ont successivement disparu de ce monde. Les merveilleuses marionnettes gambadent encore, mais les mains agiles qui faisaient autrefois si bien mouvoir les ficelles sont glacées, et il n'y a plus d'incomparable Bossu que sur l'affiche.

Annoncé par le garçon de service, j'entrai chez le

directeur général, encore chargé du grand portefeuille que j'emportais tous les soirs afin de continuer, souvent très-tard dans la nuit, mon travail de classement. Ce portefeuille, je m'en suis maintes fois aperçu, me faisait très-favorablement remarquer dans mon quartier. Quand il y avait encombrement dans la rue, on se rangeait pour me faire place, et les plus familiers de mon voisinage ne se permettaient que de me saluer avec respect. Je reviens à mon audience.

« Monsieur Cornelius Fruchtlos, me dit mon directeur général, j'ai pensé qu'il valait mieux vous informer de vive voix que par lettre administrative d'une décision du conseil qui vous concerne. » Et, sans attendre la question que j'allais humblement lui adresser, il ajouta : « Vous êtes admis à faire valoir vos droits à la retraite. »

L'étonnement me foudroya ; il me fallut au moins une minute pour me remettre de cette violente secousse. Lorsque je pus enfin parler, il me suffit d'un coup d'œil pour lire sur la physionomie de mon directeur général que la décision était irrévocable. Forcé que j'étais d'accepter ma condamnation, je ne m'occupai plus que de mes chères archives, et je répondis :

— En faveur de mes longs et consciencieux services, monsieur le directeur général voudra bien, j'ose l'espérer, m'autoriser à installer mon successeur, afin que le travail puisse être continué méthodiquement.

— Vous n'aurez point de successeur, me répondit brusquement mon chef. L'ancienne administration, reconnaissante envers le mari de votre protectrice, n'avait créé ce titre dérisoire de conservateur des archives non réservées que pour avoir le prétexte de vous donner des appointements. Depuis vingt ans vous émargez, sans utilité pour nous, sur la feuille; il est temps que cela finisse. L'ancienne administration a largement payé sa dette, et la nouvelle vous met à la retraite, non pour vous remplacer, mais pour cause de suppression d'emploi. Demain vos paperasses encombrantes seront vendues au poids.

Il ne me restait plus qu'à prendre congé de celui qui venait de me découvrir si impitoyablement l'inanité de mes services et le néant de ma vie. Je retournai chez moi, marchant courbé sous l'accablante pensée de ma profonde inutilité. J'allais tourner le coin de la rue, quand un boutiquier qui, tous les jours, semblait m'attendre pour me saluer lorsque je passais matin et soir devant sa porte, ne se contentant pas,

cette fois, de m'adresser un salut, fit deux pas au-devant de moi et m'arrêta pour me demander, avec intérêt, si je n'étais pas malade. L'altération de mon visage et l'incertitude de ma démarche justifiaient cette question.

Le malheur est expansif; je fis part à mon voisin de cette mise à la retraite que j'avais si peu prévue.

— C'est bien fâcheux, me dit mon voisin; oui, fâcheux pour vous d'abord, mais aussi pour moi : grâce à votre emploi, vous m'étiez si utile !

Je relevai fièrement la tête. Au moment où la conviction de ma nullité faisait mon désespoir, quelqu'un avouait que je lui avais été utile ! Il n'est pas besoin de dire avec quel empressement je lui demandai d'expliquer ses paroles.

— Sans doute, me répondit-il : comme vous vous rendiez fort exactement à votre bureau, et que je tiens à savoir l'heure au plus juste, il me suffisait de vous voir passer pour régler ma montre.

Je rentrai chez moi; j'avais la fièvre, je me mis au lit.

Me releverai-je de ce coup? Me sera-t-il accordé assez de jours encore pour réparer, par un bon emploi du temps, un peu de celui que j'ai perdu? Mademoiselle Roschen, ma servante, m'assure que je

ne dois point m'inquiéter de mon état ; mais quand je regarde le médecin qui vient maintenant trois fois par jour, quand je consulte mes forces, j'ai peu d'espoir de pouvoir me dire, ne fût-ce que pour mon voisin le boutiquier : — Je suis un homme utile.

III

LES GRANDS JOURS

DU BONHOMME PASCAL

LES GRANDS JOURS

DU BONHOMME PASCAL [1]

I

Dominique Pascal, que sa gouvernante, la demoiselle Bonpoids, ne manquait jamais d'appeler « Monsieur » quand elle parlait, soit de lui, soit à lui-même, mais que les voisins, moins révérencieux, désignaient entre eux, sous le nom familier du bonhomme Pascal, à cause de sa simplicité extérieure, de son âge et de sa bonhomie, appartenait depuis trente ans à une administration publique. Il était

1. Les *Grands jours* étaient des assises que des magistrats, envoyés par le roi, tenaient à certaines époques, ou dans des circonstances solennelles, pour la répression des crimes que les juges ordinaires étaient impuissants à punir. (A. Chéruel, *Dictionnaire des institutions de la France*, t. I[er], p. 505.) — Fléchier a écrit une Relation des Grands jours tenus à Clermont sous Louis XIV, en 1665.

monté progressivement, et par le seul droit d'ancienneté, de l'emploi infime de commis aux écritures au poste important de sous-chef.

Doué d'un grand fonds de patience, la lenteur de l'avancement réglementaire n'irritait pas son ambition, qui avait pour mesure le rigide niveau de son esprit de justice.

Il avait le bonheur de n'être pas jaloux : aussi la bonne fortune de ceux qui, partis plus tard et du même point que lui, le devançaient dans la voie des emplois supérieurs, ne lui était pas suspecte ; il l'attribuait à des services exceptionnels dont il ne mettait pas en doute la réalité, bien qu'il ne pût pas toujours se dire quels ils étaient. Lorsqu'une nomination faisait scandale dans les bureaux, Dominique Pascal croyait, sans jamais y participer, à la médisance de collègues envieux, mais nullement aux passe-droits de la faveur.

Quand le temps écoulé depuis sa dernière promotion l'eut amené à la veille du jour où s'ouvrait pour lui le droit de prendre place au premier rang de la hiérarchie bureaucratique, il crut de son devoir d'en donner respectueusement avis aux membres du conseil supérieur de l'administration ; puis il attendit avec confiance leur réponse.

Elle lui parvint le surlendemain, au moment où il se disposait à se rendre à son bureau.

— Voici la nomination de Monsieur ! Enfin Monsieur est chef de bureau ! lui dit triomphalement la demoiselle Bonpoids en lui présentant la lettre officielle.

L'émotion faisait trembler le papier dans la main de la bonne fille, et son visage où s'épanouissait l'orgueil, était aussi rouge que le large cachet qui fermait le pli administratif.

Moins impressionnable que sa gouvernante, Dominique Pascal eut cependant un éblouissement à la vue de la lettre que lui adressait le président du conseil ; mais aussitôt il commanda à lui-même, afin de calmer l'enthousiasme étourdissant de la demoiselle Bonpoids, qui continuait à répéter dans une gamme ascendante :

— Monsieur est chef ! chef ! ! chef ! ! !

— Apaisons-nous, ma fille, lui dit-il, et ne nous exagérons rien. Ce qui m'arrive couronne sans doute glorieusement ma carrière, mais c'était un événement prévu, immanquable ; mon temps est venu, donc ce n'est que justice.

En parlant, il avait soulevé avec assez de précaution le cachet pour ne pas l'endommager ; il déplia

lentement la lettre où était consignée la décision du conseil et se mit à la lire, mais des yeux seulement. Ceci au grand déplaisir de la gouvernante, curieuse de savoir en quels termes élogieux l'avancement du sous-chef lui était annoncé.

Arrivé à la dernière ligne, Dominique Pascal fut pris d'un second éblouissement qui le troubla plus longtemps que le premier, et, à son tour, la demoiselle Bonpoids vit la lettre trembler dans la main de son maître.

— Mon bon Dieu! s'écria-t-elle, est-ce que ce n'est pas votre nomination qu'on vous envoie?

— C'est précisément le contraire, répondit le sous-chef, s'efforçant, mais sans y parvenir, de donner un semblant d'assurance à sa voix.

— Comment! reprit la gouvernante indignée, on ne veut pas reconnaître les droits de Monsieur?

— Si fait, ma fille, le conseil ne conteste ni l'exactitude de mon calcul, ni l'opportunité de ma réclamation ; mais on me fait observer qu'en même temps que j'arrivais à l'époque réglementaire de mon avancement, j'atteignais la limite d'âge et le nombre d'années de service au delà desquels il a été reconnu que tout fonctionnaire éprouve le besoin du repos absolu. En conséquence, on m'annonce que je suis

admis à faire valoir mes droits à la retraite. Ce qui veut dire, administrativement parlant, que je dois céder ma place à un autre.

Attérée sous le coup de cette grave nouvelle, la gouvernante se laissa choir sur un siége où elle se serait indubitablement évanouie, si son maître ne se fût empressé de l'asperger d'eau et de vinaigre.

Dès qu'elle eut recouvré la parole, elle ne se fit pas faute de récriminer violemment contre la décision du conseil.

Pendant qu'elle exhalait sa colère, Dominique Pascal faisait intérieurement un retour vers le passé. En présence de ces deux dates fatales, celle de sa naissance et celle de son entrée dans l'administration son équité confirma l'arrêt du conseil.

— En voilà assez, dit-il à la demoiselle Bonpoids qui s'épuisait à crier à l'abus de pouvoir et à l'ingratitude ; vous avez tort de crier, ma fille, et moi j'aurais tort de me plaindre : j'ai invoqué le règlement, on me l'applique, ce n'est que justice.

— C'est possible, Monsieur, mais enfin vous voilà sans place ; je pense à votre avenir, et il m'inquiète.

— Rassurez-vous, mes économies et le chiffre de ma retraite suffiront amplement à nos dépenses.

— Sans doute, mais l'activité est nécessaire à

votre santé. Le seul repos du dimanche vous a quelquefois rendu malade, et vous n'avez jamais eu dans l'esprit l'idée d'une autre occupation que celle de votre bureau ; que ferez-vous à présent que vous n'avez plus rien à faire ?

La perspective du désœuvrement fit sourciller le bonhomme Pascal.

Il n'aimait pas le jeu, ce qui n'était pas un mal ; mais, par contre, le goût des beaux-arts, cette merveilleuse ressource contre l'ennui, lui manquait absolument, et la lecture le fatiguait. Faire œuvre de ses doigts comme tourneur ou mécanicien lui paraissait un passe-temps désirable, mais il se sentait trop âgé pour commencer l'apprentissage d'un métier.

— Ce que je ferai ? dit-il après qu'il se fut un moment interrogé, je n'en sais rien... Je vais y rêver sous les arbres.

Il prit son chapeau et sortit.

Quand il rentra chez lui, à l'heure du dîner, le sous-chef réformé avait trouvé l'emploi de son temps.

II

A la moitié du chemin que Dominique Pascal avait à parcourir pour aller, selon son intention, rêver sous les arbres du jardin public, se trouvait le palais de justice, vieux bâtiment d'aspect sévère, qu'il avait souvent remarqué en passant, mais dans lequel il n'était jamais entré, attendu que les portes, ouvertes durant toute la semaine, étaient précisément fermées le dimanche, seul jour de loisir pour le consciencieux fonctionnaire.

Cette fois, rien ne le pressant, il s'arrêta devant le vieux bâtiment et prit intérêt au mouvement des gens affairés qui, pour la plupart, portant une liasse de papiers sous le bras, montaient et descendaient le grand escalier extérieur.

Il y eut une rumeur dans la cour ; une porte venait de s'ouvrir, c'était celle de la prison. Aussitôt les gens affairés s'arrêtèrent sur les degrés pour laisser passer deux hommes qui marchaient côte à côte, les mains liées derrière le dos et escortés par plusieurs gendarmes. Des curieux suivirent les prisonniers que l'on conduisait devant leurs juges.

L'ex-sous-chef, qui n'avait pas eu jusqu'alors l'occasion de voir des accusés assis sur le banc d'infamie, et qui ne connaissait que par ouï-dire le spectacle émouvant de la défense luttant contre l'accusation, monta à son tour le grand escalier, et, poussant et poussé, il parvint à pénétrer dans le prétoire.

Les débats venaient de commencer.

Dans la cause criminelle soumise au jugement des magistrats, il n'y avait pour ceux-ci ni complication embarrassante, ni possibilité d'erreur. Un marchand joaillier, appelé pour affaire de commerce dans une maison de campagne d'où il n'avait pu revenir que le soir, était tombé blessé dans une attaque nocturne, à quelques pas de la ville. Les deux accusés, déjà repris de justice, reconnus par leur victime et bientôt découragés par l'insuccès de leurs dénégations, avaient pris le parti de s'avouer coupables.

La cause était donc des plus vulgaires; mais à côté du fait principal, qui n'inspira à l'honnête Pascal qu'un sentiment de dégoût pour les misérables justement condamnés, était venu se placer un incident qui lui donna à réfléchir sur certains méfaits que la loi n'atteint pas.

Parmi les témoins cités à la requête du plaignant

figurait un jeune marchand, son confrère. Attardé à la même heure et sur le même chemin, il avait passé à cheval si près de l'attaque nocturne, au moment où le blessé se sentait défaillir sous les coups, que ce dernier, l'ayant aperçu, grâce à la clarté de la lune, l'avait, en le nommant, appelé à son secours.

Le témoin, à qui l'on prouva qu'il avait dû voir, ou du moins entendre, ne s'était pas arrêté.

Ce qui aggravait sa lâcheté, c'est qu'on y pouvait ajouter le reproche d'ingratitude. Ancien élève du marchand traîtreusement attaqué, il lui avait dû autrefois l'avance de la somme nécessaire aux premiers frais de son établissement.

Le président, en renvoyant ce témoin s'asseoir à son banc, lui adressa ces sévères paroles qui furent pour Dominique Pascal un sujet de profonde méditation :

« Rival jaloux de votre confrère dont vous convoitez ouvertement la clientèle, vous nous laissez en doute si votre indigne conduite vous a été inspirée par la peur ou par un calcul d'intérêt personnel. Quoi qu'il en soit, vous qui avez été assez ingrat envers votre maître pour rester sourd à ses cris de détresse, vous nous forcez à vous dire qu'en ne dé-

fendant pas celui de qui la vie était en péril, vous avez, moralement au moins, participé au crime. De ce que la justice ne peut vous atteindre, ne comptez pas sur l'impunité; car la société a des châtiments pour la complicité tacite qui échappe à la loi. »

L'affaire terminée, le bonhomme Pascal, mis en goût de débats judiciaires, passa de ce prétoire dans une autre salle du palais où l'affluence était considérable. On écoutait le prononcé d'un jugement qui concluait à l'acquittement de l'accusé.

Il s'agissait d'une plainte en calomnie fondée sur une lettre anonyme qui avait déplorablement troublé les rapports et le repos de deux familles. Celui qu'avec vraisemblance les intéressés désignaient comme étant l'auteur de l'écrit calomnieux niait énergiquement; les écrivains experts jurés, nommés pour découvrir le trait révélateur d'une écriture habituelle dans une écriture habilement dissimulée, ne s'accordaient pas entre eux et hésitaient à se prononcer. Devant ce débat contradictoire et sans issue, le tribunal ne pouvait condamner que les plaignants, ce qu'il fit en mettant à leur compte les frais de l'instance.

Dominique Pascal, qui ne quittait pas des yeux le prévenu, fut à ce point frappé de son singulier sou-

rire quand le président lui eut, comme à regret, annoncé qu'il était renvoyé de la plainte, que, fort de sa conviction faite, il se dit :

— Encore un coupable qui échappe à la loi, mais que la société ne doit pas laisser impuni.

Cette cause était la dernière mise au rôle pour ce jour-là. L'ex-sous-chef se sentit, en sortant du palais, non pas moins de respect pour la justice de son pays, mais beaucoup plus de défiance à l'endroit des accusés renvoyés absous.

Il s'était arrêté curieux vulgaire devant le vieux bâtiment; c'est en observateur intelligent qu'il continua son chemin.

Les remarques qu'il fit, en poussant sa promenade jusqu'au jardin public, sur l'abus de la force brutale, sur les ruses de la mendicité frauduleuse, sur l'inhumanité de quelques-uns, sur le besoin de nuire et de tromper de beaucoup d'autres, enfin sur tout ce qu'il voyait avec indignation pour la première fois, parce qu'il avait jusqu'alors regardé sans voir; ces remarques, disons-nous, lui prouvèrent que toutes les mauvaises actions ne sont pas soumises à l'appréciation des magistrats. Il en conclut que, pour arrêter les progrès du mal, il était temps qu'un citoyen, animé de l'amour de la justice et libre de tout autre

devoir, s'imposât la mission de juger et de punir ceux que la loi n'atteint pas. Or, le citoyen équitable et désœuvré, capable de comprendre la moralité de cette grande tâche, ce ne pouvait être que lui-même. C'est pourquoi, de retour à son logis, il s'empressa de dire à la demoiselle Bonpoids qui l'attendait pour servir le potage :

— Que la perte de ma place ne vous fasse plus craindre de me voir inactif ; dussé-je vivre jusqu'à l'âge de cent ans, j'ai de l'occupation pour le reste de mes jours.

Elle le regarda avec ébahissement, puis s'accouda sur le dossier d'une chaise, attendant l'explication de ses paroles.

— Mon enfant, reprit-il en changeant de ton et en s'asseyant devant son couvert, nous allons laisser refroidir le dîner ; servez-moi d'abord, je vous instruirai de mon projet après le dessert.

Pressée de savoir quelle pouvait être cette occupation journalière qui devait avoir une telle durée, la gouvernante se hâta de dîner elle-même en allant, pour les besoins du service, de la salle à manger à la cuisine, si bien que, lorsque Dominique Pascal quitta la table et s'établit dans son fauteuil, mais non pas, cette fois, afin de digérer en sommeillant, elle n'eut

plus qu'à prendre son tricot, à s'asseoir à sa place accoutumée et à écouter la confidence de son maître.

Il raconta, avec d'amples détails, ses deux stations au palais de Justice, ses observations pendant sa promenade; rapporta textuellement les paroles du président au témoin, élève et confrère rival du joaillier mis en danger de mort par les deux repris de justice; puis, voyant son indignation partagée par la demoiselle Bonpoids, il termina ainsi :

— Pour que le châtiment social dont le magistrat a parlé ne soit pas une vaine menace, il faut que quelqu'un se charge de l'appliquer. J'ai résolu d'être ce quelqu'un-là. J'individualise en moi la société et m'établis le représentant de la conscience publique. Désormais les coupables ne pourront plus se flatter de l'impunité, je jugerai ceux que la loi ne frappe pas, et quand je les aurai condamnés, il leur sera impossible d'échapper au châtiment; car je serai moi-même l'exécuteur de mes arrêts.

— Vous les mènerez en prison sans gendarmes? demanda la gouvernante, fixant un regard inquiet sur son maître qu'elle hésitait à croire en possession de toute sa raison.

— Il n'y a pas que l'emprisonnement qui soit une expiation, répondit-il. Le coupable sera, d'ailleurs,

suffisamment puni quand il aura lu, chaque jour et aussi longtemps que ma justice l'aura décidé, son crime affiché sur sa porte. Je sais déjà pour qui j'ai à écrire ces mots infamants : LACHE et INGRAT, — CALOMNIATEUR et FAUSSAIRE.

Trop respectueuse pour contester à son maître le droit de se donner mandat de justicier, la demoiselle Bonpoids se contenta de garder un silence improbateur.

— Elle ne comprend ni la grandeur ni la moralité de mon dessein, se dit-il ; et il se décida à y rêver.

Il y rêva si bien que la gouvernante dut le réveiller pour lui dire que dix heures du soir venaient de sonner et que sa couverture était faite.

Sans dire un mot de plus sur son projet, Dominique Pascal quitta son fauteuil et passa dans sa chambre à coucher.

Comme il se disposait à se mettre au lit, il aperçut un livre sur sa table de nuit, le *Nouveau Testament*. Il ne se trouvait pas là d'habitude ; ajoutons qu'il n'y était pas par hasard.

Ce volume, sur lequel frappait la lumière de la lampe, était ouvert au chapitre VIII de l'Évangile selon saint Jean, où il est écrit : « Que celui qui est sans péché lui jette la première pierre. »

III

Le lendemain, quand il ouvrit les yeux, Dominique Pascal se demanda quel mauvais rêve il avait fait, tant il se sentait la tête brûlante et le cerveau troublé. Il passa son caleçon, endossa sa robe de chambre et alla se regarder dans la glace.

L'altération de ses traits l'inquiéta. Elle accusait la fatigue de l'insomnie, et cependant il était certain de n'avoir pas veillé. Se souvenant de la grave résolution qui lui avait été inspirée, d'abord au palais, par les deux arrêts de justice, puis, chemin faisant, par ses observations personnelles, il se dit :

— J'ai dû avoir le cauchemar ; c'est ce qui arrive sans doute à tout magistrat qui va, pour la première fois, assumer sur lui la terrible responsabilité d'une condamnation. Mon tribut est payé ; à l'œuvre maintenant.

Affermi dans la conviction qu'il allait remplir un important devoir social, il s'assit devant son bureau, et, s'étant recueilli, il remit en cause dans sa conscience, comme devant un tribunal, l'élève ingrat du joaillier et l'auteur de la lettre anonyme.

Bien qu'il eût peu de lecture, l'histoire de la justice en France ne lui était pas étrangère; c'est pourquoi, se comparant aux juges spéciaux chargés autrefois de punir ceux qu'épargnait la justice coutumière, il put se dire :

— Et moi aussi, je vais tenir mes Grands jours!

Son double jugement rendu, il tailla sa plume, régla son papier coupé en deux carrés égaux, et écrivit en belle ronde les deux notes infamantes qu'il se promettait d'aller placarder, l'une sur la porte du témoin admonesté la veille par le président du tribunal, l'autre sur celle du calomniateur acquitté.

Lorsque la demoiselle Bonpoids, attentive au coup de sonnette de son maître, lui apporta, selon qu'elle en avait l'habitude, sa côtelette grillée et sa tasse de chocolat, elle le trouva habillé pour sortir.

— Donnez-moi mon chapeau, lui dit-il.

A la pensée que le bonhomme allait sortir à jeun, elle prit l'alarme et dit, faisant allusion au rôle de justicier qu'arbitrairement il s'attribuait :

— Monsieur est certainement le maître d'aller, quand il lui plaît, où il croit avoir affaire, mais j'ai toujours entendu dire que les juges ne sortent de chez eux qu'après avoir déjeuné.

Elle posa sur la table l'assiette et la tasse, et fut

grandement satisfaite de voir son observation mise à profit par celui qu'elle intéressait.

Pendant le déjeuner de son maître, elle s'occupa à ranger dans la chambre.

— Monsieur a fini d'écrire? demanda-t-elle en fermant l'encrier et se préparant, comme par mégarde, à serrer dans un tiroir les deux carrés de papier dont la destination, à elle connue, lui faisait prévoir d'inévitables dangers pour leur auteur.

— Laissez cela, s'écria Dominique Pascal; l'encre n'est pas sèche, vous gâteriez tout, et je serais forcé de recommencer.

La gouvernante n'osa répliquer; elle laissa les papiers sur le bureau, et, continuant à ranger, elle se demanda comment elle pourrait amener dans l'esprit de son maître une sage réflexion à propos de son périlleux dessein. Comme la bonne fille tourmentait en vain son imagination, elle aperçut sur la table de nuit le volume du Nouveau Testament qui était resté ouvert à la page déjà citée, et elle eut une lueur d'espoir.

— Monsieur n'a-t-il plus besoin de ce livre? dit-elle en le mettant sous les yeux de Dominique Pascal, de façon à ce qu'il ne pût s'empêcher d'arrêter son regard sur les paroles divines qui, jadis, désarmèrent

d'autres justiciers au moment où ils allaient exécuter un arrêt de mort sur la montagne des Oliviers.

— Ce livre? répéta-t-il légèrement ému, je ne sais vraiment pas comment il s'est trouvé là. Mettez-le ailleurs, car ce n'est pas sa place. — Et presque aussitôt il ajouta : — Cependant ne le serrez pas trop loin.

— En ce cas, répondit vivement la demoiselle Bonpoids, je vais le mettre sur le bureau de Monsieur. Il sera là à la portée de sa main.

Avant de fermer le volume, elle fit une corne à la page.

Son déjeuner pris, l'ex-sous-chef plia les deux carrés de papier, les mit dans sa poche, et pour la seconde fois demanda son chapeau. En le lui présentant, sa gouvernante, laissant percer l'inquiétude que lui causait le résultat possible de la mission de justice que son maître s'était donnée, hasarda timidement cette question :

— Est-ce que Monsieur va sortir sans se faire accompagner?

— Mais sans aucun doute, ma fille; je n'ai pas, il me semble, l'habitude de prendre un guide pour aller dans la ville.

Il se dirigea du côté de la porte. De plus en plus

inquiète, la demoiselle Bonpoids fit un mouvement comme pour lui barrer le chemin. Telle était en effet son intention ; mais, effrayée de sa hardiesse, elle se borna à lui dire :

— Je crois devoir rappeler à Monsieur que sa canne est cassée.

— Oui, celle que vous m'avez donnée à ma fête ; une canne superbe, je la regretterai longtemps.

— Monsieur se propose sans doute de la remplacer par une autre aujourd'hui ?

— Non, vraiment, rien ne presse ; nous verrons cela plus tard.

— Plus tôt vaudrait peut-être mieux, insista-t-elle ; on peut tous les jours avoir besoin de se défendre.

Il comprit la valeur de l'observation, envisagea le péril, et reprit avec dignité :

— Les armes de la police ne conviennent pas à la magistrature. Advienne que pourra, il faut que justice soit faite !

Un moment après, Dominique Pascal arpentait la rue. Ne pouvant le suivre, la demoiselle Bonpoids, penchée sur l'appui de la fenêtre, l'accompagna du moins de son regard désolé.

IV

Ainsi, les coupables condamnés sans appel dans la séance d'ouverture des Grands jours du bonhomme Pascal allaient immédiatement subir la peine que sa justice avait prononcée contre eux. Pour arriver devant la maison où il devait afficher celui de ses placards qui contenait ces mots : LACHE et INGRAT, il n'avait plus qu'à suivre dans toute sa longueur une ruelle qui aboutissait sur la place du Marché. Quand il se vit dans cette ruelle, il ne put se défendre d'une assez vive émotion. Elle lui avait été autrefois si familière ! C'est là qu'était située la principale école primaire du quartier. C'est là que, jeune enfant, il venait chaque matin, plus ou moins volontiers, portant sous le bras ses premiers livres d'étude, et son petit panier de provisions à la main.

Arrêté devant la porte qu'il n'avait pas revue depuis un demi-siècle et plus, il reconnut la sombre allée, l'étroit escalier qui menait à la classe et, au bout de l'allée, le jardin que sa haie épineuse et la sévère interdiction du maître ne protégeaient qu'insuffisamment contre les écoliers maraudeurs. Comme

il se complaisait à rappeler dans sa mémoire les souvenirs de ce lointain passé, il lui en arriva un qui le fit sourciller et le rendit à la fois mécontent et pensif. Le justicier qui se croyait le droit de condamner les autres se trouva forcé de se juger lui-même.

L'usage des punitions corporelles existait encore à l'époque où Dominique Pascal fréquentait l'école, et il aurait plus d'une fois éprouvé leur rigueur sans la bonne volonté de l'un de ses camarades qui, toujours en avance sur ses voisins de table, achevait et corrigeait les devoirs incomplets ou fautifs. Cet écolier, plus attentif aux leçons que les autres ou mieux servi par ses dispositions naturelles, ne parvenait pas toujours, malgré les services rendus, à se faire pardonner sa supériorité. De là un complot contre lui, dans lequel les indécis entrèrent par entraînement, les récalcitrants sous la pression des menaces. Celle-ci fut sinon l'excuse, du moins la cause déterminante de la complicité du petit Pascal. D'ordinaire la victime désignée et lui sortaient les derniers de la classe. Un soir, ceux qui les devançaient toujours tendirent une corde dans l'escalier obscur. Dominique Pascal savait à quelle hauteur des marches cette corde avait été placée. Descendant le premier, il tâta du pied l'obstacle et l'enjamba. Il eut

bien alors la pensée de signaler le péril au camarade qui le suivait, mais il entendit les autres chuchoter au bas de l'escalier ; le souvenir de leurs menaces lui revint, et la peur le fit descendre à grands pas vers eux. Presque en même temps que lui, le malheureux enfant qui s'était heurté à la corde arrivait en roulant à la dernière marche. De là-haut on entendit le bruit de sa chute, on vint à son secours; mais déjà les vauriens avaient fait disparaître la corde accusatrice, de sorte qu'on ne put attribuer qu'à un faux pas le terrible accident.

— Moi aussi, se dit-il, j'ai été coupable de lâcheté et d'ingratitude !

Les réflexions que fit naître ce retour sur lui-même le retinrent longtemps à la même place, et quand il se décida à sortir de la ruelle, ce ne fut pas du côté de la place du Marché qu'il tourna ses pas. Il voulait essayer d'obtenir, après cinquante ans, des nouvelles de ce camarade d'école qui avait dû à cette chute quasi mortelle le surnom de Jean le Boiteux.

Ses démarches, qui l'obligèrent à ne rentrer chez lui que longtemps après l'heure de son dîner, ne furent pas infructueuses. De renseignement en renseignement, il en arriva à savoir que s'il ne devait plus revoir son ancien condisciple, il n'avait que la rue à

traverser pour se présenter chez sa fille, jeune femme restée veuve depuis peu avec deux petits enfants. Il se rendit chez elle, lui dit son nom, qu'elle n'avait jamais entendu prononcer parmi ceux des amis de son père, et termina par ces mots sa visite :

— Votre père et moi, nous nous sommes mutuellement mis en oubli. Aujourd'hui qu'une circonstance m'a rappelé nos vieilles relations, j'ai voulu que vous preniez pour vous ce que je regrette de ne pouvoir dire à lui-même : je suis d'un âge où il importe à la conscience d'acquitter toutes ses dettes. J'ai besoin de vous être utile, et je ne serai en paix avec moi-même que lorsque vous m'aurez fourni l'occasion de vous rendre un grand service.

Il n'est pas besoin de dire qu'à son retour chez lui il trouva la demoiselle Bonpoids en proie à tous les tourments de l'inquiétude ; elle le croyait déjà victime de son zèle imprudent pour la justice. Il ne crut pas nécessaire de s'humilier devant elle. C'est pourquoi ni pendant, ni après son dîner, il ne l'informa de l'incident qui avait détourné le cours de ses idées et changé la destination de sa journée. Il rentra plus tôt que de coutume dans sa chambre à coucher, plaça lui-même sur sa table le volume

des Évangiles, et ne se coucha qu'après avoir attaché avec quatre épingles, au mur de l'alcôve qui regardait la tête de son lit, le carré de papier sur lequel il avait écrit : LACHE et INGRAT. A son réveil, ce fut sur ce papier que ses regards s'arrêtèrent d'abord. Il lui inspira la salutaire pensée de faire scrupuleusement son examen de conscience ; ses recherches dans le passé lui prouvèrent que s'il croyait avoir si bien vécu, c'est uniquement parce qu'il ne s'était pas regardé vivre.

— Je ne renonce pas à tenir mes Grands jours, se dit-il, mais quelque autre coupable que j'aie à juger, c'est d'abord Dominique Pascal que je citerai devant Dominique Pascal ; bonne justice doit commencer par soi-même.

Il fit comme il avait dit, et trouva qu'à l'exception de ces grands crimes qui épouvantent la société, il avait à se reprocher presque tous les torts qu'il voulait punir chez les autres.

Cette découverte ne le fit pas tomber dans le désœuvrement que sa gouvernante redoutait pour lui. Le temps qu'il aurait assez mal employé à punir des coupables qui ne relevaient pas de sa justice arbitraire, il le passa à réparer ses torts, ici par un aveu loyal de sa faute, là par une réconciliation franche,

ailleurs par un service rendu ou par une délicate aumône.

Cependant, malgré les instances de la demoiselle Bonpoids pour que son maître lui permît de faire disparaître l'affiche piquée sur la paroi de l'alcôve, il s'obstinait à l'y vouloir laisser, quand il fut appelé un jour chez la fille de Jean le Boiteux. Depuis sa visite, il n'avait plus entendu parler d'elle.

Il la trouva gravement malade.

— Vous m'avez, lui dit-elle, offert vos services. J'ai entendu dire tant de bien de vous, que je n'hésite pas à vous demander la plus grande consolation qu'on puisse accorder à une mère qui va pour toujours quitter ses enfants : c'est l'assurance qu'après elle ils seront sous la protection d'un honnête homme. Pouvez-vous me promettre de veiller sur les miens ?

Il promit, et en quittant la malade, qu'il laissa rassurée sur son plus grand sujet d'inquiétude, il passa chez son notaire, et, devant deux témoins, il dicta et signa son testament, qui nommait pour ses légataires les deux petit-fils de Jean le Boiteux, à charge par ceux-ci de payer à la demoiselle Bonpoids une pension viagère de 500 francs.

Une crise heureuse sauva la jeune mère. Le jour

de sa première sortie, après une longue convalescence, fut un jour de gala chez Dominique Pascal. A partir de cette époque, la gouvernante eut à préparer, tous les dimanches, le même dîner de famille.

Depuis la signature du testament, l'affiche qui offusqua si longtemps les yeux de la demoiselle Bonpoids avait disparu de l'alcôve.

IV

L'AVENTURE

D'UN JEUNE MÉDECIN POLONAIS

L'AVENTURE

D'UN JEUNE MÉDECIN POLONAIS

I

A BRESLAU

Je ne suis pas l'historien qui juge, le moraliste qui enseigne; je suis conteur, je raconte :

Depuis longtemps l'ordre régnait à Varsovie, et la Hongrie venait d'être pacifiée. Ceci est dit sans autre intention que celle de préciser une date.

Mes études médicales terminées, ma thèse soutenue, et ayant en poche mon diplôme de docteur, je partis de Varsovie, léger d'argent et de bagage, pour faire à petites journées un tour en Allemagne.

La jeunesse recherche la jeunesse; expansive jusqu'à l'imprudence, trop souvent elle dit tout haut ce

que même tout bas il ne faudrait pas dire. Jugez si je dus parfois me trouver en péril; je parcourais, un peu à l'aventure, une contrée où il n'y avait alors de sécurité que pour les casaniers et les silencieux, et je parle d'un temps où j'étais jeune, oseur et surtout terriblement causeur.

Durant mes jours d'arrêt à Berlin, à Dresde, à Prague et à Breslau, mon premier soin, après celui de la recherche d'un gîte où je pusse bien ou mal m'installer, était de me mettre en rapports d'intimité avec les jeunes gens des écoles, certain à l'avance que, sans nous connaître, eux et moi nous étions déjà en communion d'idées. Je formai donc, dans chacune des villes où je séjournai, grand nombre de ces liaisons fraternelles, mais passagères, dans lesquelles on s'abandonne d'autant plus vite à l'entraînement des confidences mutuelles, que, se croyant chaque jour à la veille d'un départ qui peut être sans retour, on craint de n'avoir pas le temps de tout se dire.

Partout où voyage un enfant de mon pays, un œil jaloux le suit et le surveille; une oreille exercée recueille ses paroles, et une bouche perfide les envenime en les répétant. Je savais tout cela; mais dans les chaleureux entretiens de ces jeunes amis d'hier,

qui demain se diront adieu, alors que les cœurs s'ouvrent, s'épanchent et confondent, par une généreuse assimilation, les intérêts de l'humanité avec ceux de la patrie, ce qu'on oublie le plus au moment où il faudrait le plus y songer, ce sont ces deux infatigables guetteurs qui n'oublient personne : l'espionnage qui écoute et la trahison qui révèle. Ainsi que mes amis, sur ce point, je manquais toujours de mémoire.

Cependant de graves et douloureux événements venaient de se passer dans un pays presque voisin. Soulèvement formidable, luttes sanglantes, et, après la défaite des vaillants insurgés, partout des gibets dressés, partout des exécutions militaires. Au loin, outre-mer, ainsi qu'en Europe, partout aussi l'intérêt pour le peuple vaincu se manifestait par d'énergiques paroles à l'adresse des vainqueurs, par de visibles signes de deuil, et par des hommages publics rendus aux morts. Mais dans les pays limitrophes, cette sympathie, ces colères, ces regrets, bien que plus ardemment ressentis, il fallait leur imposer silence et les refouler en soi, sous peine d'être considéré comme ennemi et puni comme rebelle.

J'étais à Breslau quand la capitulation de Villagos livra sans condition, au général Rudiger, l'armée

hongroise, forte encore de 22,000 hommes et de 130 canons. Quel frémissement, et comment l'apaisa-t-on !

J'avais trop l'audacieuse franchise de mon âge pour ne pas finir par me compromettre, et le mauvais sort qui frappait sur tant d'autres n'aurait pas manqué de m'atteindre, si quelqu'un n'eût pris soin de détourner le coup dont j'étais menacé. Je parle de mon hôte du faubourg Saint-Nicolas, vieux patriote très-convaincu, très-fidèle à ses convictions, mais que l'expérience préservait des illusions qui égarent aussi bien que des emportements stériles, et qui, de plus, était un sage ami de la jeunesse.

Une après-midi, sous prétexte de promenade hors de la ville, il m'emmena loin, si loin de Breslau, dans la direction de Trebnitz, que, malgré ma réputation méritée de piéton courageux, la distance parcourue finit par m'inquiéter pour le retour. Ce n'était pas la fatigue prévue qui causait mon inquiétude, mais l'heure avancée. J'avais été convié par mes jeunes amis à une importante conférence politique; elle devait avoir lieu le soir même au Winter-Garten, — le jardin d'hiver, — l'un des rendez-vous de plaisance de la population wraclavienne.

Comme mon compagnon de promenade, que

j'avais déjà mainte fois invité à rebrousser chemin, continuait à s'éloigner de Breslau, je désespérais, si je persistais à le suivre, de pouvoir être exactement rendu à cette réunion où je me sentais appelé par un engagement d'honneur. A bout de patience, je m'arrêtai soudain et je déclarai à l'obstiné marcheur que, s'il ne se décidait pas, sans plus tarder, à retourner sur ses pas, j'allais prendre les devants et le laisser tout seul revenir à Breslau. Le bonhomme parut effrayé de ma résolution.

— Vous voulez donc vous perdre? me dit-il, s'arrêtant à son tour et se tournant vers moi comme pour me barrer la route.

— Me perdre? répétai-je. Et aussitôt ma pensée se porta sur mes fervents coreligionnaires du Winter-Garten que je me représentai victimes d'une dénonciation.

Mon hôte devina où allait ma pensée. Encore que je ne fusse son commensal que de fraîche date, il me connaissait assez bien pour ne pas mettre en doute mon impatience plus vive de rejoindre mes amis, les supposant en péril, et mon parti pris de risquer avec eux la bataille contre l'ennemi commun, dussé-je même, avant de combattre, avoir la certitude de notre défaite.

Il reprit en souriant, afin de me rassurer : — Du calme, mon jeune docteur ; modérez votre imagination qui dépasse, je le vois bien, la portée de mes paroles. Par ces mots : « vous perdre », j'ai voulu dire seulement, vous égarer en chemin. Ceci entendu, puisque vous ne voulez pas aller plus avant de ce côté, et que je tiens, moi, à être votre guide jusqu'au bout, engageons-nous dans ce sentier qui tourne à droite, il abrégera de beaucoup notre route.

J'étais sans défiance ; je consentis du geste : mon hôte passa devant moi, je le suivis.

Le sentier qu'il me fit prendre était étroit et profondément encaissé, comme le lit d'un torrent dans la tranchée d'une montagne. Il descendait, faisait coude, puis remontait pour tourner ensuite et redescendre encore ; si bien que, marchant toujours, on ne semblait ni avancer, ni reculer, mais parcourir indéfiniment deux lignes parallèles que séparaient un pli du terrain et qui se rejoignaient à leurs extrémités par le double coude du sentier.

Après un long trajet dans cette voie qui serpentait sans cesse et où il était absolument impossible de se rendre compte du progrès de la marche, l'impatience et l'inquiétude me reprirent ; car, à défaut de renseignement précis sur l'heure qu'il pouvait être, je

voyais, à chaque détour du chemin, les ombres de nos corps s'allonger sous les rayons interceptés du soleil couchant.

— C'est donc la route sans fin? m'écriai-je; que Dieu vous pardonne de m'avoir conduit par ici! nous n'arriverons pas ce soir.

Pour toute réponse, mon hôte me montra le sentier qui obliquait une dernière fois en montant, puis j'aperçus la route, et plus loin, dans l'espace, la flèche d'un clocher qui pointait vers le ciel.

— Enfin! soupirai-je.

Le courage m'était revenu.

Cependant, à mesure que je gravissais cette dernière montée, j'essayais vainement de deviner à quel point de Breslau aboutissait notre chemin. Cette flèche surtout désorientait ma mémoire.

— Non, me disais-je, ce n'est pas celle de *Domkirche* (la cathédrale), car je verrais aussi ses deux tours aux sculptures inachevées; ce n'est point là non plus *Frauenkirche* (la Notre-Dame dans l'île), puisque nous n'avons pas traversé l'Oder.

C'était à haute voix que je me parlais. J'allais continuer ma revue des monuments sagittés de Breslau, quand mon hôte m'interrompit par ces mots qui me terrifièrent :

— Ne cherchez pas quelle est cette flèche; vous ne devez pas la connaître, attendu que vous n'êtes jamais venu à Trebnitz.

Ainsi, quand je croyais si bien me rapprocher de Breslau, c'est à Trebnitz que mon guide m'avait conduit !

Cédant au furieux transport que la colère me poussait au cerveau, j'allais, j'en ai honte encore aujourd'hui, faire un mauvais parti au brave homme qu'en ce moment je considérais comme un traître, lorsque la vue d'une fillette et d'un chien arrêta, grâce à Dieu, ce regrettable mouvement, et changea mon indignation en surprise.

Cette gentille fillette, âgée d'une douzaine d'années, je la connaissais. C'était Silvane, la petite-nièce de mon hôte. Le chien aussi était de ma connaissance, j'oserai même dire de mes amis. Il appartenait à celui que nous appelions le loyal Johann Ostern, l'un des chefs de la jeunesse militante de Breslau, et il répondait au nom de Nüchtern (à jeun), nom que démentait l'embonpoint du gaillard, qui, bien nourri chez lui, était, pour surcroît de pitance, le visiteur assidu des cuisines du voisinage.

Si la rencontre de Silvane m'étonna fort, celle du chien me parut absolument inexplicable. Johann

Ostern devait être en ce moment au Winter-Garten; comment Nüchtern se trouvait-il là, lui qui ne quittait jamais son maître, sinon deux fois chaque jour, à l'heure des repas, pour aller au plus vite rôder autour des tables des voisins, puis s'en revenir prestement au logis?

« Il faut croire, me dis-je bientôt, qu'il y a eu contre-ordre et que la réunion est ajournée. » Alors, supposant que Johann se tenait, par malice, caché à quelques pas de l'endroit où nous nous étions arrêtés, je dis à Nüchtern, pour qu'il me désignât la cachette :

— Où est-il, ce maître? Cherche! cherche!

Le chien, que j'excitais du geste et de la voix, fit deux fois le tour de Silvane; puis, se dressant sur ses pattes de derrière, et de celles de devant s'appuyant sur la fillette, il se mit à fouiller du museau dans la poche de son tablier. Malgré les soubresauts et les efforts de Silvane pour se débarrasser du chercheur, Nüchtern tint bon, et n'abandonna la poche du tablier que lorsqu'il en eut tiré, à l'aide de ses crocs, un mouchoir à carreaux rouges et bleus. Joyeux de sa conquête, le chien prit son élan du côté de Breslau; mais, au détour du chemin, déjà la fillette avait rejoint le fuyard et ressaisi à la course un des coins

du mouchoir. Alors, chacun tirant de son côté, ce fut entre Silvane et Nüchtern à qui des deux forcerait l'autre à lâcher prise.

La lutte était plaisante, et j'en aurais pu rire si je n'avais deviné autre chose qu'un jeu dans la résistance pour ainsi dire désespérée de Silvane. Ce mouchoir que l'enfant et l'animal se disputaient avec tant d'énergie, je l'avais assez bien entrevu pour apercevoir, courant sur la bordure, l'aigle éployée de Pologne. Or, un seul à Breslau osait arborer publiquement ce symbole, c'était Johann Ostern : donc ce mouchoir était le sien. Il devint évident pour moi que le fidèle animal n'avait suivi Silvane que pour le lui reprendre et le rapporter à son maître. Mais pourquoi la fillette avait-elle emporté ce mouchoir séditieux ?

Je m'adressais cette question, quand Silvane, à bout de forces, s'écria :

— Grand-oncle, Nüchtern a du sang dans les yeux ; il va me mordre ; je ne peux plus lutter, j'ai peur !

A cet appel au secours, le bonhomme brisa une forte branche du hallier près duquel nous nous étions arrêtés ; il courut au chien et lui porta un coup si violent sur la tête, que le pauvre animal lâcha aussi-

tôt le mouchoir et se roula dans la poussière du chemin en poussant des hurlements de détresse.

— Vous pouviez le tuer! fis-je observer à mon hôte.

— C'est vrai, me répondit-il, et c'eût été vraiment dommage, car c'est un brave chien; mais Silvane est épuisée, elle allait lui laisser emporter le mouchoir de Johann, et, ma foi, perte pour perte, mieux vaut la mort d'un chien que celle d'un homme.

Je le pressai de m'expliquer ses inquiétantes paroles, ce qu'il fit à l'instant; et pendant qu'il me révélait ce qui va suivre, Silvane, désolée des souffrances de Nüchtern, s'était accroupie auprès de lui; d'une main elle soutenait sa tête qu'il semblait ne plus pouvoir porter, et, de l'autre main, avec ce mouchoir tant disputé, elle étanchait sa bave sanglante.

— Si je vous ai conduit jusqu'ici, me dit mon hôte, c'est parce que je ne voulais vous quitter que le plus tard possible et quand je vous saurais loin du danger.

Je le regardai, j'allais l'interrompre; il continua:

— Il est temps de vous l'apprendre: les conviés du Winter-Garten, dénoncés depuis hier, ont été, pour la plupart, arrêtés à domicile; à l'heure où je vous parle, on a dû fouiller chez moi pour vous y

trouver; j'étais heureusement prévenu de la visite qu'on nous ménageait, et nous avons pu l'éviter.

— Mais notre ami Johann Ostern? demandai-je.

— C'est de l'endroit où déjà il était en sûreté qu'il m'a fait parvenir l'avis de ces visites domiciliaires; voilà donc pourquoi nous sommes ici, et pourquoi nous y avons trouvé Silvane et Nüchtern. Si la fillette s'est fait suivre par lui à l'aide du mouchoir de son maître, c'est parce qu'il fallait éloigner de Breslau le trop fidèle animal. Son instinct eût servi de guide à la police pour découvrir la cachette où, je l'espère, Johann demeurera à l'abri des recherches jusqu'à ce que nous ayons trouvé le moyen de lui faire quitter secrètement la ville. Assez d'autres vont payer cher, sans doute, une généreuse imprudence. Quant à vous, votre qualité d'étranger, pis que cela, pour parler selon le train des choses, votre nationalité, vous expose à toutes les persécutions qu'on prétend légitimes dès qu'elles peuvent se couvrir du voile de la raison d'État et du masque de la justice. S'il s'agissait de lutter en vue d'une espérance réalisable, je vous dirais : Revenez à Breslau, ou plutôt je vous y aurais retenu; mais chez nous il n'y a rien à espérer, et une bravade inutile n'est point de l'héroïsme. Vous m'avez parlé de votre mère, je pense

à elle; et comment ne penserais-je pas à celle qui vous attend, moi qui ai tant souffert à attendre mon fils unique, parti pour se mêler à une émeute d'où il ne devait pas revenir! C'est pourquoi je vous dis, mon ami : Séparons-nous; voici votre chemin, partez!

Le souvenir de ma mère évoqué par ce digne homme ne me permit d'opposer aucune résistance à son ordre de départ.

— Tenez, me dit-il encore en me mettant un papier dans la main; ceci est votre itinéraire; suivez-le aussi exactement que les circonstances vous le permettront. Quant à votre sac de voyage, il ne doit pas être loin.

En effet, à peine eut-il jeté les yeux et plongé la main dans le fouillis de branches et de feuilles du hallier voisin, qu'il en tira mon sac et me le présenta.

— Mais qui donc l'a apporté là? demandai-je.

— Parbleu, c'est Silvane, me répondit le bonhomme; la fillette est petite, mais elle est forte.

— Et puis, nous étions deux; Nüchtern m'a aidée, dit celle-ci, sans discontinuer ses soins à l'ami de Johann.

La nuit était venue; mon hôte me tendit une

dernière fois la main, je la serrai cordialement; puis, allant à Silvane, je me penchai vers elle et lui donnai un baiser sur le front. L'enfant était si préoccupée du chien blessé, qu'elle ne releva pas même la tête pour me dire adieu.

II

UNE HALTE

Ayant ainsi, et sincèrement à regret, pris congé de mon hôte et de sa petite-nièce, je m'acheminai vers Trebnitz; mais une idée qui m'obsédait ralentissait à chaque instant de plus en plus mon allure. Je me reprochais d'abandonner dans la peine mes jeunes amis de Breslau, et, croyant les entendre m'accuser de lâcheté, j'allais résolûment revenir sur mes pas, lorsqu'une réflexion me décida à poursuivre ma route.

« Quand on n'a plus que la prison en perspective, me dis-je, il n'est pas plus honteux de s'y dérober par la fuite que de se cacher pour s'y soustraire. Johann Ostern, Dieu le sait, n'est point un lâche; il s'est caché, je puis partir! »

La conscience mieux en repos, je me mis à arpenter le chemin du pas d'un voyageur qui voit encore à longue distance devant lui l'endroit où il a marqué son étape, et qui craint de n'y pouvoir arriver que lorsque toutes les portes seront closes. Ce fut précisément ce qui m'advint : plus de porte ouverte, plus de lumière à l'intérieur des maisons quand je m'aventurai dans le bourg de Trebnitz. Tout le monde dormait. Heurter chez les gens et les réveiller pour leur demander un gîte, c'était, de la part d'un voyageur arrivant de Breslau, certainement commettre une imprudence. La nouvelle des arrestations motivées par la convocation au Winter-Garten y pouvait être parvenue; en me présentant à pareille heure, je devais éveiller contre moi les soupçons. Or, me rendre suspect équivalait à me constituer prisonnier. Je traversai le bourg, heureux de le trouver désert et ayant grande hâte de m'en éloigner. Je ne m'arrêtai point même quand je l'eus de beaucoup dépassé. J'étais alors, je l'ai dit, un solide marcheur, et je ne pouvais cheminer par un temps plus favorable ; je voyageais sous un ciel sans nuages, la lune dans son plein éclairait tous les points de la route; de plus, je ne craignais point de m'égarer : j'avais assez bien en mémoire la carte topographique

du pays pour me diriger en droite ligne sur Œls, ma seconde station, sans qu'il me fût nécessaire de consulter l'itinéraire que mon hôte m'avait remis au départ.

Aussi bien que Trebnitz je dépassai Œls, et, au jour naissant, je marchais encore. Mais la fatigue était venue, elle avait alourdi mon pas, et je sentais mon dos ployer sous le poids de mon sac de voyageur. Je n'étais plus qu'à un petit quart d'heure de Kempen, ville de la Posnanie, réunie aux États prussiens, mais qui se souvient qu'elle était polonaise avant le partage de 1773. Il me suffisait, pour y arriver bientôt, d'un dernier effort de courage; cependant, au lieu de presser le pas, je me décidai prudemment à faire halte et à prendre un peu de repos, afin de ne pas m'exposer aux dangereuses suppositions dont un piéton, harassé d'une marche nocturne, ne pouvait manquer d'être l'objet aux frontières de la Prusse et de la Pologne.

Je me débarrassai de mon sac de voyage, que je posai à terre; puis, assis sur le bord d'un fossé, je pensai qu'il était temps de prendre connaissance de l'itinéraire qu'avait tracé pour moi mon hôte de Breslau. Je dépliai le papier; les instructions qu'il contenait commençaient ainsi :

« Copie d'une note adressée par .·. à son ami D. 7 J. A. »

Ces points groupés en triangle, ce chiffre, ces initiales, énigmes pour tout autre, je les lus aussi couramment que si le copiste eût écrit sans signes mystérieux et sans abréviations :

« Copie d'une note adressée par Johann Ostern à son ami le quatrième engagé dans la 7ᵉ section de la jeunesse armée. »

Or, ce quatrième engagé, c'était moi. Dans cette association, où le signe numérique attribué à chacun de nous s'exprimait par la lettre qui lui correspondait dans l'ordre alphabétique, j'étais le D de la série d'affiliés à laquelle j'appartenais.

Je fus profondément touché en apprenant ainsi que la première pensée de mon ami Johann, à peine hors d'un danger imminent, avait été pour moi. Je me creusai la tête pour deviner comment, de sa retraite, où il devait craindre de communiquer avec le dehors, il avait trouvé le moyen de faire parvenir à mon hôte ses conseils sur la route qu'il me fallait suivre. Peu à peu, tandis que je réfléchissais, mes idées devinrent confuses, mes paupières s'appesantirent, et finalement je m'endormis.

Le soleil avait monté haut dans le ciel quand je

rouvris les yeux. Je me levai et secouai la poussière de mes habits et de mes souliers; l'eau fraîche d'un ruisseau que j'avisai à peu de distance du fossé où je m'étais endormi acheva de me réveiller, et, le sac au dos, je me remis en route.

Il ne me fallait plus, je l'ai dit, qu'un quart d'heure de marche pour arriver à Kempen, qui allait être positivement ma première étape depuis mon départ de Breslau. Je me promis de repartir, sinon la nuit suivante, du moins, au plus tard, le lendemain. Ma halte devait être plus longue, car ce n'est que cinq mois après mon arrivée à Kempen que je traversai Wieruzow, gros bourg polonais qui n'est distant que d'un mille et demi de la ville où je ne voulais me reposer qu'un jour.

L'itinéraire qui avait été copié par mon hôte contenait, outre le tracé du voyage jusqu'à destination, diverses instructions telles que celles-ci : « Partout où il n'est pas personnellement connu, celui qui peut être poursuivi risque moins à se montrer et à parler sans affectation qu'à s'isoler et à se taire. Ainsi, en voyageant : marcher en plein jour; suivre les grandes routes; entrer dans les villes; choisir, pour y séjourner, les auberges les plus fréquentées; se faire servir dans la salle commune; si l'on a des

voisins de table, ne pas écouter avec inquiétude ceux qui causent tout bas, mais jeter gaiement son mot dans la conversation de ceux qui jasent tout haut; ne jamais interroger, si ce n'est pour savoir où est situé le bureau de la police, et être toujours prêt à répondre. »

J'avais précisément, depuis la veille, fait le contraire de ce qui m'était prescrit par ces sages instructions; mais j'en étais au début de mon voyage; je me promis, à partir de ce moment, de les observer de point en point, et j'entrai dans Kempen.

Une large rue continuait la grande route; je la suivis, passant sans m'arrêter devant la porte de quelques petits débitants de bière et d'eau-de-vie chez lesquels je n'apercevais que deux ou trois fumeurs attablés, ou même, chez d'autres, toutes les tables vides et le cabaretier attendant la pratique. Enfin, vers le milieu de la rue, le bruit des ailes d'un petit moulin, qui servait à la fois de girouette et d'enseigne, me fit lever les yeux vers une maison de belle apparence. L'inscription, qui se prolongeait sur une ligne, d'un bout à l'autre de la façade, disait :

« Au moulin de Sans-Souci. Hôtel de la Poste;
« table pour 100 couverts, écurie pour 50 chevaux. »

Quelques fourgons étaient arrêtés devant la porte;

les gobelets tintaient sur le comptoir; un cliquetis d'assiettes se mêlait au bourdonnement des voix dans la salle commune; c'était l'heure du dîner, et je jugeai au bruit que les convives étaient nombreux. Je ne pouvais mieux choisir mon point d'arrêt pour me conformer aux instructions de mon ami Johann : aussi, moins d'une minute après que l'enseigne mobile eut attiré mon attention, j'avais déjà confié mon sac de voyage à l'une des servantes de l'auberge, retenu ma chambre pour la nuit suivante et pris place à la grande table où des rouliers, des marchands, plusieurs bourgeois de la ville et quelques voyageurs mangeaient en commun.

La conversation était générale et fort animée; mais elle semblait poussée dans la voie des nouvelles alarmantes et même sinistres. Dans ce pays du silence forcé, quant aux événements qui pourraient émouvoir le populaire, j'entendis parler librement de familles au désespoir et de victimes. On interrogeait en citant des noms, et ceux des assistants qui étaient ou qui paraissaient être le mieux informés répondaient aux questionneurs par ces mots qui rembrunissaient tous les visages :

« Perdu ! — Condamné ! — Frappé cette nuit ! — Mort ce matin ! »

Bien que les noms cités me fussent inconnus, comme j'ignorais pour la plupart ceux de mes amis les affiliés de Breslau, je ne crus pas me tromper en supposant qu'il s'agissait de ceux-ci. On parlait de catastrophes si récentes, que la distance entre Kempen et le chef-lieu de la Silésie aurait pu me donner à réfléchir sur ma supposition. Cette difficulté ne m'arrêta point; elle n'allait pas jusqu'à l'impossible : la police a des courriers si rapides, et les signaux du télégraphe vont plus vite encore. Ce qui dérouta un peu mon esprit, ce fut d'entendre nommer des jeunes filles, des femmes, et en les nommant on disait aussi : « Perdues! condamnées! » De qui pouvait-il être question, si ce n'est des sœurs et des mères de nos conviés au Winter-Garten? Mais sous quel prétexte étaient-elles condamnées? De quoi les punissait-on, si ce n'est de leur dévouement, sans doute, à leurs fils, à leurs frères? A cette pensée le vertige de l'indignation me monta au cerveau, et, oubliant toute prudence, j'allais, par la violence de mes paroles, m'exposer à partager le sort de mes amis, quand un incident de la rue me laissa muet et, par un mouvement spontané, groupa mes compagnons de table aux trois fenêtres de la salle d'auberge.

M'étant levé ainsi que les autres, mais seulement après eux, je ne pus trouver de place à l'une des croisées pour voir ce qui se passait dans la rue. A tous les étages des maisons qui faisaient face à l'auberge, je voyais des curieux se pencher au dehors et regarder en bas; mais rien ne m'apprenait quel était le spectacle qui attirait tant de regards. C'était, auprès de moi comme au loin, un morne et religieux silence, une sorte de stupeur que je partageais sans la comprendre. Le seul bruit qui vînt à mes oreilles, bruit singulièrement distinct, était celui des pas frappant à temps égaux le cailloutis de la rue; on eût dit une ronde de soldats qui passait.

En m'éloignant de la fenêtre, où j'avais essayé vainement de me faire faire une place, j'aperçus la fille de service à qui, en entrant, j'avais donné mon sac de voyage. Elle se tenait assise près de la porte, les mains jointes sur la poitrine. Cette fille balbutiait une prière. Son visage était très-pâle.

— La ville est-elle menacée d'un malheur? lui demandai-je.

— Le malheur est partout dans la ville, me répondit-elle.

— Est-ce donc un convoi de troupe qui arrive?

— Non, ce sont encore des défunts qu'on mène

au cimetière. Nous ne voyons que cela depuis huit jours. Ce qui passe maintenant, c'est le maître d'école et ses deux enfants.

— La peste est donc à Kempen?

— Peste ou petite vérole, chez nous c'est la même chose ; je lui ai toujours vu faire beaucoup de victimes ; mais jamais il ne lui en a tant fallu que cette année. Nos médecins meurent à la peine ; on en attend d'autres, mais ils n'arrivent pas !

Je me fis indiquer la demeure du chef de la police ; un quart d'heure après j'étais devant lui.

— Monsieur, lui dis-je, je me trouve par hasard de passage à Kempen, je n'avais pas l'intention de m'y arrêter ; mais j'apprends que l'épidémie qui règne dans cette ville atteint un si grand nombre de malades qu'elle ne permet pas à vos médecins de donner leurs soins à tous ceux qui en sont frappés. Je suis docteur en médecine, et je viens me mettre à votre disposition pour suppléer mes confrères épuisés de fatigue.

— Cette démarche vous honore d'autant plus, me répondit le chef de la police, qu'ici vous devez vous croire en danger.

— Le lit du malade, répliquai-je, c'est le poste d'honneur du médecin.

— Aussi n'est-ce pas le danger de la contagion que j'avais en vue, riposta le chef de la police.

Et d'un mot, pour se faire mieux comprendre, il me salua par mon nom.

— Vous me connaissiez ? lui dis-je.

— Nullement ; mais j'étais informé de votre arrivée par ceux qui m'ont rendu compte de votre voyage depuis Breslau. Que ceci ne vous inquiète pas, je devais vous laisser passer. Ainsi c'est votre dévouement qui vous retiendra ici, et non pas moi.

Cela dit, il appela un de ses agents, auquel il ordonna de me conduire au bureau du service médical établi en permanence dans la ville depuis l'invasion de l'épidémie.

Mon intention n'étant pas d'entrer dans les détails de cette campagne meurtrière, ceux-ci trouveront ailleurs leur place ; je me bornerai à dire pourquoi je prolongeai mon séjour à Kempen longtemps après que le fléau qui décimait la population eut cessé de sévir.

Si la mort ne prenait pas tous nos malades, la maladie, en revanche, n'en abandonnait aucun sans leur laisser d'horribles traces de son passage ou d'incurables infirmités. Parmi les victimes confiées à mes soins, l'une des plus éprouvées fut certainement

la mère du chef de la police, femme qui avait été, me dit-on, fort intelligente, mais qui, surtout, j'en réponds, avait dû être très-belle ; je ne l'ai connue qu'à cette dernière période de la décadence sénile que nous désignons par : tombé en enfance. Un autre que moi avait été appelé auprès d'elle, au début de la maladie : je ne dis point cela pour récriminer ; comme j'étais le dernier venu dans le service médical, les clients qui avaient le plus d'importance revenaiant de droit à mes anciens.

J'avais passé la nuit précédente au poste central des médecins, où tour à tour chacun de nous était de garde, et je venais de rentrer chez moi après l'une de mes plus laborieuses journées. Brisé par la fatigue, accablé jusqu'à l'hébêtement par l'impérieux besoin de dormir, j'allais, selon l'habitude que j'avais dû prendre depuis un mois pour être prêt à tout événement, me jeter à demi habillé sur mon lit, quand j'entendis heurter bruyamment à ma porte. Dieu sait la mauvaise volonté que je mis à répondre à l'importun ! J'étais si fort anéanti que je n'entendis rien de ce que me dit celui qui venait me chercher en grande hâte ; cependant j'achevai de me rhabiller et je suivis l'exprès qu'on m'avait dépêché, mais je le suivis machinalement, marchant

sans avoir conscience de moi-même et dormant debout. Ce fut seulement quand je me trouvai en présence du chef de la police, personnage de moi très-connu depuis que j'arpentais jour et nuit les rues de Kempen ; ce fut seulement alors, dis-je, que je me rendis compte de la direction que mon guide m'avait fait suivre et de l'endroit où il m'avait conduit.

J'éprouvai un ébranlement de pitié en reconnaissant, à travers mon invincible somnolence, le magistrat justement redouté qui, par état, devait être au moins cuirassé contre l'atteinte de toute émotion, s'il n'avait, comme tant d'autres, le cœur bronzé et la fibre ossifiée. Je le trouvai en proie à une agitation douloureuse, qu'il n'essaya point de dissimuler. Son visage était littéralement ravagé par le chagrin.

— Arrivez donc ! me dit-il, arrivez pour me dire qu'elle n'est pas morte.

— De qui voulez-vous parler ?

— De ma pauvre mère.

— N'a-t-elle pas son médecin ?

— Il l'a quittée il y a deux heures en me disant : « C'est fini ! » Depuis deux heures je me répète ses terribles paroles, et malgré les apparences qui les justifient, je ne veux pas, je ne peux pas y croire.

— Et me croirez-vous donc si je vous les confirme, moi qui entre à peine dans une carrière où mon confrère, de qui vous doutez, a acquis tant d'expérience et une si juste renommée ?

— Je croirai celui qui me dira qu'elle est vivante, me répondit-il d'un ton qui laissait à douter si c'était la folie du désespoir ou la saine et ferme conviction qui parlait.

Il eût suffi de le voir et de l'entendre en ce moment, pour reconnaître combien était méritée la double réputation de cet homme. Exécuteur impassible des ordres les plus rigoureux du pouvoir absolu, il semblait ne tenir à l'humanité que par l'amour filial, élevé chez lui à la puissance de l'adoration. « C'est un magistrat impitoyable, disait-on, mais quel bon fils ! » Et ceux qui n'ont point observé ces contradictions presque invraisemblables de l'homme avec lui-même, ne comprenaient pas qu'on pût en même temps être la terreur des mères et aimer à ce point la sienne.

C'est en me poussant avec une impatience fébrile qu'il m'introduisit dans la chambre mortuaire. La tyrannie du sommeil commençait à céder à tant de secousses ; mais j'éprouvais alors cette répugnance bien connue des médecins surmenés en temps d'épi-

démie : j'étais las de voir des morts. Arrivé au chevet du lit, je détournai la tête.

— Mais regardez-la donc ! me dit le chef de la police en me forçant, par un brusque mouvement, à diriger mon regard sur sa mère. J'ose bien la regarder, moi !

Il me serait impossible de rendre tout ce que contenait de souffrance endurée cette affirmation de son courage.

La dernière impulsion me rendit complétement à moi-même, c'est-à-dire au sentiment de mon devoir. J'examinai attentivement le masque hideux que le mal avait plaqué sur le visage de cette femme. J'interrogeai ses extrémités, qui étaient déjà froides et rigides. J'auscultai le cœur et les poumons, et, durant cet examen, le fils de la malade déclarée morte, debout, près de moi, essayant de m'éclairer, soupirait si haut et tremblait si fort, que la lampe vacillait dans sa main et qu'il m'était impossible de percevoir le bruit que j'espérais surprendre.

Je dus lui avouer qu'il me troublait et l'inviter à passer dans la chambre voisine. Il s'y résigna, mais ne put aller que jusqu'au seuil. Arrivé là, comme si ses jambes se refusaient à le porter, il s'arrêta, posa ses mains sur sa bouche et appuya son front au mon-

tant de la porte. A cette distance, je l'entendais encore étouffer ses soupirs.

Après un temps qui dut lui paraître bien long, ma conviction était faite.

Tremblant à mon tour, mais d'une émotion qui n'avait rien de pénible, je m'éloignai du lit et me dirigeai vers ce pauvre patient qui, m'ayant entendu, venait déjà à ma rencontre. Sans m'interroger, il me regarda un moment : la lampe éclairait mon visage ; puis, se précipitant dans mes bras, il s'écria :

— Je savais bien qu'elle était vivante !

— Il faut, répondis-je, qu'un miracle se soit opéré depuis le départ de votre médecin, car il n'a pu s'y tromper.

— Ignorance du médecin ou miracle de Dieu, j'étais bien sûr qu'elle devait être sauvée.

Sauvée ! peut-on dire qu'elle le fut ? même après plusieurs mois de convalescence, le fils avait-il réellement retrouvé toute sa mère ? L'horrible masque tomba, mais non sans laisser des traces profondes ; les yeux ne se rouvrirent plus et l'intelligence s'anéantit. Seulement à demi ressuscitée, toute chose, pour la pauvre créature, était devenue indifférente, et toute personne étrangère, excepté moi, cependant.

Ce qui lui restait de volonté se manifestait par un sourcillement d'inquiétude et des mouvements d'impatience à chaque fois qu'elle s'apercevait qu'un autre que moi était près d'elle et la servait. L'affection que son fils avait pour elle, c'est à moi qu'elle la rendait. Elle semblait ne plus se souvenir de lui; il en souffrait, mais, heureux de l'avoir conservée, il se résignait à souffrir. Je n'ai rien vu de comparable à la patience et à l'abnégation de ce fils à la fois présent et oublié.

— Sa tête est encore si faible! me disait-il, comme s'il avait senti le besoin de l'excuser; mais avec le temps la mémoire lui reviendra.

Comme ma présence favorisait peu ce retour de la mémoire, et que le désir de continuer enfin un voyage si vite et si longtemps interrompu devenait de plus en plus irrésistible, j'annonçai mon départ pour un jour prochain. Le fils de l'aveugle, qui jusque-là m'avait retenu à Kempen par ses prières, eut un mouvement de satisfaction.

— Je ne vous aurais pas engagé à nous quitter, me dit-il; mais si vous le voulez, dès demain vous pouvez partir : ma mère commence à s'habituer à moi.

Il prononça ces paroles d'un air triomphant, comme s'il m'eût dit : « C'est vous qui êtes oublié

maintenant; elle ne se souvient plus que de moi. »

Tout en le félicitant de cette heureuse révolution, je lui demandai de me l'expliquer.

— Vous n'êtes pas toujours là; d'abord j'ai essayé de vous remplacer en la trompant; puis, peu à peu, je me suis rappelé à elle... Au fait, pour mieux vous renseigner, venez voir où nous en sommes ensemble.

Il entra dans la chambre de l'aveugle; je le suivis silencieusement et m'arrêtai à certaine distance.

Le fils s'approcha de sa mère, qui se tenait près de la fenêtre, dans un fauteuil. Il lui toucha doucement la main. Elle tourna vers lui la tête comme si elle y voyait, et me nomma. Il ne répondit pas, demeura immobile, la main tendue, espérant une autre parole; elle se fit un peu attendre. Enfin la mère chercha la main que son fils lui tendait; elle la rencontra, la toucha un moment, et dit naturellement, sans témoigner du mécontement ou du déplaisir: « Ah! c'est toi. »

Il me regarda; son visage rayonnait, ses yeux se mouillèrent; il n'aurait pu être ni plus heureux, ni plus attendri si, en le reconnaissant, elle eût poussé un cri de joie.

La pauvre dame indiqua qu'elle voulait se lever;

il l'aida à quitter son fauteuil, et, bras dessus, bras dessous, tous deux firent plusieurs fois le tour de la chambre. Pendant cette promenade, le fils murmurait à l'oreille de sa mère je ne sais quelles douces paroles; tout ce que je puis dire, c'est qu'elle les écoutait avec attention et qu'elle finit par sourire.

— C'est encore mieux qu'hier ; elle m'embrassera demain ! me dit-il quand, après avoir vu sa mère se replacer dans son fauteuil, il m'eut ramené dans son cabinet.

— C'est évident, répliquai-je, et je suis d'autant plus heureux de profiter ce soir même de la liberté que vous me rendez, que je vous laisse avec cette bonne espérance pour demain.

Nous touchions au moment des adieux. Avant de me permettre de prendre congé de lui, il me dit : — Il y a cinq mois, quand vous vous êtes arrêté ici, j'avais ordre de vous laisser passer ; mais je devais signaler votre passage aux autorités russes qui surveillent la frontière ; je ne ferai aujourd'hui que la moitié de mon devoir ; votre belle conduite chez nous me dispense de remplir l'autre. Cette conduite est connue dans le pays que vous allez parcourir ; elle doit avoir disposé favorablement pour vous ceux qui le gouvernent, cependant ne vous y fiez pas :

les affiliés de Breslau ne sont pas encore jugés ; quelques-uns d'entre eux, qui n'avaient pas été pris, viennent de se compromettre pour avoir voulu se venger d'une trahison.

Pensant aussitôt au plus cher de mes amis que je ne devais plus revoir, je demandai si Johann Ostern ne se trouvait pas au nombre de ces nouvelles victimes.

A ce nom, le chef de la police sourit et répliqua :

— Je vous l'ai dit, nè vous fiez à rien, ne vous confiez à personne, et que Dieu vous conduise !

Sans vouloir s'expliquer davantage, il me remercia de nouveau et avec effusion des soins que j'avais donnés à sa mère ; je dus, malgré ma résistance, accepter le prix trop élevé auquel il avait estimé ces soins. Une heure après, le sac sur le dos, je quittai Kempen. Le soir même j'étais en Pologne.

III

RENCONTRE

Parti de Breslau à l'époque où dans nos forêts tombent les dernières feuilles, quand je touchai du pied la *terre des douleurs,* la saison des grands froids

était passée, l'ortolan des neiges avait émigré, et les peupliers blancs fleurissaient. Me dirigeant sur Lublin, aucun accident ne me fit obstacle jusqu'à Piotrkow, le point milieu entre Wachnau et Krakow (Varsovie et Krakovie). La Wartha elle-même, ce fleuve justement nommé le ravageur des champs, la Wartha me fut clémente. Elle suivait, sans rien menacer, paisiblement son cours. Un peu au-dessus de Wielgie je hélai un bateau de pêche qui allait prendre le large ; il vira de bord pour venir me chercher, et peu après me déposa sur l'autre rive.

Je ne mentionnerais pas ici ce fait sans importance de la traversée d'une rivière, si je ne lui avais dû, étrange hasard, la réponse à une question adressée par moi au chef de la police de Kempen, question à laquelle celui-ci n'avait pas clairement répondu. Au moment de nous séparer, lorsqu'il m'apprit que de nouvelles arrestations avaient été faites parmi nos associés de la *jeunesse armée*, je m'empressai, on s'en souvient peut-être, de lui demander si le nom de Johann Ostern figurait sur la liste des prisonniers. Un sourire et ces mots : « Ne vous fiez à rien, ne vous confiez à personne », c'est tout ce que j'obtins de lui. Je pensai longtemps à l'expression ironique de ce sourire, et ce qui m'apparaissait

à travers ces mots que je pourrais dire translucides, effrayait mon esprit, révoltait ma conscience et blessait profondément mon cœur.

La barque avait atterri, je venais de sauter sur la berge et déjà je m'éloignais d'elle pour atteindre la grande route, quand le patron me rappela :

— Voyageur, vous oubliez ceci, me dit-il.

Et il me lança un papier qu'il avait eu la précaution de lester d'une pierre pour atteindre au plus loin possible.

En même temps que la pierre ainsi enveloppée tombait à quelques pas de moi, la barque regagnait rapidement le large. Elle fut bientôt à une telle distance que je n'aurais pu lui renvoyer le projectile si le patron eût fait erreur en m'adressant ce papier soi-disant oublié par moi dans cette barque où je n'avais rien laissé de ce qui m'appartenait. Mais le papier était aussi bien pour moi que pour tout autre; il n'y avait d'exclus dans sa destination que ceux qui ne savaient pas lire.

Je le dépliai; c'était le feuillet d'un journal imprimé sur double colonne, en allemand et en polonais; le titre disait : AVIS AUX FIDÈLES; CHATIMENT D'UN TRAÎTRE! Je reconnus à certains signes que ce journal sortait de l'une de ces imprimeries clandes-

tines qui défient l'espionnage, et même qui parfois établissent leurs presses jusque sous le toit de l'autorité intéressée à les détruire. Je compris aussitôt que le patron de la barque appartenait à cette légion de hardis émissaires, souvent décimée et toujours plus nombreuse, dont les membres, sans cesse en marche, transmettent en tous lieux comme dans tous les rangs des nouvelles ou des mots d'ordre, et distribuent, selon le besoin présent de la cause commune, soit des manifestes à l'ennemi, soit des cartouches aux fidèles.

Je n'ai plus sous les yeux le texte de cet article; il eût été imprudent de le conserver ailleurs que dans ma mémoire. Voici, en substance, ce qu'il racontait:

« Six jeunes gens, bien que des plus ardents compagnons de la jeunesse armée de Breslau, furent du petit nombre des oubliés dans la razzia provoquée par la convocation au Winter-Garten. Se fiant peu à la durée de leur bonheur, ils se disposaient à quitter la ville, quand ils acquirent la preuve qu'un des chefs de l'association, en rapport continuel avec les polices russe et prussienne, leur livrait à prix d'argent les noms des affiliés et le secret des conférences. Dès lors ils renoncèrent à partir, et s'engagèrent à ne plus profiter de la liberté qui leur était

aissée que pour parvenir à infliger au traître le châtiment qu'il méritait.

« Il n'était point facile de trouver dans Breslau celui qu'ils voulaient surprendre; il se tenait caché, non pour se dérober à ceux qu'il avait trahis, mais afin qu'ils dussent croire que lui aussi avait été victime de la dénonciation. De sa retraite dont il gardait le secret, dans la crainte, on devait le supposer, de compromettre son hôte, il faisait parvenir jusque dans la prison, où ses victimes attendaient leur mise en jugement, des avis rassurants sur leur sort et la promesse de travailler à leur délivrance. Aux amis de ceux qu'il savait libres il avait écrit :

« Je ne m'éloigne point, je veille, je n'oublie per-
« sonne; mais que les fidèles s'abstiennent de toute
« tentative pour pénétrer le secret de mon asile; ils
« aideraient l'ennemi à le découvrir. »

« Ceux qui s'intitulaient les six vengeurs, cherchant à l'aventure, ne pouvaient attendre que du hasard le succès de leurs recherches. L'aventure leur fut favorable et le hasard les mena au but.

« L'un des chercheurs, passant, vers la tombée du jour, devant une maison du faubourg Saint-Nicolas, vit sur le pas de la porte de cette maison une fillette assise et assoupie, qui tenait un chien en laisse. Ce

chien n'avait de remarquable que son extrême maigreur. Accroupi aux pieds de la jeune fille, il portait bas la tête d'un air triste et souffreteux. A la vue de ce chien, le passant eut un souvenir, puis une espérance; cependant, bien qu'il dût être plutôt porté à se faire illusion qu'à mettre en doute la sûreté de sa mémoire, il hésita à reconnaître dans cette bête mélancolique et piteuse l'animal fringant et bien nourri qui faisait naguère un si joyeux accueil aux amis de son maître. Pour plus de certitude, le chercheur rebroussa chemin. Comme il repassait devant la maison, il prononça à demi-voix le nom du chien. A son nom, Nüchtern releva la tête et se dressa soudain sur ses jambes; le mouvement avait réveillé la fillette, et elle se leva à son tour. Alors, visiblement inquiète, Silvane retint l'animal à l'aide de la corde et le força à rentrer dans la maison, ayant soin aussitôt de fermer la porte derrière elle.

« Le lendemain elle chercha vainement son captif dans le faubourg; il était au pouvoir des six vengeurs.

« Son instinct devint leur guide; mais cet instinct, émoussé par la consomption qui le faisait de jour en jour dépérir davantage, les égara d'abord; enfin, de suppositions en indices, ils l'amenèrent

un soir dans la cour d'une maison située au cœur de la ville. Quand il se vit là, le chien, qui semblait tout à l'heure à demi mort d'épuisement, secoua ses oreilles, tourna sur lui-même en aspirant l'air ; puis, grattant la terre et flairant comme pour suivre une piste, il s'élança dans l'escalier. Ce dernier effort avait achevé de briser le pauvre animal. Ceux qui le suivaient le trouvèrent au deuxième étage, étendu et râlant au seuil d'une porte. La joie l'avait tué.

« Cependant la porte s'était entr'ouverte. A peine l'homme qui demeurait là eut-il dit à demi-voix : « Silvane, pourquoi m'as-tu amené Nüchtern? » qu'aussitôt cette porte, poussée du dehors, s'ouvrit entièrement, puis elle fut à l'instant refermée.

« Le maître de Nüchtern ne se vit pas, cette fois, seul chez lui.

« Quand on accourut à ses cris, ses victimes étaient vengées. Les aiguilles de tatouage et la poudre à canon avaient incrusté sur son front en caractères ineffaçables ce nom infamant : *Caïn*.

« Ceux qui nous condamnent au silence sous prétexte d'apaisement, disait en terminant l'auteur de l'article, ont pris des mesures sévères afin que le fait rapporté ici ne s'ébruite point, et ils ne manqueront pas de le traiter de récit mensonger s'il vient à se

répandre. En nier l'exactitude leur sera d'autant plus facile, qu'à l'heure où nous écrivons, les justiciers et leur patient ont, dit-on, disparu. Nous ne voulons pas donner à entendre qu'on les a tragiquement sacrifiés à la peur du scandale; mais il y a pour les uns des cachots profonds d'où l'on ne remonte pas pour être jugé publiquement. Quant à celui qui ne pourrait plus se montrer à Breslau, même le front couvert, sans être exposé continuellement à tomber sous une main prête à lui arracher son voile; quant à Johann Ostern, avons-nous dit, Nüchtern seul pourrait découvrir en quel lieu ceux qu'il a servis lui payent maintenant ses services; mais Nüchtern n'existe plus. »

Voilà ce que je lus. J'avais tant donné de mon amitié à ce malheureux Johann Ostern, je croyais si bien en lui, qu'à cette révélation je sentis que quelque chose de mauvais entrait en moi pour n'en plus sortir : la défiance.

Je touche à l'épisode le plus étrange et le plus saisissant de mon voyage. C'est encore d'un châtiment qu'il s'agit; mais cette fois celui qui l'infligea n'avait nullement l'intention de punir.

J'étais parvenu au delà de Radom, le chef-lieu de la voïvodie de Sandomir; deux jours de marche en-

ore, et j'arrivais à destination. Malgré l'espérance 'un si prochain repos, j'aurais volontiers séjourné n route, tant j'avais, surtout depuis la veille, abusé e mes forces et de mon courage. Adossé contre un rbre du chemin, j'essayais de me reposer debout. 'aurais craint, si je m'étais assis, de ne pouvoir me elever que le lendemain. Aussi loin que mon re-ard pouvait porter dans la direction que je devais uivre, je cherchais à découvrir l'apparence d'un îte pour la nuit, maison ou chaumière; mais rien n perspective, rien qu'une route poudreuse et deux mmenses plaines qui montaient devant moi et s'in-linaient sous le ciel à l'horizon.

Je maugréais contre le sort qui me semblait, à laisir, reculer indéfiniment mon étape, quand j'en-endis derrière moi le bruit d'un équipage qui, raîné lentement par un cheval blessé à la jambe, ahotait à chaque pas sur la route. Le siége était ide; un jeune homme, vêtu d'une confortable pe-isse de voyage en riche fourrure, ayant le bras gauche passé dans un foulard noué au cou en écharpe, marchait à côté du cheval et l'encourageait par des paroles familières seulement à l'homme bien élevé, et qu'on ne rencontre pas même dans le voca-bulaire des cochers de bonne maison.

Quand l'équipage qui cheminait sur la chaussée fut à la hauteur de l'arbre contre lequel j'étais adossé, le jeune homme arrêta son cheval et vint à moi.

— Veuillez me pardonner si j'interromps vos réflexions, me dit-il en me saluant avec beaucoup de courtoisie; mais j'ai besoin d'un renseignement que vous pourrez peut-être me donner. Y a-t-il encore loin d'ici à la plus prochaine habitation?

— C'est précisément ce que je me demandais à moi-même, répondis-je.

— Fâcheuse incertitude dans l'état où nous sommes, reprit-il; à cinq cents pas d'ici mon cocher vient de nous verser dans une fondrière. Vous le voyez, mon cheval peut à peine marcher; la voiture est horriblement disloquée, ce n'est qu'à force de liens de toute sorte qu'elle ne tombe pas en morceaux; moi, j'ai le bras gauche foulé; mais le plus malade, c'est encore mon malheureux domestique, qui a une grave blessure à la tête, et de plus, je le crains fort, une côte cassée.

— C'est ce qu'en ma qualité de médecin je puis vérifier, répliquai-je aussitôt, oubliant ma fatigue. Vous dites que la fondrière n'est qu'à cinq cents pas?

— Oui; mais vous entendez bien, docteur, que que je n'ai pas laissé là ce pauvre diable; vous n'aurez pas besoin d'aller si loin pour le visiter.

— Où donc est-il? demandai-je.

— Dans ma voiture; c'est en l'y transportant malgré lui que je me suis foulé le bras.

Au mouvement que je fis, le jeune homme devina que je voulais m'assurer de la gravité de son mal.

— Au plus pressé, me dit-il; mon bras est bien soutenu; je ne souffre presque pas, je puis attendre.

J'ouvris la portière de la voiture et essayai de m'établir auprès de l'autre blessé, sorte de colosse qui encombrait l'espace. Je dus renoncer à nous placer, lui et moi, d'une façon qui me rendît possible l'examen de ses blessures; quant à le faire descendre sur la route pour le coucher par terre ensuite, il eût fallu qu'il s'y aidât; mais il ne bougeait pas, et l'on ne pouvait le toucher sans qu'il poussât des cris de patient à la torture. Son maître, voyant l'inutilité de mes tentatives, me dit :

— Puisque vous ne pouvez rien maintenant pour soulager ce malheureux, visitez mon bras; faites ce que vous croirez possible et indispensable; puis j'irai à la découverte.

Mon premier soin fut de le débarrasser de sa pe-

lisse; j'y parvins, non sans peine, et quoiqu'il n'eût fait entendre aucune plainte, je dus cependant lui avoir causé de vives douleurs, car je constatai qu'il y avait luxation de l'avant-bras. Elle me sembla heureusement facile à réduire.

— Vous avez du courage, lui dis-je.

— Je suis officier russe, me répondit-il avec un sourire d'orgueil qui touchait à l'outrecuidance.

— Et moi, j'ai l'honneur d'être Polonais, répliquai-je d'un ton aussi peu modeste que le sien.

Ce feu croisé de nos qualités respectives me fut d'un secours très-efficace dans l'opération que je ne voulais point retarder. J'avais prévu le mouvement que ma réponse devait provoquer; je calculai le mien sur celui du jeune officier : la position était favorable, mes mains étaient sûres, mes forces rassemblées; instantanément je donnai au bras l'extension nécessaire; l'officier poussa un léger cri, la luxation était réduite.

— L'essentiel est fait, dis-je à mon malade; avant peu vous pourrez vous servir de votre bras gauche.

— Ce dont je me félicite en ce moment, me répondit-il, c'est d'avoir conservé l'usage de la main droite; comptez que j'en profiterai pour faire savoir

au plus tôt en Russie ce que je dois de reconnaissance à un médecin polonais.

Il me restait à imaginer un moyen de maintenir le bras luxé dans une position fixe. Sur les indications de l'officier, je trouvai dans le coffre de la voiture à peu près ce qu'il me fallait pour cela. D'abord une de ces boîtes à couleurs, carrées, larges et plates, dont le couvercle brisé me fournit des éclisses; ensuite du linge de corps dans lequel je me taillai des bandelettes pour assujettir mes éclisses autour du bras et forcer celui-ci à demeurer immobile.

Je me mis en devoir de poser l'appareil. L'opération ne laissait pas que d'être peu facile, en l'absence de tout secours étranger. Je m'en tirai cependant d'une façon assez satisfaisante, grâce à mon blessé lui-même, qui me seconda avec autant de sang-froid et d'intelligence qu'on aurait pu en attendre de l'aide-chirurgien le plus exercé et le plus intelligent.

Au moment où nous terminions notre tâche, un paysan qui montait un cheval lancé au galop passa devant nous sur la route.

— Arrête! lui cria le jeune officier.

Le cavalier revint sur ses pas. L'officier lui demanda :

— Combien faut-il de temps pour arriver à la première station?

— Un petit quart d'heure en poussant mon cheval; mais avec vos jambes il ne faudrait pas moins d'une grande heure.

— Et cette habitation, est-ce un château ou une masure?

— C'est une ferme; le château est plus loin.

— Tenez, je vous prie, ma bourse ouverte, me dit l'officier qui venait de tirer celle-ci de sa poche.

Et quand je l'eus dans les mains, il y prit une pièce d'or, puis la montrant au paysan, il lui dit :

— Ceci est pour toi si dans une heure tu m'as amené de la ferme ici une charrette garnie de paille, à défaut de matelas, pour faire litière; il s'agit de transporter un malade; de plus, les gens que tu m'enverras, si tu ne peux revenir toi-même, se muniront de cordes pour attacher derrière la charrette cette voiture que mon cheval blessé ne peut plus traîner.

— Il faudra bien que je revienne, observa judicieusement le paysan; autrement à qui donneriez-vous la récompense?

Au cri : « Hop! hop! » accompagné de deux coups de talon dans les flancs, le cheval reprit son temps de

galop. Moins d'une heure après qu'il se fut éloigné, nous entendîmes rouler la charrette qui venait vers nous. Deux valets de la ferme accompagnaient le paysan. Il avait jugé ce renfort nécessaire.

Avant de poursuivre le récit du voyage, c'est, il me semble, justice de ma part envers le jeune officier russe que d'essayer de faire partager la haute opinion qu'il me laissa de lui quand nous nous séparâmes. Quelques détails et un fait suffiront, je suppose, pour justifier cette opinion.

Durant l'heure d'attente que nous dûmes passer, tête à tête, sur la route, j'eus tout le loisir nécessaire pour apprécier la supériorité et le charme de son esprit. Cette insouciance pour la douleur qu'il montra, sans affectation, durant l'espèce d'opération chirurgicale qu'avec son aide je pratiquai sur lui-même, m'avait donné la mesure de son courage. C'était une de ces natures distinguées, séduisantes, qui s'imposent si naturellement à notre amitié, que j'eus un regret sincère de ne pouvoir lui accorder la mienne. Mais ma désillusion à l'égard de Johann Ostern ne m'eût-elle pas mis en garde contre l'engouement de prime-saut auquel j'étais enclin, que cette réflexion : « il est officier russe, je suis patriote polonais, » aurait arrêté l'élan de ma sympathie. Quel trait d'union

est possible entre deux termes qui se repoussent comme les pôles du même nom de l'aimant?

Si, de moi à lui, l'intimité ne pouvait s'établir, sa qualité d'ennemi ne m'obligeait pas du moins à lui refuser mon estime. La générosité et la franchise chevaleresques dont il fit preuve ce jour-là, et le lendemain surtout, la lui gagnèrent si bien que je me dis, aujourd'hui encore, au souvenir d'un tel ennemi : « Jamais je n'ai rencontré personne de qui j'eusse autant voulu être le frère. »

Assis sur le talus d'un fossé de la route, nous causions en attendant l'équipage qui devait nous arriver de la ferme; notre entretien était interrompu de temps en temps par un lamentable soupir que la souffrance arrachait au pauvre diable toujours couché dans la voiture, où j'avais dû renoncer à lui porter secours. A l'un de ces soupirs plus profond, plus déchirant que les autres, je me levai, afin, ne pouvant mieux faire, d'aller au moins rassurer par ma présence ce malheureux blessé, qui devait se croire tout à fait abandonné. Je n'étais pas encore arrivé jusqu'à lui quand la portière de l'équipage s'ouvrit brusquement. Le blessé, surexcité sans doute par quelque atroce douleur, avait fait un suprême effort pour se mouvoir dans l'étroit espace. Je ne vis hors

de la voiture que la tête renversée du colosse à laquelle le marchepied faisait point d'appui, et ses deux grands bras levés vers le ciel comme pour appeler à son aide. Il va sans dire qu'une seconde après j'étais auprès de lui, et que de mes deux mains croisées je maintenais sa tête convenablement redressée; au même instant il laissa retomber ses bras.

— Voilà, dis-je à son maître qui m'avait suivi, une position dont je pourrais profiter pour faire un premier pansement de cette grave blessure au front; mais je ne saurais agir à moins qu'un aide ne soutienne la tête de ce malheureux.

— Ne suis-je pas là? me répondit l'officier. A défaut de mes deux mains que je ne puis vous offrir, mon bras droit suffira pour lui servir de chevet.

J'acceptai sa proposition, et lui, substituant adroitement son bras à mes mains, se plaça de façon à me laisser toute liberté d'action. Le blessé ne s'aperçut pas d'abord que j'avais un remplaçant; aussi, quand il me vit devant lui me préparer à panser sa blessure, sa physionomie exprima de l'étonnement, je pourrais dire de l'effroi; il renversa son regard pour savoir qui lui soutenait la tête; et quand il eut reconnu son maître, il fit un mouvement très-marqué de répulsion. On eût dit qu'à ce contact il souffrait davantage.

Cependant, après que l'officier eut prononcé en hongrois quelques paroles d'exhortation dites du ton de l'autorité affectueuse, il parut se résigner ; mais, comme pour protester contre ce semblant de résignation, je le vis, par moment, mordre violemment ses lèvres et tourner de mon côté des regards de désespéré. J'en témoignai ma surprise, sans toutefois cesser de m'occuper de la blessure.

— Vous ne vous trompez pas, me dit mon bienveillant auxiliaire; il y a en lui une sourde colère qu'il ne peut dissimuler : c'est celle qu'éprouve l'animal farouche réduit à l'impuissance, contre le dompteur qui s'est imposé la tâche de l'apprivoiser. Tâche périlleuse, j'en ai eu la preuve aujourd'hui : notre chute dans la fondrière ; j'ai tout lieu de croire qu'il n'y a pas précipité mon équipage par maladresse, mais bien par mauvaise inspiration, et au risque de s'y briser, pourvu qu'il m'y brisât avec lui.

Le blessé l'interrompit en poussant un formidable cri.

— Vous l'entendez, dis-je, il proteste contre vos paroles.

— C'est impossible, reprit l'officier, cet homme ne sait pas de quoi nous parlons; il ne comprend que le hongrois. S'il a crié de la sorte, c'est que vous lui

aurez fait mal : prenez garde, docteur, le pauvre diable souffre bien assez déjà ; plaise à Dieu qu'il en puisse revenir !

— D'après vos suppositions, demandai-je, si vous tenez à sa guérison, ce n'est pas, sans doute, pour vous le conserver comme serviteur ?

— Au contraire ; seulement, à l'avenir, je conduirai moi-même la voiture. Cependant, il est présumable que le même accident ne se renouvellera pas. La leçon d'aujourd'hui et les soins que je lui ferai donner le porteront à réfléchir. D'ailleurs, ajouta-t-il, si j'ai rencontré en lui un de ces êtres farouches que les mauvais traitements irritent et sur lesquels les bons ont rarement prise, il a trouvé en moi un de ces esprits obstinés que l'impossible aiguillonne et pousse à leur but. Celui que je me suis proposé d'atteindre, le voici : savoir s'il n'est pas d'effort humain capable de prouver à un sauvage, qui avant tout est un homme, qu'entre gens de cœur il n'y a d'ennemis que sur le champ de bataille.

— Tel que vous le voyez, poursuivit l'officier, ce pauvre diable, qui n'est presque plus un vivant, a été l'un des plus vaillants soldats de cette armée hongroise où l'on a compté tant de braves ; j'avais eu l'occasion de l'admirer de près pendant l'action.

Après le dernier choc que nous repoussâmes et qui amena la soumission de la Hongrie, je le retrouvai confondu parmi les morts et en pire état peut-être qu'il n'est en ce moment. Je sentis qu'il était du devoir des vainqueurs de conserver la vie à un vaincu dont le furieux courage méritait tant d'estime. Je le fis transporter à l'ambulance, puis je veillai à ce qu'il fût admis à l'hôpital. Je ne le perdis pas de vue, et à l'époque de sa convalescence, je le réclamai pour l'attacher à mon service. J'ai eu mainte fois la preuve qu'il ne me pardonnait pas d'avoir été au nombre de ceux qui ont décidé du sort de son pays; je sais qu'il appartient à une race pour laquelle les bienfaits n'effacent pas ce qu'on croit être une injure; aussi, j'en ai la conviction, l'événement d'aujourd'hui était prémédité; mais quand on se fait éducateur d'un lion, on doit s'attendre à des morsures. Pour le moment, observa-t-il en regardant le blessé avec apitoiement, le mien n'est qu'un bien pauvre sire; donc je tiens à ce qu'on me le guérisse; car, pour qu'il y ait mérite à dompter un lion, il faut que le lion soit dans toute sa force.

Il achevait de parler et moi de poser l'appareil, quand la charrette arriva accompagnée comme je l'ai dit.

Grâce au renfort de gens, nous pûmes transporter, avec toutes les précautions nécessaires, le grand diable de Hongrois dans l'équipage rustique. J'admirai, pendant cette opération du transport, la sollicitude de l'officier pour celui qu'il appelait son lion. Il voulut s'assurer par lui-même si la litière était assez épaisse, veiller à ce que la tête fût posée à hauteur convenable et à ce que le corps ne portât pas à faux. Le serviteur le plus dévoué n'aurait pas été l'objet de plus de soins.

En même temps que les uns s'occupaient du Hongrois, les autres liaient solidement derrière la charrette la voiture de l'officier, dans laquelle lui et moi nous montâmes; un paysan se chargea de conduire à pied le cheval blessé, et enfin notre petit convoi se mit en marche. Il chemina si lentement qu'il était nuit close quand nous entrâmes dans la cour de la ferme.

Le bâtiment d'habitation offrait peu de ressources pour nous loger, ne fût-ce que pendant une nuit. On ne pouvait mettre qu'un seul lit à notre disposition; l'officier décida qu'il serait pour notre malade, et voulut que celui-ci en prît possession sur-le-champ. On l'y porta.

Comme la perspective d'une mauvaise nuit à passer n'avait rien d'effrayant pour un jeune militaire et un

jeune médecin, habitués par état aux nuits blanches, nous délibérions très-gaiement avec le fermier et sa famille sur les moyens de nous établir chez eux le moins incommodément possible, quand l'arrivée d'un personnage qui s'arrêta au seuil de la porte mit fin à notre délibération.

C'était un vieillard de haute taille, vêtu d'une longue lévite croisée sur la poitrine jusqu'au dernier bouton. Il y avait dans son attitude la roideur du soldat, et son regard vous scrutait comme celui du capitaine qui passe sévèrement l'inspection de sa compagnie.

A son arrivée, le fermier le salua avec un respect qui n'avait rien d'affectueux, et sa physionomie prit une expression singulièrement sérieuse; sa femme, qui venait de faire preuve d'une intarissable loquacité, devint muette, et leurs enfants, que j'avais pu juger assez prompts à se familiariser avec des inconnus, allèrent, comme des oiseaux effrayés, se blottir dans un coin.

Évidemment le nouveau venu était pour ces bonnes gens un objet de terreur.

En homme habitué à se voir accueilli de la sorte, il n'en parut ni flatté ni blessé. Sans répondre au salut du fermier, il s'avança vers le jeune officier, et

lui dit d'un ton de voix beaucoup moins rude que son regard et son attitude ne pouvaient le faire supposer :

— On m'a parlé de votre accident, et je viens vous offrir chez moi l'hospitalité qu'en conscience vous ne pouvez pas accepter ici.

— Je vous suis bien reconnaissant de cette démarche, répondit le maître du Hongrois; mais je viens d'établir ici un malade qu'en conscience aussi je ne puis quitter.

— Votre domestique, m'a-t-on dit, riposta le vieillard; un médecin auprès de lui sera d'un plus utile secours que vous-même, et j'ai amené le mien.

Et, disant cela, il se tourna vers le médecin, qui, à son tour, se tenait sur le seuil de l'habitation.

L'officier me présenta au vieillard comme un docteur en qui il avait toute confiance.

— C'est fort bien, répliqua l'autre; mais deux avis valent mieux qu'un : nous laisserons ces messieurs s'entendre au sujet de votre malade, et je vous emmène.

— Pardon, objecta encore l'officier, j'ai le désir d'assister à la consultation. Je suis attendu à jour fixe comme témoin au mariage d'une jeune parente, et je tiens à savoir s'il faut me résigner à laisser mon

malade en route; de plus, je dois m'occuper de faire réparer ma voiture à demi brisée.

— Qu'à cela ne tienne, nos docteurs peuvent consulter à l'instant ensemble; quant à votre voiture, il faudra nécessairement qu'on la conduise au château, vous ne trouveriez pas d'ouvriers ailleurs.

La consultation eut lieu. Malgré le plus scrupuleux examen, nous ne pûmes, mon confrère et moi, constater aucune lésion chez le malade, et, à part sa blessure à la tête qu'on ne pouvait contester, je me crus en droit de supposer de sa part, d'après certains indices peu trompeurs pour un médecin, plutôt apparence jouée que réalité dans son état de prostration et ses soudains réveils de la souffrance aiguë. Mon confrère n'ayant fait aucune remarque à ce sujet, je gardai pour moi mon observation, et me contentai de déclarer que ce que nous avions de mieux à faire, dans l'intérêt du blessé, c'était de le laisser reposer toute la nuit.

— Pour plus de sécurité sur ce point, ajouta le vieillard, nous laisserons ici mon médecin, et demain il viendra nous dire comment cette nuit s'est passée.

Les choses ainsi réglées, et guidés par celui qui persistait à vouloir être notre hôte, nous nous rendîmes à son château.

IV

LE MAÎTRE DU CHATEAU

Approchant du terme de ma tâche, un retour rapide vers le passé me semble indispensable pour faire pénétrer un peu de lumière dans la demi-obscurité où s'arrêtera nécessairement ce récit.

On sait que le 7 septembre 1831, après un avantage obtenu la veille par les Polonais sur leurs ennemis, lesquels perdirent ce jour-là vingt mille soldats, on sait qu'à cette date néfaste l'homme à qui la défense de Varsovie avait été confiée la livrait au tzar *sans condition*. Depuis ce 7 septembre, près de vingt ans s'étaient écoulés, et le nom de l'homme qui avait écrit ces deux mots *sans condition* était dans toutes les bouches une si grande injure, que, du plus humble au plus puissant, de l'enfant au vieillard, quiconque se l'entendait dire, exigeait aussitôt qu'une tache de sang lavât cette tache de honte. Donc le nom était resté; mais l'homme, qu'était-il devenu? Les uns le disaient errant à l'étranger; les autres, menant grande vie à Saint-Pétersbourg; ceux-ci le prétendaient disgracié et en exil au fond de la Russie;

ceux-là, qu'il faisait volontairement pénitence dans la cellule d'un couvent. Tous répétaient des « On dit », personne ne disait : « Je l'ai vu. »

Telles étaient encore les conjectures et l'incertitude sur le sort de cet homme quand le hasard nous amena, le jeune officier russe et moi, à accepter d'un inconnu l'hospitalité qu'il nous offrait dans son château.

Notre épuisement visible, après les fatigues de la journée, et les soins nécessités par l'accident au bras de mon compagnon de voyage, imposaient à notre hôte le devoir de ne pas prolonger indiscrètement avec nous la soirée; il le comprit, et se hâta de nous conduire dans les deux chambres voisines préparées pour nous recevoir; puis, presque aussitôt, il prit congé de nous après avoir donné des ordres à l'un de ses valets pour qu'on nous servît à souper dans un petit salon attenant à la chambre à coucher de l'officier.

Le plus pressé était de visiter le bras malade, dont l'appareil provisoire avait été un peu aventuré par la suite du voyage; je le trouvai dans un état satisfaisant, et, afin que tout fût pour le mieux, je n'eus qu'à serrer un peu plus les bandes de toile autour des éclisses.

Nous passâmes dans le petit salon où le valet attendait nos ordres pour servir, et nous nous mîmes à table.

Nous avions grand appétit : aussi, à part les petits services qu'en sa qualité de manchot mon compagnon réclamait de moi, tels que préparer ses bouchées de pain et dépecer le pâté de gibier, nous n'ouvrîmes d'abord la bouche que pour manger.

— Ah çà, demandai-je à l'officier, quand le cri de la faim fut apaisé, vous savez sans doute chez qui nous sommes ?

— Je l'ignore absolument, me répondit-il ; notre hôte m'a beaucoup questionné sur mon propre compte, nullement sur le vôtre : il est vrai que j'avais cru prudent de ne pas lui dire depuis quand nous voyagions ensemble ; il nous croit liés de longue date ; bref, il m'a demandé mon nom, mais il ne m'a pas dit le sien. Au fait, pour le savoir, nous n'avons qu'à interroger le valet qui nous sert.

Ce valet, qui était sorti un instant, rentra. L'officier s'empressa de lui demander :

— Comment se nomme ton maître ?

La question parut d'abord l'étonner, puis l'inquiéter ; je la lui répétai, il se décida à répondre :

— Nous lui disons Son Excellence, et quand il signe il écrit Antoine.

— Antoine, dit l'officier, ce n'est qu'un nom de baptême ; ce que je te demande, c'est son nom de gentilhomme.

— Ceux qui le savent ne le disent pas, répliqua le valet en s'inclinant humblement, comme pour se faire excuser ce que sa réponse pouvait avoir d'irrespectueux.

— Mais, reprit son questionneur, ce château où nous sommes, tu peux me dire, sans doute, comment on l'appelle ?

— Certainement ; comme c'est Son Excellence qui l'a fait bâtir, on l'appelle le château Antoine.

Il ne nous fut pas possible d'obtenir de ce valet d'autre renseignement plus positif.

Notre souper terminé, comme le sommeil nous tyrannisait, j'accompagnai l'officier dans sa chambre et je l'aidai à se mettre au lit. Je lui avais souhaité la bonne nuit et j'allais me retirer chez moi, quand il me rappela.

— Si vous vous levez demain avant moi, me dit-il, faites en sorte, je vous prie, de vous informer exactement de ce que peut être Son Excellence M. Antoine. Est-il Russe, Polonais ou Prussien ? Je n'ai pu le

deviner dans notre conversation avec lui ; il n'a pas d'accent qui trahisse sa nationalité. Tout ce dont je suis certain, c'est que sa sympathie est très-vive à l'égard des officiers et du drapeau de la sainte Russie. C'est bien entendu : je compte sur votre enquête personnelle pour le cas où je serais moins matinal que vous.

Nous n'eûmes sur ce point rien à nous reprocher, c'est-à-dire que lui et moi nous dormions encore quand le valet qu'on avait attaché à notre service vint nous avertir que l'heure du déjeuner allait sonner, et que Son Excellence nous attendait pour se mettre à table.

Ainsi, malgré notre légitime curiosité, il fallut nous disposer à revoir notre hôte sans avoir pu savoir mieux que la veille par qui nous étions hébergés.

Le vieillard, qui faisait peur aux paysans et dont les valets ne savaient ou ne voulaient pas dire le nom, fut, surtout avec mon compagnon, d'une politesse et d'une affabilité parfaites ; mais il ne cessa pas de l'interroger sur les événements de ces dernières années, comme si l'écho des bruits qui avaient remué l'Europe n'était pas encore venu jusqu'à lui.

— Excusez-moi, lui dit-il, si je vous adresse tant

de questions; je suis un pauvre solitaire, qui n'ai guère l'occasion de savoir ce qui se passe au delà de ma thébaïde. Je ne vois plus le monde; j'ai renoncé à la lecture des journaux; ils sont, pour la plupart, ou mal informés ou intéressés à déguiser la vérité. Je n'ai point de relations dans ce pays, où cependant l'attachement à de vieux souvenirs m'a ramené. Dernier vivant de ma famille, je suis positivement isolé au milieu de paysans et d'ouvriers toujours prêts à médire du maître qui les paye. Enfin, excepté mon médecin, avec qui je me bats tous les jours aux échecs, je ne vois autour de moi personne à qui parler. Vous jugez combien je bénis le hasard quand il amène de ce côté un voyageur que je puisse recevoir, et si votre accident de voyage a été pour moi un motif de bénédiction.

On sentait quelque chose de plus douloureux que le supplice de l'ennui percer dans les paroles du vieillard qui nous exposait ainsi l'inanité de sa vie dans la solitude. Sa voix et son regard semblaient nous demander, à nous qui ne devions passer que quelques heures chez lui et n'y plus revenir, un peu de cette affection qui lui faisait défaut aussi bien dans sa maison que dans son voisinage.

J'avais, en l'écoutant jusque-là, fini par m'inté-

resser sincèrement à lui ; malheureusement il parla encore, et l'intérêt qu'il m'avait inspiré fit place à un autre sentiment. Notre hôte, curieux des nouvelles de la guerre que la capitulation de Villagos venait de terminer, poursuivit, s'adressant au jeune officier :

— Donnez-moi, je vous prie, quelques détails sur cette campagne de Hongrie où les forces de la Russie ont encore une fois terrassé l'hydre révolutionnaire.

En prononçant ces mots, notre hôte eut dans les yeux un double éclair qui trahit une vieille rancune, et à chaque réponse de mon compagnon qui révélait un succès de l'armée moscovite, le vieillard, s'animant de plus en plus, s'en enorgueillissait comme d'une victoire personnelle. Mais le jeune officier, prenant alors un rôle que, du fond du cœur, je lui enviai, s'attachait, en racontant les avantages remportés par les siens, à signaler le courage des vaincus.

— Courage inutile, sans doute, disait l'officier russe ; mais je ne sais pas de courage plus héroïque, ni de plus glorieuse défaite.

Le récit avait amené la discussion ; la discussion prenait les proportions d'une querelle.

— Enfin, dit notre hôte, vos invincibles Hongrois ont cependant été forcés de se soumettre ?

— Oui, riposta vivement l'officier, parce que la Hongrie n'est pas plus à l'abri des traîtres que la Pologne. Les Hongrois combattraient encore s'il ne se fût pas trouvé chez eux pour les livrer un autre...

Il prononça avec l'accent du mépris le plus écrasant ce nom qui est chez les Polonais la plus sanglante injure. A ce nom, le vieillard fit un mouvement comme pour s'élancer sur l'officier; son visage devint pourpre; il eut un regard effrayant, voulut crier, porta la main à son cou, puis s'affaissa sur son siége, foudroyé par l'apoplexie.

Mes soins furent impuissants. Mon confrère, qui revenait, après une nuit passée à la ferme, essaya vainement aussi de rappeler ce malheureux à la vie.

Ce tragique événement nous avait trop impressionnés pour que nous pussions l'être davantage par l'étrange nouvelle que nous apportait le médecin du vieillard. Quand, l'aube venue, il entra dans la chambre du Hongrois pour savoir s'il reposait encore, celui-ci, qu'on croyait mourant la veille, avait disparu.

Nous ne fûmes point inquiétés à cause de la mort de l'homme que ses gens appelaient Son Excellence et qui signait Antoine. Cette mort avait eu pour témoins les valets qui nous servaient à table. Quel-

ques heures après, l'officier et moi nous quittions le château. La voiture était réparée; mon compagnon, de qui j'allais me séparer, renonça à chercher son Hongrois; il s'était procuré un cheval et un domestique. Nous nous dîmes adieu.

Un mot encore sur l'homme qui était mort d'apoplexie : le nom qui l'avait tué, c'était le sien!

Heureux qui a le droit de se dire : je peux partout et par chacun entendre prononcer mon nom!

V

LE PREMIER LAURÉAT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE PREMIER LAURÉAT

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Proche voisine du charnier des Innocents, où s'élèvent aujourd'hui les vastes pavillons des Halles centrales de Paris, la petite rue des Cinq-Diamants, moins fameuse sans doute dans l'histoire que la rue Quincampoix, dont elle est pour ainsi dire le premier tronçon, eut cependant, vers le dernier tiers du XVII[e] siècle, une certaine célébrité. Elle en fut redevable au poëte Chapelain, lequel habitait alors l'une des maisons de cette rue. Bien que de son vivant Chapelain comptât nombre de chaleureux partisans et même d'admirateurs, son titre d'hospitalier aida mieux que ses œuvres poétiques à la durée du renom glorieux de son logis. Il eut l'honneur de donner asile chez lui à l'immortelle compagnie des Quarante, sorte de

tribu nomade alors, et qui ne cessa d'errer çà et là, dans Paris, que lorsque le chancelier Séguier lui eut ouvert son hôtel. Plus d'un demi-siècle après la mort de Chapelain, qui s'éteignit au seuil de ses quatre-vingts ans, en 1674, une enseigne, qui n'était autre que la devise de l'Académie française elle-même, savoir, des branches de laurier entrelacées, avec ces mots : A L'IMMORTALITÉ, indiquait encore aux passants la maison où les maîtres de la langue, seuls dispensateurs autorisés de la gloire littéraire, avaient longtemps tenu leurs assises et rendu leurs arrêts.

Cette enseigne fut d'abord adoptée par François Hautmoutier, maître fondeur d'or, qui occupait le rez-de-chaussée de la maison, au temps où Chapelain hébergeait chez lui ses illustres confrères. Guillaume, fils de François, succédant à son père, avait eu double motif pour conserver religieusement sur sa porte la devise paternelle. Grâce à la vieille réputation de probité qui s'y attachait, l'empreinte de cette devise sur les lingots d'or commandait la confiance ; de plus, elle flattait le goût très-vif de maître Guillaume Hautmoutier pour les belles-lettres, qu'il pratiquait en secret dans ses moments de loisir. Logé à la même enseigne que les membres de l'Académie française, sa vanité n'avait qu'à se faire un peu illusion pour

qu'il pût parfois se croire lui-même académicien. Mais cette vanité de l'écrivain le possédait-elle? C'est douteux. Il ne fit imprimer qu'une fois, à très-petit nombre et sans nom d'auteur, un opuscule de quelques pages dont il garda sous clef tous les exemplaires.

Il sera parlé plus tard de cet ouvrage, commentaire ignoré d'une chanson fameuse. Ce n'est pas avec l'écrivain artisan qu'il s'agit maintenant de lier connaissance.

Dans la soirée de l'un des derniers jours du mois de septembre, en l'an de grâce 1727, un homme, un vieillard, pauvrement mais honnêtement vêtu, cheminait inquiet et hésitant dans cette rue des Cinq-Diamants. Arrivé à la hauteur de la maison de maître Guillaume Hautmoutier, le vieillard s'arrêta, et là, plus hésitant encore, il se demanda s'il ne ferait pas bien de retourner sur ses pas et de remettre au lendemain la démarche que les impérieuses exigences du besoin l'obligeaient de faire chez le fondeur d'or. La main plongée dans la poche de son gilet-veste, palpant et retournant sans bruit quatre pièces de métal d'une dimension plus grande que le module des écus de six livres, il se consulta longtemps, et puis, cherchant à se persuader qu'il pre-

nait irrévocablement le meilleur parti, il se dit, avec toute la fermeté du vouloir dont il était capable : « Demain ; oui, c'est chose bien décidée, je reviendrai demain. » Cependant, il ne bougea pas de place. A ce mot *demain*, saisi d'un frisson d'épouvante, il lui sembla qu'un tel ajournement lui montrait, dans la perspective de l'avenir, un terme si éloigné qu'il devait désespérer de pouvoir l'atteindre. Ce vieillard était, il est vrai, arrivé à l'âge où l'on ne doit plus dire « à demain » ; sa quatre-vingt-sixième année venait de s'accomplir.

Il demeurait donc fort irrésolu, presque sur le seuil de la maison du fondeur d'or, quand le passage rapide d'un équipage rasant les bornes de cette voie étroite le força, pour éviter un péril imminent, de se réfugier dans l'allée où l'arrière-boutique de maître Guillaume Hautmoutier avait une issue. Ce mouvement de retraite obligé mit fin à son hésitation ; il fit demi-tour sur lui-même, et s'engagea décidément dans l'allée. Elle était obscure ; mais en longeant le mur à tâtons, la main du vieillard rencontra la porte de communication, à laquelle il frappa. Ses petits coups étaient si discrets qu'on aurait pu supposer à celui qui frappait ainsi l'intention de n'être pas entendu.

Certes, on n'aurait pu l'entendre s'il se fût avisé de s'annoncer de la sorte à l'heure où la fonderie était en pleine activité; mais, depuis longtemps, les ouvriers avaient achevé leur journée de travail et quitté l'atelier. Le fondeur d'or, seul gardien, par hasard, ce soir-là, des métaux précieux que ses creusets réduisaient en lingots, et dont la défiance habituelle à l'égard des visiteurs était, à cause de son isolement momentané, encore plus en éveil; le fondeur d'or, disons-nous, entendit non-seulement les petits coups frappés à la porte, mais, l'oreille déjà aux écoutes, il avait saisi le bruit du frôlement de la main contre le mur de l'allée. Il posa sur la table le livre qu'il avait discontinué de lire depuis que ce bruit inquiétant du dehors avait attiré son attention. Alors, se levant, il prit sa lampe et s'empressa d'aller faire glisser dans sa double coulisse le panneau de bois du petit guichet, solidement grillagé, qui lui permettait de répondre face à face aux visiteurs, tout en les laissant prudemment devant la porte fermée.

Au jet de lumière qui vint le frapper en plein visage, le timide vieillard, que l'émotion troublait et faisait trembler, fut ébloui, aveuglé; il ferma les yeux, recula d'un pas, et ne put que balbutier quelques mots inintelligibles en réponse à cette double

question de maître Guillaume Hautmoutier : « Qui êtes-vous? Que voulez-vous? » L'embarras de la parole, le soin qu'avait pris le visiteur de se rejeter en dehors du rayon lumineux, auraient suffi pour faire suspecter ses intentions à moins défiant que le fondeur d'or de la rue des Cinq-Diamants. Convaincu qu'il avait affaire à quelque crocheteur de serrure qui ne venait de heurter à sa porte qu'afin de s'assurer si la maison était gardée, il allait refermer le guichet, quand le vieillard, remis de l'éblouissement, sinon de son émotion, montra enfin son visage : physionomie triste et douce, regard où se lisait la prière, enfin, dans l'ensemble, ce quelque chose d'indicible qui attire la sympathie et ne laisse plus de prise au mauvais soupçon. Maître Guillaume ne l'eut pas plutôt envisagé que son inquiétude diminua de moitié.

— Pardon, Monsieur, lui dit le vieillard, je voudrais parler au maître de la maison.

— Vous êtes devant lui, Monsieur, et je suis prêt à vous entendre.

— Je vous en remercie; mais cette allée est un endroit peu favorable pour un entretien secret, objecta le visiteur.

— Si vous voulez bien m'indiquer votre de-

meure, répondit le fondeur d'or dont la confiance en celui qui lui parlait n'était pas encore assez robuste pour qu'il lui ouvrît sa porte, je me rendrai chez vous ce soir, quand ma femme et mes enfants seront de retour de Saint-Magloire, où ils ont été entendre un sermon.

— Je loge bien loin d'ici, riposta l'autre, et l'affaire que je viens vous proposer ne souffre point de retard.

— J'en suis bien fâché, reprit maître Guillaume, après qu'il se fut un moment consulté; mais si vous ne voulez pas me recevoir chez vous, moi je ne puis vous ouvrir cette porte.

— Il y a un peu plus d'une cinquantaine d'années, dit en soupirant le vieillard, celui qui demeurait ici me l'ouvrait à toute heure.

— Mais en ce temps-là, répondit le fondeur d'or, le maître de céans était François Hautmoutier, mon père.

A ces mots, le solliciteur reprit avec un joyeux étonnement :

— Vous seriez le petit Guillaume? ce bambin de dix ans qui aimait tant à s'instruire, et à qui je donnais des leçons d'histoire quand je venais dans cette maison, moi jeune poëte de province couronné

par l'Académie, rendre mes devoirs à l'illustre Chapelain !

En même temps que le vieillard manifestait sa surprise de retrouver au même lieu et après tant d'années celui de qui il avait été quelque temps le professeur d'histoire, les quatre verrous de la porte glissaient sous la main du fondeur d'or, la clef, tournant deux fois, faisait rentrer le double pêne dans la serrure, la barre de fer fixée à l'intérieur basculait, et la porte, débarrassée de ses nombreuses entraves, roulait librement sur ses gonds.

— Entrez, Monsieur Bernard de la Monnoye, dit maîtrè Guillaume Hautmoutier, livrant passage au visiteur. L'enseigne de la maison est toujours : *A l'immortalité;* vous êtes ici chez vous.

Après qu'il eut ainsi introduit dans l'arrière-boutique le visiteur, dont la timidité et l'inquiétude cédaient enfin devant le bienveillant accueil, le fondeur d'or alla fermer la porte de communication avec l'allée, mais en poussant seulement les quatre verrous; puis il vint s'asseoir à côté de Bernard de la Monnoye, à qui il s'était empressé d'avancer un siége. Confus d'avoir failli le laisser dehors, il n'eut pas de peine à lui faire comprendre et à se faire excuser sa défiance au sujet des visites nocturnes, et

les deux anciens amis, l'écolier de dix ans et le jeune poëte de province en faveur autrefois chez Chapelain, se retrouvant, l'un sexagénaire, l'autre âgé de plus de quatre-vingts ans, évoquèrent les souvenirs du passé. Le fondeur d'or se livrait joyeusement à ces bons souvenirs; l'autre y répondait avec complaisance; mais quelqu'un de plus clairvoyant que maître Guillaume n'eût pas manqué de s'apercevoir que tout en le suivant dans ce retour à plus d'un demi-siècle en deçà, le visiteur luttait contre une préoccupation douloureuse.

— Non, vraiment, je ne vous ai point oublié, dit le fondeur d'or, répondant à une question de La Monnoye. Ce m'a été un si grand honneur de sauter, petit enfant que j'étais alors, sur les genoux d'un poëte estimé de l'illustre Chapelain, et de recevoir des leçons d'histoire d'un jeune homme qui venait d'obtenir le prix de poésie que l'Académie décernait pour la première fois!

— Oui, j'ai inauguré la série des concours académiques; nous étions alors en 1671; j'arrivais de Dijon, mon pays, et je n'avais pas encore tout à fait trente ans.

— Ce prix ne fut pas le seul dont vous eûtes à vous glorifier, reprit maître Guillame.

— J'en ai conquis trois autres depuis, continua le vieux poëte avec un mouvement d'orgueil, lueur passagère qui ne fit qu'illuminer un moment ses yeux; puis l'expression de douce tristesse les voila presque aussitôt.

— Enfin, poursuivit le fondeur d'or, vous êtes monté à votre tour au rang d'académicien.

— Il y a quatorze ans, dit l'autre, en 1713; il était temps que cet honneur m'arrivât; car si je n'avais dû vivre que jusqu'à soixante-dix ans, je manquais, d'une année, le glorieux fauteuil, et la seule dignité littéraire qu'on eût pu mentionner sur ma tombe aurait été celle-ci : « Ci-gît le premier lauréat de l'Académie française. »

— On vous l'a donné, ce fauteuil, c'était bien justice, observa encore maître Guillaume, attendu que chacun de vos confrères vous doit le sien.

— J'entends, répliqua de La Monnoye, vous faites allusion à notre règlement, qui, dans l'origine, n'attribuait le fauteuil qu'aux trois membres du bureau de l'Académie : le directeur, le chancelier et le secrétaire; ce qui semblait si blessant à beaucoup d'académiciens titrés, que plusieurs d'entre eux, les cardinaux par exemple, s'abstenaient d'assister aux séances. Le jour de ma réception, ils y étaient tous

grâce à la volonté du roi. Ayant été informé que je pouvais obtenir l'unanimité des suffrages, et pour ôter tout prétexte d'abstention aux membres de l'Académie, quelque élevée que fût la position qu'ils occupaient dans le monde, le roi ordonna que chacun des académiciens eût désormais son fauteuil.

L'entretien roula quelque temps encore sur les travaux et les succès littéraires du premier lauréat de l'Académie. Guillaume Hautmoutier, tout glorieux de recevoir chez lui, presque sur le pied de l'intimité, l'un des quarante, et très-fier de pouvoir faire preuve devant lui d'esprit bien orné et de belle mémoire, se mit à réciter à l'académicien des fragments de son poëme sur l'Abolition du duel, qui lui avait mérité le prix au concours de 1671.

> Sagesse, esprit, grandeur et majesté,
> Ton nom montre en Louis une *divinité.*

Il en était à ces vers, triste exemple de l'idolâtrie des poëtes envers le souverain, au temps de Louis le Grand, quand, levant les yeux sur son auditeur qu'il croyait attentif à l'écouter et savourant comme ambroisie le festin de ses propres vers, il aperçut celui-ci affaissé sur son siége, la tête renversée en arrière, les bras pendants, les yeux fermés et le visage ef-

froyablement pâle. Maître Guillaume se hâta de lui porter secours. Les soins intelligents qu'il lui donna rendirent peu à peu au vieillard, qui s'était évanoui, le sentiment et la voix.

— Excusez-moi, dit-il à son hôte dès qu'il eut recouvré assez de force pour parler, n'ayant pas senti venir la crise, je n'ai pas pu vous avertir.

— Et ces crises vous prennent-elles souvent? demanda le fondeur d'or.

Bernard de La Monnoye sembla se recueillir un moment, il écoutait le sang bruire dans ses oreilles, symptôme d'un nouvel accès de faiblesse. Comme il se sentait au moment d'y succomber, il fit violence à la honte et répondit :

— C'est un mal qui me prend quand je n'ai pas soupé la veille.

A cette révélation poignante comme le cri de la faim, maître Guillaume regarda plus attentivement et avec autant de commisération que de surprise celui en qui il avait cru voir d'abord un des heureux de ce monde, et s'étonna de n'avoir pas remarqué plus tôt que ses vêtements, reliques flétries, usées, d'un temps d'opulence, n'étaient, sous leur sévère propreté, que guenilles trahissant de toute part la misère.

Sans l'interroger autrement que du regard, il alla ouvrir un buffet, en tira deux verres et une bouteille qu'il posa sur la table.

— Vous ne me refuserez pas la faveur de choquer mon verre contre le vôtre; et comme je ne sais pas boire sans manger, vous me permettrez de tremper un biscuit dans ce doigt de vin. Libre à vous d'en faire autant, ajouta-t-il en présentant au pauvre académicien une assiette pleine de biscuits qu'il venait de sortir aussi du buffet.

La Monnoye le regarda avec attendrissement, et avant de tendre son verre à maître Guillaume, il lui tendit la main.

Sous l'influence de la chaleur du vin qu'il buvait à petits coups, le vieux poëte se ranima; il se dit qu'une invitation qui le rappelait à la vie ne se pouvait payer que par une confiance sans réserve. Sans doute il avait connu des jours heureux et vu chez lui mieux que l'aisance, la richesse elle-même; puis, en quelques mois, la ruine était venue, amenée par les désastres du système de Law, qui avait englouti tant de fortunes.

— J'ai vendu pièce à pièce tout ce que je possédais, dit-il achevant sa confidence; il ne me reste plus qu'à me séparer de ceci.

Il tira successivement de la poche de sa veste quatre médailles d'or aux millésimes de 1671, 1675, 1677 et 1683, ses prix académiques!

— C'est pour cela que vous êtes venu frapper ce soir à la porte d'un fondeur d'or? lui demanda maître Guillaume avec l'expression d'un profond apitoiement.

— C'est ma dernière ressource pour subir la volonté de Dieu qui m'a condamné à une longue vieillesse.

— Mais n'avez-vous pas des amis?

— De nombreux amis; mais je n'emprunte pas, il me serait impossible de rendre; quant aux aumônes, un membre de l'Académie française n'en reçoit point.

Vous devez être tant recherché dans le grand monde, insinua Maître Guillaume; les invitations ne peuvent vous manquer.

— Je ne me suis jamais assis qu'à la table de ceux que je pouvais ou voulais recevoir à la mienne.

— Et quel jour me ferez-vous l'honneur de mettre mon couvert chez vous, en échange du vôtre qui vous attendra ici demain? riposta vivement le fondeur d'or.

Touché de la délicatesse de cette invitation, le vieil académicien répondit :

— Je verrai, d'après le prix que vous me donnerez de ces médailles, si je puis vous traiter aussi bien que vous le méritez.

— Décidément vous voulez les vendre; songez que, suivant les statuts de notre corporation, je ne puis acheter un joyau, si précieux qu'il soit, une œuvre d'art, si parfaite qu'elle puisse être, que pour les briser et les fondre.

— Brisez-les donc et fondez-les, repartit le poëte en soupirant, ce sont choses périssables; qu'elles périssent, peu importe, pourvu que les œuvres qui me les ont fait obtenir ne meurent pas.

Hélas! même au temps où le premier lauréat de l'Académie parlait ainsi, personne peut-être, excepté lui et son ami le fondeur d'or de la rue des Cinq-Diamants, ne se souvenait des triomphes académiques de Bernard de La Monnoye. Il serait aujourd'hui complétement ignoré s'il n'eût composé, en vers patois, les noëls bourguignons. Quant aux rimes françaises, il reste de lui une œuvre à jamais populaire, la fameuse complainte de La Palice; mais de son vivant il ne l'avouait pas, c'eût été un scandale pour l'Académie; pour sa mémoire, c'est une tache. Il ne le comprit que bien tard.

La vente de ses médailles fit mieux que de l'aider

quelque temps à vivre, elle lui permit de recevoir parfois à sa table celui chez qui il dînait régulièrement deux fois par semaine.

Maître Guillaume, on le sait, se piquait de littérature. La confiance que lui inspirait son ami l'académicien devint telle, qu'il ne put résister à la tentation de le consulter sur le seul ouvrage qu'il eût fait imprimer et qu'après nombre d'années il gardait encore sous clef, non comme un trésor, mais parce qu'il n'osait le croire digne de voir le jour.

Depuis plus d'un an Guillaume Hautmoutier et Bernard de La Monnoye avaient renoué connaissance. Un soir le fondeur d'or dit, avec certain air mystérieux, à l'académicien qui ce jour-là était venu dîner dans la rue des Cinq-Diamants :

— Laissez-moi vous reconduire à votre demeure; je serai bien aise de m'y trouver une heure tête à tête avec vous.

— Vous avez quelque chose de secret à me dire?

— Mieux que cela, à vous lire.

La Monnoye le regarda avec surprise; il allait l'interroger, mais femme et enfants étaient là : maître Guillaume mit un doigt sur sa bouche pour lui demander le silence; il alla prendre dans la cachette l'un des exemplaires de l'opuscule, il le glissa dans

sa poche, et les deux amis partirent bras dessus, bras dessous. Chemin faisant, Guillaume Hautmoutier avoua au vieux poëte qu'en sa jeunesse il avait commis un péché littéraire, ignoré même dans sa famille, et qu'il serait heureux, avant de le faire rentrer pour toujours dans le néant, d'avoir sur son œuvre le sentiment d'un homme de goût.

— Tout à votre service, chère confrère, lui répondit gaiement l'académicien.

Après une heure de marche, les deux amis, arrivés au logis de Bernard de La Monnoye, s'enfermèrent dans sa petite chambre : l'un s'assit pour écouter, l'autre tira l'opuscule de sa poche et dit, avant d'en entamer la lecture :

— Mon cher Monsieur de La Monnoye, nous finissons à peu près comme nous avons commencé, car il s'agit d'une leçon d'histoire.

— Nous verrons bien; ainsi, pas de préambule, répondit le premier lauréat de l'Académie; je m'endors régulièrement à dix heures : aussi je vous conseille de vous hâter si vous voulez vous épargner l'affront de me voir, avant la fin, surpris par le sommeil.

Maître Guillaume ouvrit la brochure et lut le titre. La Monnoye le fit recommencer, croyant qu'il n'avait

pas bien entendu; ce titre disait : COMMENTAIRE SUR LA COMPLAINTE DU SIEUR DE LA PALICE.

— Singulier sujet de dissertation, dit le vieux poëte, mais toutefois sujet de ma connaissance. Que diable avez-vous pu faire là-dessus?

— Rien de bon peut-être; mais l'intention est excellente; j'ai essayé de sauver du ridicule un nom glorieux.

— J'écoute, dit l'auteur ignoré de la complainte.

L'auteur anonyme du commentaire commença ainsi : « Il faut croire qu'à certains jours, la raison épuisée par un trop long exercice, abandonne tout à coup le cerveau humain, son logis, pour laisser un champ libre aux extravagances de l'imbécillité. Ce fut certainement dans un de ces jours d'incroyable déraison qu'un piètre rimeur, heureusement pour lui inconnu, imagina de personnifier l'évidence niaise dans une stupide complainte sur la vie et le mort de La Palice.

« Il s'inquiéta peu de savoir s'il faisait ou non acte de mauvais citoyen, en attachant la célébrité du ridicule à un nom que devait protéger le souvenir de l'héroïsme et des vertus militaires.

« Grâce aux leçons d'histoire que les mères nourrices donnent aux petits enfants pour les endormir

dans leurs berceaux, il n'est jeune marmot qui ne sache que le fameux La Palice est mort en perdant la vie, et qu'il n'aurait pas eu son pareil s'il eût été seul au monde; mais, à cela près de quelques autres révélations historiques tout aussi importantes que celles-ci, touchant les faits et gestes du sieur de La Palice, le poëte a cru devoir garder un scrupuleux silence sur d'autres événements qui n'ont pas aidé pour peu à la glorification de son héros. On ne voudrait pas ignorer, sans doute, qu'il ne pouvait se résoudre à charger ses pistolets quand il n'avait pas de poudre, et que jamais en buvant il ne disait une parole. Ce sont autant de détails précieux qu'il était utile de recueillir pour faire connaître et apprécier les habitudes et le caractère de ce grand homme; mais, révérence gardée envers l'auteur du poëme fameux que nous commentons ici, nous nous permettrons de penser et nous essayerons de prouver que La Palice appuie sur des bases plus solides ses droits à l'estime de la postérité. C'est pour mettre ces droits en lumière que nous avons entrepris ce petit travail. Essayons donc de combler les lacunes qu'on rencontre à chaque pas dans l'œuvre du poëte. Il est bon d'être gai, mais il est beau d'être exact, surtout quand il s'agit d'un homme qui, depuis deux

siècles, a pris rang parmi les héros qui ont le mieux soutenu, de la pointe de leur épée, la glorieuse couronne de France. »

Maître Guillaume s'arrêta comme pour consulter son auditeur, l'ayant vu s'agiter dans son fauteuil.

— Vous en avez assez entendu pour condamner le reste sur ce début? lui demanda-t-il; s'il en est ainsi, je m'arrête.

— Eh morbleu! non, ce n'est pas vous que je condamne, répondit l'académicien. Continuez, j'écoute.

L'autre reprit sa lecture.

— « Le poëte commence ainsi :

Messieurs, vous plaît-il d'ouïr
L'air du fameux La Palice?
Il pourra vous réjouir,
Pourvu qu'il vous divertisse.

Si la pensée du quatrain ne brille pas par la hardiesse, du moins la proposition est gentiment formulée; mais après avoir nommé son héros, le poëte ne devait-il pas ajouter :

« La Palice se nommait aussi Jacques II de Chabannes; il était de noble race, car son aïeul, un autre Jacques de Chabannes, ayant défendu Castillon contre Jean Talbot, l'Achille des Anglais, mourut au siége de cette ville; siége qui, le 17 juillet 1453,

coûta la vie à son illustre ennemi. J'ai dit qu'il était noble de race, ce Jacques II de Chabannes ; on peut ajouter qu'il était aussi noble de cœur. Charles VIII lui dut en partie la conquête de Naples, et Louis XII celle du duché de Milan. »

— N'est-ce pas exact ? demanda encore maître Guillaume s'interrompant de nouveau.

— Très-exact, répliqua son ancien professeur d'histoire.

Puis il l'invita du geste à poursuivre. Le lecteur encouragé obéit :

La Palice eut peu de bien
Pour soutenir sa naissance ;
Mais il ne manqua de rien
Dès qu'il fut dans l'abondance.

« Le poëme manque ici de clarté. On pourrait croire qu'il ne s'agit que d'or et d'argent monnayé, de bonnes rentes et de beaux héritages. Erreur ! il faut lire abondance de gloire, abondance d'honneurs, acquis sur les champs de bataille. La Palice dut, en effet, se trouver assez riche, si ambitieux qu'il fût, quand trois souverains qui portèrent tour à tour la main de justice de saint Louis lui donnèrent successivement les charges et dignités de maréchal de France, de gouverneur de quatre provinces : le

Bourbonnais, l'Auvergne, le Forez et le Lyonnais. Il était riche encore de l'estime des ennemis, qui dirigeaient sur lui les balles de leurs mousquets, voulant, disaient-ils, abattre la tête et le bras les plus puissants de l'armée; il était riche aussi de l'amour des soldats, qu'il nourrissait de ses propres épargnes quand les vivres venaient à manquer par l'infidélité des trésoriers de l'État.

Il n'était pas malheureux
Quand il gagnait la partie.

« Encore ici le poëte laisse à deviner quels jeux lui étaient familiers. Nous devons suppléer à son silence; c'est une tâche facile. Les parties qu'il gagna sont toutes fidèlement inscrites dans l'histoire; on les nomme : MARIGNAN, ce terrible combat duquel le vieux maréchal de Trivulce disait : « Tous les autres « ne sont que jeux d'enfants. » FONTARABIE, cette clef de l'Espagne, qui faisait dire à François Ier : « Je la porte à la pointe de mon épée. » LA BICOQUE, où Lautrec laissa son honneur, et La Palice une longue trace de son sang. MARSEILLE, enfin, promise par la trahison aux armes de Charles-Quint, Marseille qui, s'étant un soir endormie espagnole, se réveilla de nouveau française le lendemain, parce

qu'un grand capitaine, Chabannes de la Palice, pénétra vaillamment dans ses murs et effaça, par des prodiges de courage, la honte dont la défection du connétable de Bourbon avait flétri le nom de gentilhomme français. »

Interrogeant encore une fois le vieil académicien, maître Guillaume lui dit :

— Que faut-il retrancher?

— Rien, répondit La Monnoye ; il faudrait ajouter au contraire : nous reverrons cela ensemble demain ; mais achevez cette lecture, car l'heure nous gagne.

Guillaume Hautmoutier continua :

. . . .
Prêt à fournir sa carrière,
Il parut devant le roi ;
Il n'était donc pas derrière.

« En s'arrêtant à ce point de l'entrevue, le poëte passe sous silence certain discours qu'il est bon de rapporter. Voici à peu près en quels termes La Palice parla à François Ier : « Vous avez hâte de combattre ; « ne faudrait-il pas avant tout être certain de vaincre ? Notre sang est à vous, mais vous êtes à la « France, et vous devez compte de vos entreprises à « Dieu. Non pas que je veuille faire la leçon au roi

« mon maître, mais je prie Dieu qu'il l'éclaire quand « il va jouer sa couronne dans le hasard d'une ba- « taille qui, je le crains, nous sera funeste. L'armée, « affaiblie par les renforts que nous avons envoyés du « côté de Naples, attend, depuis bien des jours, que « vous acceptiez la trêve qui vous est offerte par « Charles-Quint et conseillée par le saint-père. Là, « derrière les solides murailles de Pavie, sont Lan- « noy et Pescaire avec l'élite de leurs troupes. Ici « vous n'avez que de pauvres soldats peu nombreux « déjà et que la faim décime encore. Là, derrière ces « murailles, il y a Antoine de Lève, qui n'a jamais « été vaincu. S'il ne peut l'être sans que l'empire « perde mieux qu'un homme, il y a ici un fils de « France qui ne peut risquer sa vie sans que le « royaume risque aussi de perdre son roi. La partie « n'est pas égale; signez la trêve et, Dieu aidant, « nous nous retrouverons un jour devant cette place, « disposant d'assez de forces pour soutenir le bon « droit. » C'est le matin de la bataille de Pavie que La Palice parlait ainsi au successeur de Louis XII; son conseil ne fut point entendu, et le soir de ce même jour, Lannoy recevait à genoux, des mains de François Ier, l'épée royale du vaincu de Pavie.

Il fut, par un triste sort,
Blessé d'une main cruelle.
On croit, puisqu'il en est mort,
Que la plaie était mortelle.

« Ceci demande encore à être expliqué. Sorti avec une poignée de braves du fort qu'il défendait contre une armée espagnole, La Palice avait vu tomber autour de lui tous ceux que son exemple venait d'entraîner au combat. Il ne lui restait aucun moyen de retraite. Couvert de blessures déjà, il ne maniait plus qu'avec peine l'épée qui lui avait ouvert jadis les portes de Ravenne et de Novare. Cependant La Palice avise un pan de muraille qui peut le soutenir durant le choc de l'ennemi ; il s'y accule comme le sanglier devant le toit de sa bauge, et là, certain du sacrifice de sa vie, mais décidé à mourir glorieusement comme il a vécu, son intrépide défense appelle contre lui le plus grand nombre des assaillants. Ce serait trop peu de quelques hommes pour le vaincre. A chaque coup de sa grande épée il étend un ennemi à ses pieds ; les fers de lance se dirigent sur lui, il les écarte de sa main ensanglantée, tandis que de sa main armée il se bâtit un rempart de morts. Un seul aussi brave que lui, combattant avec lui, et La Palice sera sauvé ; mais il est séparé de tous les siens, mais son bras s'affaiblit et le sang de ses veines s'épuise,

« Demande grâce! » lui crie-t-on. Il va répondre par un dernier effort de courage, quand un soldat espagnol, franchissant la barrière humaine qui protége La Palice, lui détache un vigoureux coup de pique sur le crâne, et le héros tombe expirant.

Un quart d'heure avant sa mort
Il était encore en vie.

« Nulle contestation ne peut s'élever sur ce point; mais encore a-t-on le désir de savoir comment il employa ce quart d'heure que Dieu lui laissa, sans doute, pour qu'il pût bien couronner cette existence si bien remplie.

« Traîné, comme il respirait encore, dans la tente du général ennemi, celui-ci le menace de le faire pendre par le bourreau de l'armée, s'il n'oblige à l'instant les assiégés à livrer le fort. « Qu'on me « porte au pied du rempart, » dit La Palice. Deux soldats le chargent sur leurs épaules, et bientôt ils sont devant la place vainement assiégée. La Palice fait appeler son lieutenant; il se nommait Cornon. « Ami, lui dit-il, vous savez en quel état est la cita- « delle? » Cornon, à la vue de son général en si piteuse situation, trop ému pour pouvoir parler, ne répond que par un léger signe de tête, et deux larmes

coulent sur ses joues. « Il n'est pas l'heure de pleu-« rer, continue le grand capitaine, il faut me dire si « vous croyez pouvoir tenir jusqu'à l'arrivée du duc « de Nemours. — Oui, nous tiendrons, dût-il ne « venir que dans un mois, répond le lieutenant de La « Palice. — Bien ! bien ! ajoute celui-ci. » Alors se tournant vers le général espagnol, il lui dit : « Faites « de moi ce qu'il vous plaira ; que mon âme soit à « Dieu ! les nôtres feront leur devoir. » Et ayant dit ces derniers mots, il mourut.

« Telle est la chanson, telle est l'histoire. Un citoyen qui ne fait pas métier d'écrire a cru qu'il serait bon de les encadrer l'une dans l'autre ; il voudrait que, réunies ainsi, elles fussent à jamais inséparables ; il voudrait cela, non par ambition d'auteur, mais pour épargner à son pays la honte d'avoir oublié l'histoire et de ne se souvenir que de la chanson. »

Dix heures sonnaient quand maître Guillaume acheva la lecture de son opuscule ; au dernier coup du marteau de l'horloge, Bernard de La Monnoye, singulièrement ému, le front soucieux, le corps tremblant, se leva.

— Voici mon heure de repos, dit-il, il est temps de nous séparer.

— Il l'est d'autant plus, répliqua son ami avec la fausse modestie d'un auteur qui se condamne afin d'être loué, que j'ai dû contribuer ce soir à votre besoin de dormir.

— Vous savez bien le contraire, repartit le vieil académicien, dont l'agitation intérieure se faisait de plus en plus visible; vous m'avez donné la fièvre, et ce sera une grâce de Dieu si je puis, cette nuit, fermer un instant les yeux.

— La fièvre? répéta maître Guillaume, à vous? causée par cette lecture? en vérité, je ne comprends pas comment un si mince ouvrage...

— Assez sur ce point aujourd'hui, interrompit La Monnoye; laissez-moi cette brochure et revenez demain, je vous en dirai mon sentiment.

Le lendemain, 15 octobre 1728, les quarante immortels n'étaient plus que trente-neuf. La servante qui soignait le ménage du vieil académicien le trouva mort dans son lit. La brochure du commentaire était restée ouverte sur la table. Au bas de la dernière page on lisait, écrit récemment à l'encre : « Approuvé par l'auteur de la chanson comme acte de contrition. » Et, plus bas, signé : « Bernard de La Monnoye, premier lauréat de l'Académie française. »

VI

UN NOM A TOUT PRIX

UN NOM A TOUT PRIX

I

BUSSY-SAINT-MARTIN

Un jeune Anglais arriva par un soir d'été dans la petite ville de Lagny. Un ressort de sa berline s'était brisé à la descente du pont de la Marne, et il fallait au moins une nuit pour réparer cet accident. Remis de la chute qui n'avait fait que l'étourdir un peu, il retint un appartement dans la meilleure auberge de la ville, ordonna à son valet de veiller aux préparatifs du souper; et, comme la soirée n'était pas encore fort avancée, il voulut, pour mettre le temps à profit, visiter les environs de cette ancienne place de guerre, qui n'a plus maintenant ni larges fossés à opposer à l'ennemi, ni château-fort à défendre. Le voyageur

sortit de Lagny, et gagna d'abord le petit sentier qui serpente à travers les terres de labour. Au bout du sentier, deux chemins se présentèrent à lui : le premier descendait vers les bas-fonds de Conches, où s'étagent d'innombrables plants de vigne ; l'autre route, frayée entre deux rideaux d'ormes et de noyers, monte vers Jossigny. Ayant pris ce dernier chemin, il se trouva, après une heure de marche, devant la solide église de Bussy-Saint-Martin. Comme il contemplait attentivement cette masse imposante de pierres, autour de laquelle sont venues se grouper de basses et tristes habitations pétries de boue et couvertes de paille, un nuage lourd et noir étendit ses flancs au-dessus du hameau ; les derniers rayons du jour s'éteignirent, et de larges gouttes de pluie glissèrent bientôt sur les feuilles des arbres, qui se dressaient immobiles en attendant l'orage. Le voyageur, qui n'avait pas pensé à prendre son manteau, se vit contraint de chercher un asile. Les portes de la maison de Dieu étaient fermées : il entra dans la chaumière la plus voisine ; c'était aussi celle qui avait la meilleure apparence.

A l'aspect des bancs et des tables qui garnissaient la salle basse du logis, l'étranger se crut dans un cabaret ; il chercha un pièce d'argent parmi la mon-

naie d'or que renfermait sa bourse, la jeta sur une sorte de bureau, qu'il prit pour un comptoir d'aubergiste, et demanda du vin.

— Du vin ! répondit le maître de céans en saluant avec gravité le nouveau venu ; Monsieur se trompe, je suis instituteur, et non pas cabaretier... C'est à deux portes plus loin qu'il faut vous adresser.

— Pardon, Monsieur, dit l'étranger ; et il se disposait à reprendre son argent, quand la femme du maître d'école, dont les regards rayonnaient vers l'écu de cinq francs, se leva de dessus son banc de bois, et dit à son mari :

— Qu'importe, Monsieur Chevance, que vous soyez ou non cabaretier? si Monsieur veut boire chez nous, nous pouvons lui vendre une bouteille de vin tout comme le cousin Péchu ; d'autant plus que Monsieur à l'air de quelqu'un de trop comme il faut pour l'exposer à courir le pays par le temps qu'il fait.

Le voyageur remercia madame Chevance ; car en ce moment la pluie tombait avec tant de force qu'il n'aurait pu faire deux pas dans le pays sans être transpercé jusqu'aux os. Il s'assit donc à une table de la classe ; maître Chevance alluma sa lampe de terre, et la maîtresse d'école, qui avait pris une bouteille vide, releva le bas de sa grosse jupe de laine

sortit de Lagny, et gagna d'abord le petit sentier qui serpente à travers les terres de labour. Au bout du sentier, deux chemins se présentèrent à lui : le premier descendait vers les bas-fonds de Conches, où s'étagent d'innombrables plants de vigne ; l'autre route, frayée entre deux rideaux d'ormes et de noyers, monte vers Jossigny. Ayant pris ce dernier chemin, il se trouva, après une heure de marche, devant la solide église de Bussy-Saint-Martin. Comme il contemplait attentivement cette masse imposante de pierres, autour de laquelle sont venues se grouper de basses et tristes habitations pétries de boue et couvertes de paille, un nuage lourd et noir étendit ses flancs au-dessus du hameau ; les derniers rayons du jour s'éteignirent, et de larges gouttes
glissèrent bientôt sur les feuilles des arb
dressaient immobiles en attendant l'orag
geur, qui n'avait pas pensé à prendre s
se vit contraint de chercher un asile
la maison de Dieu étaient fermées
chaumière la plus voisine :
avait la meilleur

A l'aspect
la salle ba
cabaret ;

naie d'or que renfermait sa bourse, la jeta sur une sorte de bureau, qu'il prit pour un comptoir d'aubergiste, et demanda du vin.

— Du vin ! répondit le maître de céans en saluant avec gravité le nouveau venu ; Monsieur se trompe, je suis instituteur, et non pas cabaretier... C'est à deux portes plus loin qu'il faut vous adresser.

— Pardon, Monsieur, dit l'étranger ; et il se disposait à reprendre son argent, quand la femme du maître d'école, dont les regards [illegible] vers l'écu de cinq francs, se leva de dessus [illegible] de bois, et dit à son mari :

— Qu'importe, Monsieur Chevance, que vous soyez ou non cabaretier ? si Monsieur veut boire chez nous, no[illegible]ons lui vendre une bouteille [illegible] vin tout co[illegible] Pâdie ; d'autant plus [illegible] Monsieur [illegible] de trop comme [illegible] pou[illegible] de temps [illegible] Chevance [illegible] de [illegible] pu[illegible]

jusque par-dessus son bonnet à barbes, puis elle se hâta de sortir.

A l'accent du voyageur, madame Chevance avait compris qu'elle ne parlait pas à un compatriote : la vue de l'or lui révéla la patrie de son hôte. Tout étranger qui porte une bourse bien garnie est un Anglais aux yeux des petites gens. Cette fois, le préjugé populaire avait rencontré juste. Le passage d'un mylord était un événement si extraordinaire dans la commune de Bussy-Saint-Martin, que la *magistresse* fut un grand quart d'heure avant de rapporter la bouteille de vin qu'elle avait en cave dans le broc du cousin Péchu. Il fallait bien que la bonne femme allât de porte en porte raconter l'événement aux commères de l'endroit.

Elle aurait pu rester plus longtemps dehors sans que le voyageur eût pensé à se plaindre de son absence : maître Chevance causait si bien ! ou, pour dire vrai, un mot du magister avait réveillé dans l'âme de l'étranger de lointains souvenirs. Sa pâle et mélancolique figure s'était soudain comme illuminée quand le maître d'école, répondant aux questions qu'il lui adressait, avait dit :

— Oui, Monsieur, vous êtes bien ici dans la commune de Bussy-Saint-Martin... C'est un assez pau-

vre pays en fait de souvenirs historiques; il ne renferme rien de curieux à visiter, si ce n'est la cave de M. le curé; mais enfin c'est un très-joli endroit quand il ne pleut pas, parce qu'alors les chemins sont praticables.

— Bussy-Saint-Martin ! répétait le voyageur; et il se levait, se promenait à grands pas dans la salle, et entr'ouvrait la porte, essayant de percer du regard l'obscurité de la nuit, pour examiner l'aspect de ce pays, que l'orage et l'heure avancée enveloppaient d'une obscurité complète. A la lueur des éclairs il devinait une masure, saisissait la forme d'un arbre, entrevoyait un enclos; et chacune de ses découvertes, faites au vol de la foudre, remplissait son cœur d'une vive émotion.

Le retour de madame Chevance mit fin à cette exploration à distance et à travers l'obscurité. La magistresse avait tant caqueté dans le voisinage que, malgré le mauvais temps, il y eut ce soir-là queue chez le maître d'école de Bussy-Saint-Martin. Chacun voulut avoir le bonheur de dire : « J'ai vu un mylord anglais. » Des gens de Ferrière et de Torcy, de Chessy et de Collégien, chez qui la grande nouvelle était parvenue par la voie du vaguemestre et celle des charretiers, qui transportaient d'une com-

mune à l'autre les foins et le fumier, se succédèrent, sous divers prétextes, chez l'heureux magister. L'étranger s'informa d'une manière affable des richesses du pays, des besoins de la commune; ses connaissances en agriculture, en industrie et même en belles-lettres, étonnèrent jusqu'au bon magister, qui n'avait pas l'habitude de rencontrer plus savant que lui, même quand il dînait face à face avec son curé.

Ce fut une belle et fructueuse soirée pour les habitants de la commune, que cette soirée d'orage, qui ne permit pas au voyageur de regagner l'auberge de Lagny. Il recueillit les bénédictions d'une pauvre mère, en payant un an de pension pour que ses deux enfants pussent continuer leur éducation chez l'érudit maître d'école; il solda les mois de nourrice d'un marmot qu'une paysanne voulait rapporter à des parents dans la misère; il dégagea de chez le charron du hameau la voiture d'un maraîcher qui ne pouvait payer le raccommodage de son essieu; il chargea maître Chevance d'une distribution de sabots, lui remit en outre deux napoléons pour les frais du culte; enfin, il donna de si bons conseils aux assistants sur la culture des terres et la destruction des animaux nuisibles, que tout le monde était

dans l'admiration. On se demandait si ce n'était pas le bon Dieu en personne qui était descendu sur terre, comme cela arriva par un jour de pluie, suivant la touchante complainte du charretier embourbé, que Jésus aida à sortir de l'ornière sans le secours du cric ou de l'épieu.

Madame Chevance, qui se piquait de savoir son histoire des peuples et des cultes, mit bientôt fin à cette supposition malséante, en disant à l'oreille de ses plus proches voisins, que Dieu ne s'aviserait pas de prendre la figure d'un mylord pour se faire reconnaître des siens, attendu que les Anglais étaient tous des païens sans religion, qui adoraient le diable.

Quelques vieilles murmurèrent : « C'est dommage ; » d'autres ne firent nulle attention à ce propos ; quant aux obligés du jeune lord, ils continuèrent à le remercier jusqu'à ce qu'ils fussent hors de la maison ; car il était tard, et le magister venait de congédier la bruyante assemblée.

Tandis que la femme du maître d'école préparait un lit pour son hôte, qui ne pouvait regagner Lagny faute d'une voiture couverte, M. Chevance proposa une pipe à l'Anglais, qui lui répondit par l'offre d'un excellent cigaretto de tabac de Turc. Quelques moments se passèrent en silence dans la classe. Le ma-

gister marchait et se croisait avec son hôte, en faisant tourbillonner l'odorante fumée. Tous deux paraissaient réfléchir profondément. De temps en temps, le visage pâle du voyageur s'animait comme si une grande pensée se fût emparée de lui, et qu'il en suivît laborieusement les diverses combinaisons. Il y avait dans sa physionomie regulièrement belle quelque chose des fatigues de l'étude ou du ravage des passions. Comme il se parlait tout haut de temps en temps, le maître d'école, qui suivait de l'œil tous ses mouvements, saisit un mot au vol et riposta :

— Vous avez raison, on pourrait faire beaucoup de bien dans ce pays... Un particulier qui serait assez bien inspiré du Seigneur pour dépenser sa fortune ici serait sûr d'avoir un bel article dans le journal du département.

L'Anglais sourit d'un air de dédain, jeta son cigaretto sur les cendres du sarment, qui ne laissaient plus voir que de rares et fugitives étincelles, et il alla de nouveau s'asseoir à la table sur laquelle était encore la bouteille presque pleine.

— Puisque vous m'avez entendu, dit-il au magister, venez vous asseoir ici, et causons un peu de ce que l'on pourrait faire pour le bonheur de cette commune.

— Volontiers, répondit maître Chevance; d'autant plus que personne, plus que moi, ne peut vous parler savamment des besoins du pays. M. le curé ne les connaît pas mieux que votre serviteur; quant au sous-préfet, je peux dire cela entre nous, il ne se doute pas de son affaire.

Les deux interlocuteurs se placèrent à table vis-à-vis l'un de l'autre, et la conversation s'engagea entre eux.

II

PLAN D'UNE PETITE VILLE

— Savez-vous, Monsieur Chevance, qu'il réaliserait un beau rêve, celui qui, à force de soins, de travaux et d'argent, se réveillerait le protecteur d'un pays! celui qui amènerait l'abondance là où il n'y a que de la misère! le commerce et l'industrie dans un endroit qui ne semble destiné qu'à voir végéter quelques pauvres familles de cultivateurs. J'ai quelquefois éprouvé le désir de me faire le fondateur d'une colonie à laquelle j'attacherais mon nom.

— Eh bien, mon cher Monsieur, si vous choisissiez notre petite commune pour exécuter vos généreux

projets, croyez que nous nous appellerons avec grand plaisir les habitants de Bussy... Bussy chose enfin... Comment vous nommez-vous?

A cette question, l'étranger fronça le sourcil, hésita un moment, et reprit timidement :

— Je me nomme lord Wolsey.

— Va pour Bussy-Wolsey, répliqua le magister... Ah! si j'étais riche comme vous l'êtes, continua-t-il, ce pays s'appellerait depuis longtemps Bussy-Chevance; car moi aussi je me sens l'ambition de faire parler de moi.

Maître Chevance abondait trop bien dans le sens de lord Wolsey pour que celui-ci ne se sentît pas de plus en plus à l'aise avec le magister. Il lui prit la main, la serra avec cordialité :

— Vous êtes un homme de bon conseil, lui dit-il; voyons, parlons comme si nos rêves devaient se réaliser. Que pourrait-on faire pour ce pays?

— Tout, Mylord, attendu qu'il n'y a rien de bien ici que mon école qui est tenue, j'ose le dire, avec le plus grand soin.

— Encore n'est-ce qu'une chaumière, comme toutes les habitations de la commune, et j'ai trouvé que vos masures juraient singulièrement auprès de cette église neuve et solidement bâtie. Ne pourrait-on

élever à la place de ces chétives demeures de bonnes maisons en pierre, construites sur un plan uniforme et alignées en deux cordeaux?

— Oui, cela serait fort bien imaginé, d'autant plus que mon beau-frère, qui est maître maçon, se trouve aujourd'hui sans ouvrage. C'est un gaillard qui s'entend assez bien en bâtisse... Je vous le recommande ; vous serez content de lui.

— Et si au milieu de cette rue un ruisseau coulait entre des pavés unis et toujours propres, voyez comme cela changerait l'aspect de votre Bussy.

— Vous avez raison ; il nous faudrait une rue pavée ; c'est toujours ce que me dit mon cousin Giraud, quand il vient me voir de Fontainebleau, où il exploite une carrière de grès... Je me suis même entretenu de cela avec M. le curé ; mais il m'a fait une objection à laquelle je n'ai rien trouvé à répondre.

— Et laquelle? demanda le jeune lord, qui commençait à s'enthousiasmer de son projet.

— Ah! mon Dieu! c'est très-simple ; M. le curé m'a dit tout uniment : « Votre idée est bonne, Chevance ; mais où trouverez-vous de l'argent mignon pour faire paver la commune? » Vous voyez que c'était sans réplique.

— Fort bien! reprit lord Wolsey ; mais ce pays me

platt, et je me crois en position de faire beaucoup pour lui... Savez-vous que ce serait superbe de fonder ici une manufacture, soit de papier, soit de toile, une verrerie même qui ferait vivre les habitants des communes environnantes, et qui répandrait la joie et l'aisance dans notre petite ville?

— Et l'instruction aussi, Mylord; car une manufacture attirerait des habitants pour nos maisons : ces habitants auraient des enfants, et ces enfants viendraient à l'école; comme il n'y a que la mienne ici, je me verrais bien obligé d'élever tous ces mioches-là.

— Le marché de Lagny est fort éloigné d'ici, continua le jeune lord; on en construirait facilement un sur quelque terrain inculte.

— Parbleu! le terrain est tout trouvé, répondit le magister, qui s'animait du noble désir de son hôte; nous avons notre affaire dans la portion d'héritage que me laissa mon grand-oncle Morand.

— J'aimerais à voir aussi une fontaine simple, mais de bon goût, sur la place de l'Église, vis-à-vis du portail, ajouta le jeune lord. Il faudra que j'en parle à un ingénieur de mes amis.

— Une fontaine est indispensable à la commune. Ma femme ne serait plus forcée de s'éreinter pour

aller jusqu'à Saint-Georges, où l'on se dispute les places autour du lavoir.

— Je voudrais aussi qu'une route bien ferrée rendît les communications plus faciles; céla procurerait de grands travaux aux terrassiers.

A qui dites-vous qu'une route est nécessaire? Moi qui suis obligé d'aller deux fois par semaine à Lagny, et souvent par un temps comme celui d'aujourd'hui!

— Enfin, pour couronner l'œuvre, votre école deviendrait vraiment utile, maître Chevance, si mes plans étaient exécutés.

— Comment, utile! Mais il me semble qu'elle l'est déjà bien assez, quand j'enseigne la grammaire, l'écriture et les quatre règles pour douze sous par mois, et vingt sous avec le papier à écolier et le latin.

— Je dis utile, parce que j'en ferais un établissement tout philanthropique. Les enfants de la commune seraient admis ici gratis.

— Gratis! répéta le magister d'un ton désapprobateur fortement accentué.

— Vous ne m'entendez pas, maître Chevance; je veux dire que les revenus de la commune se trouvant décuplés, centuplés même, grâce à mes projets, on pourrait pensionner honorablement celui qui consa-

crerait son temps et son savoir à l'enseignement public.

— Oh! si vous comprenez la chose ainsi, je suis entièrement de votre avis; d'autant plus qu'il me faut toujours attendre jusqu'après les vendanges pour être payé de mes mois d'école.

Se parlant à lui-même, l'hôte du magister reprit :

— Oui, j'aurai bien du malheur si je ne viens à bout de faire dire : Vous voyez cette colonie qui prospère à la place d'un hameau où il n'y avait rien que de misérables cabanes : eh bien! c'est son ouvrage! c'est à lord Wolsey qu'on doit tout cela!

Si quelqu'un eût posé la main sur la poitrine du jeune lord au moment où il parlait de la sorte, celui-là aurait été effrayé des battements précipités de son cœur.

Maître Chevance, tout plein des projets conçus pour le hameau transformé en petite ville et n'en voulant rien perdre, se mit en devoir d'en tracer le plan.

Penché vers la chaise du magister, lord Wolsey vit naître sous sa plume la rue tirée au cordeau, le marché couvert, la fontaine projetée et le commencement de la route qui devait conduire à un pâté d'encre sous lequel l'habile calligraphe écrivit : Lagny. Enthousiasmé de ce plan, le jeune lord fut

enté d'inscrire son nom au bas de ce dessin ; mais 'artiste, qui était fier de son ouvrage, lui fit observer que c'était à peine s'il lui restait assez de place pour ajouter sur la page déjà bien remplie : CHEVANCE, *nagister*, *fecit.*

Durant tout ce qui précède, la dame Chevance avait préparé un lit pour son hôte, après quoi elle s'endormit sur une chaise, auprès des cendres éteintes. Le coucou venant à sonner onze heures, la maîtresse d'école se réveilla, et demanda à son mari s'il avait l'intention de passer la nuit devant son écritoire. Lord Wolsey commençait à sentir le besoin du repos ; il souhaita le bonsoir aux deux époux et entra dans un cabinet voisin où son coucher était apprêté. Un quart d'heure après il voyait en rêve l'accomplissement du bonheur qu'il avait projeté pour les habitants de Bussy-Saint-Martin.

Le magister ne ferma pas l'œil aussi promptement que son hôte ; il employa une partie de la nuit à former des conjectures sur le riche et bienfaisant étranger qu'il avait le bonheur de posséder dans son école.

Le lendemain matin, comme le voyageur se disposait à quitter la chaumière de maître Chevance, celui-ci le voyant prêt à partir seul, s'offrit pour l'ac-

compagner, afin de lui enseigner le meilleur chemin pour gagner Lagny.

Il y avait bien un peu de curiosité au fond de la politesse du magister ; il voulait savoir si le train de voyage de l'étranger répondait à la haute opinion qu'il avait voulu donner de sa fortune.

En arrivant à Lagny, le jeune lord trouva la voiture raccommodée, et le valet et le cocher fort inquiets de son absence. Il paya libéralement l'aubergiste qui avait tenu le souper chaud une partie de la nuit, et monta en voiture après avoir réitéré à maître Chevance l'engagement de ne pas laisser passer un mois sans reparaître à Bussy-Saint-Martin.

Pendant le mois qui devait s'écouler avant le retour de lord Wolsey, on ne s'entretint pas d'autre chose chez le maire de l'endroit, dans la maison curiale, et même chez M. le sous-préfet de l'arrondissement, que des vastes projets de l'étranger ; un nouveau plan des embellissements de Bussy, tracé par le magister, passa de main en main, et reçut les diverses corrections, additions ou retranchements dont il paraissait susceptible. Mais au bout du mois le voyageur ne revint pas ; un autre mois finit encore sans qu'on entendît parler de lui ; puis l'année entière se passa. Il ne restait plus rien des bienfaits de lord

Wolsey, sinon l'essieu du maraîcher, qui durait toujours. Ne se croyant plus obligé, par la reconnaissance, à garder pour soi sa façon de penser sur le compte de l'étranger, les plus polis le traitaient de hâbleur, et les moins ingrats l'appelaient intrigant.

Tel était l'état des esprits dans Bussy-Saint-Martin quand une commère, qui revenait un jour du marché de Lagny, signala le retour du mylord.

Le magister, qui depuis un an courbait la tête avec patience, la releva fièrement, et dit : « J'en étais sûr. » Alors il fit un beau discours sur les faux jugements et l'ingratitude des hommes ; mais on ne l'écouta pas jusqu'au bout, tant on était pressé d'aller au-devant de celui qu'on n'appelait plus que la Providence du pays !

Lord Wolsey n'était pas seul ; il amenait avec lui un ingénieur civil, deux architectes, une demi-douzaine de maîtres maçons et d'entrepreneurs de bâtiments.

M. le curé, averti par la clameur publique du retour de l'étranger qui mettait de si grosses sommes dans l'aumônière de la fabrique, se rendit aussitôt chez le maire, pour s'entendre avec lui sur le logement qu'on pouvait offrir à ce grand personnage. Il fut arrêté, après de longs débats, que lord Wolsey

dînerait à la maison curiale avec les provisions que fournirait la mairie. Ceci réglé, on se rendit au-devant du jeune Anglais, qui débouchait déjà par le petit sentier, quand le maire, le curé et les habitants de la commune arrivèrent à sa rencontre.

Lord Wolsey ne trompa pas l'attente de ceux qui l'entouraient. Il promit de visiter tour à tour chacune des chaumières du hameau, et se rendit au presbytère, accompagné du maire, du curé et de l'inévitable magister, qui s'appropriait intérieurement une bonne partie des hommages que le jeune Anglais recevait. Madame Chevance, devenue aussi un personnage considérable, vu l'importance que se donnait son mari, s'engagea à protéger auprès de mylord ceux de ses voisins qui se rendraient dignes de ses bontés. L'éducation des bambins souffrit un peu ce jour-là; mais les élèves de maître Chevance ne furent ni les moins bruyants, ni les moins sincères dans l'expression du plaisir que causait à chacun le retour de l'étranger; ce n'était pas qu'ils pensassent à l'avenir heureux que sa présence promettait au pays; mais c'était une journée de classe en moins dans leur vie d'écolier, et ils jouissaient de la perte de leur temps d'étude comme d'une conquête sur les férules du magister.

III

VISITE AUX TRAVAILLEURS

Quelques jours après le retour de lord Wolsey, le plan de la commune du nouveau Bussy fut soumis à l'approbation de l'autorité, et renvoyé avec le visa des magistrats chargés de surveiller l'exécution de semblables entreprises. Une lettre flatteuse du ministre accompagnait la note que le fondateur de la colonie lui avait adressée. Les renseignements sur la solvabilité du jeune Anglais étaient satisfaisants. On se prépara donc à se mettre à l'œuvre. Plusieurs manufacturiers de Meaux et de La Ferté-sous-Jouarre offrirent de prendre à loyer la fabrique qui devait être construite dans Bussy-Wolsey. Une société de capitalistes tint à honneur de faire l'acquisition des terrains jugés nécessaires aux projets du bienfaisant étranger ; on enrégimenta une armée d'ouvriers pour activer les grands travaux de terrassements et de bâtisse. Le jour fixé pour l'ouverture des travaux, M. le curé sortit processionnellement de l'église, la châsse de Saint-Martin en tête; tous les habitants endimanchés lui firent cortége, et rentrèrent avec

lui à la paroisse, où il y eut grand'messe et distribution de pain bénit. Enfin, le ménétrier de la commune remplaça les orgues absentes en raclant sur son violon les airs qu'il devait écorcher, après vêpres, dans le jardin du cabaretier Péchu; et, pour mettre le comble à l'enthousiasme général, lord Wolsey, à l'issue de la messe, fit défoncer six pièces de vin sur la place que devait occuper le marché de Bussy.

Quinze jours se passèrent en travaux préparatoires. Le jeune lord, levé en même temps que les ouvriers, confondu avec eux durant les heures de travail, maniait la pioche et la brouette et brunissait son teint à l'ardeur du soleil. Comme les compagnons terrassiers et les maçons, il portait, au lieu de son costume élégant, une veste brune, un grossier chapeau de paille à large bord, le pantalon de toile et les sabots du pays. Ce n'était guère qu'au choix facile de ses paroles, à la noble expression de ses regards, qu'un étranger pouvait le distinguer d'entre tous ceux qui l'entouraient. Encore y avait-il autant de fierté dans les yeux de maître Chevance, quand celui-ci venait, aux heures de récréation, promener son importance au milieu des ouvriers.

Ce n'était pas seulement à Bussy qu'on s'entrete-

nait des projets de l'étranger, on en parlait aussi dans les communes environnantes, surtout au château de Torcy, où le riche propriétaire de cette délicieuse habitation se plaisait à rassembler tous les ans une joyeuse réunion d'amis.

Les hommes discutaient gravement sur le mérite de l'entreprise du lord; quant aux dames, elles se sentaient vraiment de l'admiration pour celui qui faisait un si bel usage de sa fortune. Depuis quelques jours, on avait formé le projet d'aller en partie de plaisir jusqu'à Bussy visiter les travailleurs. Personne au château ne connaissait lord Wolsey que par le portrait que les gens de service de Torcy avaient fait du noble étranger; mais on le savait jeune, considérablement riche et joli homme; aussi l'imagination de ces dames attribuait-elle à un tendre sentiment trompé dans son espoir, la générosité du bienfaiteur de Bussy. C'était, suivant elles, une espérance déçue ou la perte d'un objet aimé qui avait inspiré à lord Wolsey le besoin de la bienfaisance. Repoussant la pensée d'une spéculation d'argent, qui eût avili à leurs yeux celui qu'elles nommaient un héros, ses admiratrices bâtissaient mille romans ingénieux, afin de s'expliquer le motif qui lui avait fait choisir la misérable commune de Bussy-Saint-Martin

pour y fonder tant d'établissements utiles, auxquels le pays allait devoir l'aisance et le bonheur. Une seule personne à Torcy ne paraissait pas partager l'engouement général : c'était mademoiselle Constance Van-Helmont, la nièce et l'héritière de l'un des premiers banquiers d'Amsterdam. Elle était venue en France avec la sœur du banquier, que des affaires de famille appelaient à Paris, et qu'un lien de parenté unissait au propriétaire du château. La froide réserve de Constance formait un étrange contraste dans les chaleureuses discussions des enthousiastes du jeune lord. Aussi l'avait-on surnommée Cœur-de-Marbre.

Le jour de la promenade à Bussy arriva ; on devait partir après le déjeuner, et tandis que toutes les dames se paraient de leur mieux, comme si elles eussent voulu séduire le jeune lord par l'éclat de leur toilette, Constance, en habit du matin, restai seule au salon, cherchant dans son esprit le moyen de se soustraire à cette partie de plaisir qui semblait coûter beaucoup à son cœur.

La baronne de Mézerac descendit la première au salon, et fut fort étonnée de voir l'insouciante Constance en négligé du matin, s'occupant de sa broderie, comme si elle eût ignoré le projet

de promenade dont on s'entretenait depuis trois jours.

— Eh bien! ma chère, vous n'êtes pas des nôtres? lui dit madame de Mézerac.

— Si on le veut absolument, j'irai, répondit Constance; mais vraiment je ne vois pas pourquoi vous vous faites une fête d'aller au milieu de ces embarras de pavés, de planches et d'ouvriers qui encombrent un pauvre hameau fort peu agréable à visiter; car ce que j'en ai vu une fois, depuis que je suis à Torcy, ne m'a pas donné le désir d'y retourner.

— Mais ce n'est pas le hameau... c'est lui, lord Wolsey, que nous allons voir.

— Peut-être avez-vous tort de faire cette démarche... Si la vue de celui qui vous plaît tant allait diminuer votre admiration pour lui lorsque vous l'aurez envisagé en face?... Vous le savez, Madame, il ne faut quelquefois que se trouver par hasard en présence d'un héros pour ne plus voir en lui qu'un homme fort ordinaire.

— En vérité, reprit la baronne, je ne conçois rien à votre insensibilité, à votre froideur pour cet intéressant personnage. Ce n'est pas un homme ordinaire, celui qui, à vingt-cinq ans, avec de l'éducation et une brillante fortune, consent ainsi à s'enterrer

avec des paysans et à se livrer aux plus rudes travaux : il faut que ce soit au contraire une âme ardente, un cœur cruellement froissé, qui cherche des distractions contre un souvenir douloureux.

Constance sourit d'un air de doute, et madame de Mézerac, de plus en plus indignée, continua :

— Il paraît que mademoiselle Van-Helmont en sait plus que nous là-dessus ; alors elle voudra bien nous expliquer les motifs de son antipathie à l'égard de lord Wolsey.

— De l'antipathie ! répondit Constance, mieux que cela, Madame, puisqu'il faut vous l'avouer, c'est de l'aversion qu'il m'inspire; oui, je déteste lord Wolsey autant qu'il est en mon pouvoir de détester quelqu'un ; car je le connais bien, je l'ai vu assez souvent pour savoir qu'il est à la fois le plus fier et le moins généreux des hommes.

Cette réplique de Constance fut faite avec une vivacité et une chaleur qui étonnèrent singulièrement la baronne. C'était la première fois, depuis qu'elle habitait à Torcy, que la jeune Hollandaise parlait avec une si brusque franchise.

— Et pourquoi ne disiez-vous pas cela tout de suite? reprit madame de Mézerac. Il y avait de la cruauté à vous taire avec nous, qui cherchions de

tous côtés quelqu'un qui pût nous donner des renseignements exacts sur le bel inconnu, sur ses succès dans le monde, sur les traits de son visage, l'expression de son regard, le son de sa voix, enfin sur tout ce qui le concerne.

— Je me taisais, Madame, parce qu'il n'eût pas été généreux de détruire des illusions qui vous paraissaient douces à conserver; mais puisque vous me forcez à me prononcer, je dois vous dire que le bienfaiteur de Bussy n'a pas laissé à Amsterdam une grande réputation de bonté.

« Depuis trois mois, lord Arthur Wolsey logeait chez nous. Il y avait dans le voisinage un négociant, ami de ma famille et père d'une jeune personne dont j'étais la compagne d'enfance. Caroline venait souvent me voir. M. Henri, le secrétaire de lord Arthur, était admis chez mon oncle aussi bien que son maître, et même M. Van-Helmont préférait la société du secrétaire à celle de mylord qui, par sa fatuité, faisait encore ressortir l'esprit droit et la douce affabilité de M. Henri. Caroline n'avait pas été insensible au mérite du jeune secrétaire... J'étais sa confidente; elle ne craignait pas de me dire tous les secrets de son cœur; et, loin de vouloir les cacher, elle m'engagea à en parler à mon oncle, afin que celui-ci pût sonder

les intentions de M. Kinberg au sujet du mariage que nous arrangions déjà en petit comité. Les choses allaient assez bien. Le père de Caroline avait rêvé pour sa fille une alliance plus considérable sous le rapport de la fortune; mais les bonnes qualités de M. Henri, ses façons de parler et d'agir qui vous saisissaient le cœur, finirent par l'emporter sur les anciens projets de M. Kinberg; il dit un jour à mon oncle : « Si ce jeune homme plaît à Caroline, et que « sa famille soit honorable, il sera assez riche avec la « dot de ma fille pour figurer dans le monde : d'ail- « leurs, je lui céderai un jour mon établissement, et, « en attendant que je me retire des affaires, mon « gendre sera mon premier commis. » J'allai faire part de cette réponse à M. Henri. J'étais vraiment heureuse de son bonheur. Lord Wolsey entra comme je parlais encore au jeune secrétaire. M. Henri annonça cette bonne nouvelle à son maître. Celui-ci fronça le sourcil, parut réfléchir un instant, puis il répondit : « C'est très-bien, Henri; tu ne te chagri- « neras plus de n'être qu'un enfant trouvé, un « homme sans nom; car tu vas avoir une famille « comme tout le monde. » A ces mots, je restai stupéfaite. M. Henri nous avait dit se nommer Darntley. Je regardai ce jeune homme; il était pâle et trem-

blant. Je n'essayerai pas de vous peindre l'expression impertinente du visage de lord Wolsey. M. Henri se remit cependant un peu de son trouble, et me dit, en regardant son maître d'un air chagrin : « Mylord « a raison, je ne dois tromper personne sur ma nais- « sance : je ne suis qu'un misérable orphelin, qui « doit tout aux bienfaits du père de mylord. Il avait « été convenu entre mon protecteur et son fils que je « prendrais le nom d'une ferme qu'il possède en An- « gleterre, et qu'on se tairait sur une origine qui « pouvait me fermer toute carrière honorable dans le « monde. Celui qui prit soin de moi, qui recueillit « l'enfant abandonné, devait me donner le titre de « cette ferme de Darntley comme une propriété de « famille, mais il est plus loyal sans doute de tout « dévoiler à M. Kinberg. Ainsi, Mademoiselle, vous « pourrez dire la vérité au père de Caroline ; j'espère « encore qu'il n'y verra point un obstacle à mon bon- « heur. »

« Je ne me sentais pas le courage d'affliger davantage ce digne jeune homme. Cependant je n'osai lui donner beaucoup d'espoir ; je savais que si M. Kinberg avait passé légèrement sur la question de fortune, il ne serait pas aussi accommodant en ce qui touchait à l'honorabilité du nom de famille. L'indul-

gence du négociant pour l'inclination de sa fille était un calcul d'amour-propre : il se plaisait à voir dans M. Henri un allié de la maison des Wolsey. Malgré la supériorité que le maître s'attribuait sur son secrétaire, on remarquait quelquefois entre eux une telle intimité, que cela nous faisait dire : « Henri est « vraisemblablement un parent pauvre du jeune « lord. » Et une alliance, si éloignée qu'elle fût, avec un des membres du parlement d'Angleterre, flattait l'amour-propre du père de Caroline.

« Je fis part à mon amie de la révélation que son futur époux m'avait faite. La pauvre enfant se jeta dans mes bras ; elle fondit en larmes, et dit : « Tout « est perdu ; M. Kinberg a déjà refusé pour moi un « parti qui lui convenait bien plus que celui-ci, et « cela parce qu'il y avait quelque chose de douteux « sur la famille de celui qui me recherchait en ma- « riage. Juge, Constance, s'il consentira jamais à « donner ma main à jeune homme qui ne peut nom- « mer ses parents. » J'éprouvais une peine affreuse en voyant la douleur de Caroline.

« Rassure-toi, lui dis-je, je parlerai à lord Wolsey, M. Henri a dit que le père de son maître ne demandait pas mieux que de lui donner le titre de sa ferme de Darntley, comme étant celui d'une propriété de

famille. Eh bien ! je déciderai le jeune lord à solliciter ce titre, à se taire sur la naissance de M. Henri, et le secret restera entre nous.

« Caroline m'embrassa avec une effusion du cœur qui me prouvait sa reconnaissance. Je fus un peu honteuse dans ma démarche auprès d'un jeune homme qui me déplaisait souverainement ; mais il y allait du bonheur de ma plus chère amie, et je trouvai la force de parler. Lord Wolsey me dit qu'il était fâché d'avoir pu causer un chagrin à mademoiselle Kinberg, et me promit de tout arranger. « L'envoi des « pièces nécessaires pour prouver la possession d'état « de Henri ne tardera pas, ajouta-t-il ; on peut s'oc« cuper des préparatifs du mariage. » Il fut facile de décider M. Henri à se taire sur le secret de sa naissance. Enfin, M. Kinberg fixa le jour de la signature du contrat. Lord Wolsey annonça qu'il continuerait son tour d'Europe dès que Caroline et Henri seraient unis.

« Le matin de la signature un déjeuner devait réunir chez le père de Caroline les témoins désignés du mariage : mon oncle, deux autres négociants du voisinage, quelques parents, M. Henri, Caroline et moi nous étions déjà réunis dans le salon quand lord Wolsey entra. Il salua la compagnie de son air

le plus affable et présentant à M. Kinberg l'acte que le comte de Wolsey avait expédié de Londres, il dit :

— Vous m'excuserez si je ne peux rester jusqu'à l'arrivée du notaire ; les ordres de mon père me rappellent à Londres sur-le-champ ; tout est prêt pour mon départ ce matin, car il faut que je me rende à Harlem avant de m'embarquer pour l'Angleterre. Je souhaite que votre gendre fasse autant d'honneur à son nouveau nom de Darntley qu'il en fit autrefois à celui de Henri l'enfant trouvé.

— Oh ! quelle indignité ! me dit tout bas Caroline. Ses jambes chancelaient : je n'eus que le temps de la retenir dans mes bras.

— L'enfant trouvé ! répéta M. Kinberg en nous regardant tous. Chacun restait muet de surprise. M. Henri poussa un profond soupir et baissa la tête, comme abattu par ce coup, auquel il était loin de s'attendre.

Mylord jouit un moment de l'anxiété de Caroline et de son secrétaire, puis il reprit la parole avec l'air d'un homme qui veut réparer un oubli :

— Ah ! pardon ! c'est juste ; je ne pensais pas qu'aujourd'hui, grâce à la concession que mon père lui a faite, on ne doit plus donner à Henri que le nom de Darntley ; cependant, pour régulariser l'acte

de mariage, et dans l'intérêt même de ce jeune homme, car il peut retrouver un jour les parents qui l'abandonnèrent sur une route à la charité des passants, je vous conseille de faire mentionner au contrat ce nom de Henri, suivi de six étoiles, ainsi qu'il le portait au cou sur un chiffon de papier, quand mon père le ramassa par pitié dans son voyage en France.

— Comment, Monsieur ! mais vous avez donc indignement abusé de moi ! reprit M. Kinberg en s'approchant de Henri ; vous nous avez donc menti à tous comme un misérable intrigant !... Vous vous disiez l'allié des lords Wolsey, quand vous n'êtes rien qu'un enfant trouvé, rien que le valet de mylord ! Et ma pauvre fille qui ne savait pas un mot de tout cela !

— Si fait ! mon père, si fait ! je savais tout, s'écria Caroline, croyant par cet aveu calmer l'indignation de M. Kinberg.

— Vous le saviez, reprit celui-ci, donc vous étiez d'accord avec ce malheureux pour vous jouer de ma crédulité et me faire contracter une alliance indigne de moi ! Rentrez chez vous ; rentrez à l'instant ; je n'ai besoin ni de vos larmes, ni de vos supplications. Vous comprenez bien qu'il ne peut rien exister entre vous et un homme aux gages de mylord.

Henri, à qui de si rudes paroles avaient rendu le sentiment de sa dignité, se plaça entre le père et la fille, comme pour s'opposer à la colère du négociant; mais il fut rudement repoussé par M. Kinberg, qui prit le bras de sa fille et la conduisit de force jusqu'à son appartement.

— Oh! Monsieur, dis-je tout bas à lord Wolsey, il faut que vous soyez bien cruel pour en agir ainsi avec mon amie! Il me répondit de manière à n'être entendu que de moi :

— Elle avait dû comprendre mes intentions; pourquoi m'a-t-elle préféré Henri?

M. Kinberg revint. A l'altération de ses traits on devinait que Caroline avait eu une horrible crise nerveuse; on en fut convaincu quand il dit à Henri :

— Imposteur infâme! votre mensonge va peut-être lui coûter la vie; mais j'aime mieux la perdre que d'être obligé de la maudire. Sans le respect que je dois à mylord, je vous aurais déjà fait chasser comme un scélérat par mes gens.

La position de M. Henri était horrible; il ne répondait pas aux injures du père de Caroline; c'était à lord Wolsey seulement qu'il s'adressait.

— Pourquoi, disait-il, faut-il que je doive tout à votre père? sans le lien de la reconnaissance, Mylord,

je me vengerais cruellement de votre inexplicable conduite avec moi... Il fallait me tuer, plutôt que de provoquer l'affront que je viens de recevoir.

Lord Wolsey gardait une contenance calme devant ce malheureux.

— Vraiment, répondit-il avec une feinte surprise, je ne savais pas qu'au point où vous en étiez avec M. Kinberg, celui-ci dût encore ignorer le secret de votre adoption par mon père; il fallait me dire alors de n'en pas parler, j'aurais gardé le silence. D'ailleurs, qu'importe que vous vous nommiez Darntley ou seulement Henri, pourvu qu'on vous accorde la main de mademoiselle Caroline?

— La main de ma fille! répliqua M. Kinberg avec indignation. Mylord, je regarde cette proposition d'alliance comme une injure. Que votre valet sorte d'ici, et qu'il n'essaye pas de revoir Caroline, ou je le ferai traîner devant la cour de justice comme un faussaire qui s'introduit dans les familles pour tromper les pères et voler la dot de leurs filles!

Lord Wolsey sortit. J'ignore ce que devint M. Henri : on ne le revit plus à Amsterdam. Quant à la pauvre Caroline, à la suite d'un violent accès de fièvre, la petite vérole se déclara, et le septième jour elle mourut en nommant celui qu'elle avait aimé.

Voilà, Madame, voilà ce que je sais de ce lord Wolsey, dont chacun ici se plaît à faire l'éloge; jugez s'il m'est possible de croire à ses belles actions, et si je dois partager votre enthousiasme pour lui, et désirer de le revoir jamais.

— C'est une histoire fort intéressante, dit la baronne; mais je ne vois là-dedans rien de bien criminel de la part de mylord : il s'est vengé cruellement sans doute du mépris que votre amie avait fait de sa recherche; mais la violence des sentiments excuse tant de choses, que je ne saurais blâmer sa conduite, comme vous le faites. D'ailleurs, savez-vous si lord Wolsey n'a pas souffert beaucoup aussi? Qui vous dit que ce n'est pas le remords qui l'a décidé à venir s'enterrer dans un village de France? On n'est pas le fils d'un comte de Wolsey, l'héritier d'un pair d'Angleterre, sans avoir de nobles pensées. Je gagerais que c'est à sa passion pour mademoiselle Kinberg que mylord doit ses projets de bienfaisance que nous admirons tous.

Constance aurait laissé la baronne de Mézerac essayer de justifier autant qu'elle l'eût voulu la conduite de lord Wolsey; ce mélange de mépris pour ce que la noble dame appelait les gens de rien, et d'indulgence pour les vices d'un lord, indignait si fort mademoi-

selle Van-Helmont, qu'elle ne jugea pas nécessaire de discuter avec la baronne sur une question que ces deux caractères absolument opposés ne pouvaient envisager sous le même jour.

La toilette des dames du château était terminée. Elles descendirent toutes au salon, tandis que les hommes pressaient les palefreniers qui sellaient les chevaux, car on devait aller en cavalcade à Bussy-Saint-Martin. Constance, sollicitée de toute part, ne put se défendre de suivre la société dans cette visite aux travailleurs; mais en cédant à l'obsession, elle se promit de ne témoigner qu'un froid mépris au bienfaiteur de Bussy-Saint-Martin, tandis que ses compagnes se préparaient à l'enivrer de leurs éloges. La baronne s'était empressée de dire à ces dames que mademoiselle Van-Helmont connaissait mylord; on la supplia d'être de la partie : sa présence était indispensable pour faciliter aux enthousiastes du jeune lord une intimité plus prompte, et surtout plus naturelle.

On sortit du château, et les chevaux, lancés à la suite du léger coursier qui portait madame de Mézerac, joûtèrent de vitesse à travers des chemins à peine frayés. Plus calme que les autres, Constance suivait avec précaution la route dangereuse que les

habiles écuyères parcouraient en jetant au vent de bruyants éclats de rire mêlés de cris de joie ; les cavaliers, pour exciter encore leur ardeur, tantôt se laissaient distancer, tantôt jouant de l'éperon, dépassaient les dames et disparaissaient dans un tourbillon de poussière. Enfin, Constance, qu'on appelait de loin, en se moquant de sa prudence, sentit le besoin d'humilier ses orgueilleuses rivales : elle pressa du pied sa jument, serra la bride d'une main ferme, se souleva, légère, sur l'animal qui se cabrait, et partit avec la rapidité de l'éclair. On vit la jolie Hollandaise traverser la campagne, se courber sur le cou de sa monture pour éviter les branches d'un taillis dont elle perça l'épaisseur ; elle fit siffler sa cravache en passant à côté de celles qui doutaient de son courage, franchit un fossé devant lequel les autres cavaliers s'arrêtèrent. A l'exception de la baronne, ils tournèrent le périlleux obstacle. Pour madame de Mézerac, élancée à la piste de sa rivale de gloire, elle arriva presque en même temps qu'elle à Bussy-Saint-Martin. Un jeune homme qui travaillait au milieu d'un groupe d'ouvriers, voyant la jument de Constance prête à s'engager dans un dédale de pierres où elle ne pouvait manquer de s'abattre, jeta sa pioche de côté et vint l'arrêter par la bride.

Constance lui adressa un gracieux remercîment; puis, regardant plus attentivement l'ouvrier maçon, elle laissa échapper son nom dans une exclamation de surprise : « Henri ! » dit-elle. Celui-ci pâlit, mit le doigt sur sa bouche, et murmura d'une voix presque éteinte : « Pas un mot, Mademoiselle, ou je serais perdu ! » Un nuage couvrit le front de Constance; il y eut dans le regard qu'elle arrêta alors sur le soi-disant lord Wolsey, non pas l'expression du mépris qu'elle devait éprouver pour le meurtrier de son amie d'enfance, mais un profond sentiment de chagrin, et tout bas elle se demanda : « Ne dois-je plus voir en lui qu'un malhonnête homme ? »

A la suite de la baronne, arrivèrent bientôt tous les autres visiteurs. A chaque nouvelle figure qui se présentait à lui, Henri tremblait de rencontrer encore un visage de connaissance. C'était une crainte qui se renouvelait tous les jours depuis que Bussy-Saint-Martin était devenu le but des promeneurs de tous les châteaux environnants; mais jamais il n'avait senti aussi vivement cette crainte que depuis l'instant où Constance s'était offerte à lui. Le fondateur de la colonie nouvelle fut peu sensible aux hommages des dames, et aux compliments des hommes sur le mérite de ses projets d'amélioration;

il ne répondit qu'à demi-voix, et toutes ses paroles étaient embarrassées : ce qui n'empêcha pas les enthousiastes de le trouver fort intéressant.

Son chapeau de paille à la main, Henri précédait les curieux pour leur montrer les emplacements où devaient s'élever la manufacture, la fontaine et le marché.

Après une promenade de deux heures dans la commune, on remercia le bienfaiteur de Bussy de son obligeance envers des visiteurs importuns; on lui fit engager sa parole de venir prochainement au château, et les cavaliers remontèrent à cheval. Henri les accompagna jusqu'au sortir du village. Cette fois encore, Constance resta en arrière, comme au départ de Torcy. Henri, qui, de loin, lui avait fait un dernier signe d'adieu, revint vers elle quand il la vit isolée du reste de la compagnie.

— Ne me condamnez pas, Mademoiselle, lui dit-il, avant de m'avoir entendu, et surtout, par pitié, ne révélez rien, si vous ne voulez pas ajouter un dernier malheur à tout ce que j'ai souffert déjà. Vous me méprisez maintenant; mais si vous vouliez consentir à m'entendre un instant, vous ne pourriez plus avoir, j'en suis sûr, que de la compassion pour moi... Autrefois vous étiez ma confidente à Amsterdam : vou-

lez-vous l'être encore? J'ai besoin de parler à quelqu'un qui sache me comprendre, de tous les secrets que renferme mon cœur.

— Où et quand pourrions-nous nous rencontrer? demanda Constance.

— Demain soir, auprès de la pierre levée, du côté du château.

— J'y serai, Monsieur Henri, dit-elle. Et elle pressa sa monture pour rejoindre les cavaliers qui couraient vers Torcy.

IV

LA CHASSE A L'HOMME

Malgré le sentiment visible de gêne que la présence de Constance avait fait éprouver au bienfaiteur de Bussy, toutes les dames étaient revenues au château plus enthousiasmées que jamais du noble étranger qui, depuis quinze jours, occupait leur esprit. La baronne de Mézerac, surtout, ne tarissait pas sur la douceur de sa voix et l'expression saisissante de son regard.

— Il y a vraiment de la poésie dans cette tête-là,

disait la chaleureuse admiratrice du faux Wolsey; on ne m'aurait pas dit « le voilà, » que j'aurais tout de suite reconnu en lui l'homme supérieur, en dépit de cette veste d'ouvrier, sous laquelle un noble maintien ne peut jamais disparaître entièrement.

Pour Constance, elle n'intervint pas dans l'entretien général; toute aux réflexions que lui inspirait cette rencontre inattendue, elle se demandait : « Comment se peut-il que l'homme que j'ai connu si loyal, si digne d'estime et d'amour, soit descendu au rôle d'intrigant et de faussaire? Que pourra-t-il me dire pour justifier son mensonge? Toutes les vertus que nous aimions en lui n'étaient-elles qu'un adroit calcul pour gagner le cœur de Caroline? Ma pauvre amie serait morte pour un hypocrite!... Oh! c'est affreux à penser! Je n'irai pas au rendez-vous qu'il m'a donné. »

Et puis Constance revenait sur cette première résolution; elle se rappelait que Henri lui avait dit : « Ne me condamnez pas sans m'entendre; » et en secret l'amie d'enfance de mademoiselle Kinberg sentait le besoin d'estimer encore celui qu'elle n'aurait peut-être pas vu sans regret devenir autrefois l'époux de Caroline; car il faut bien le dire, dans leurs entretiens intimes chez l'oncle de Constance,

celle-ci avait puisé, pour le jeune secrétaire, un sentiment de tendresse qu'en se trompant elle-même elle s'obstinait à nommer de l'amitié.

Maintenant que le secret de Constance est connu, on comprend l'effet pénible que produisit sur elle la présence de Henri sous un nom et avec les apparences d'une fortune qu'il ne possédait pas. C'était l'homme estimable et malheureux qu'elle aimait en lui : la pensée de le croire coupable lui brisait le cœur. Aussi ne lutta-t-elle pas longtemps contre sa promesse de rendez-vous. La journée du lendemain lui parut interminable. Ce fut par des promenades et des rêveries dans le parc qu'elle essaya de tromper son impatience : enfin la nuit tomba; les hommes passèrent dans la salle de billard; les dames arrangèrent leur soirée, celles-ci à une table de jeu, celles-là dans la bibliothèque du château; d'autres proposèrent une partie de batelet sur la pièce d'eau du parc. Constance put sortir sans être remarquée. Elle connaissait les chemins : en une demi-heure elle arriva près de la pierre-levée, où Henri lui avait promis de se rendre. Il n'était pas là; elle l'attendit vainement pendant plus de vingt minutes.

Il ne peut pas se justifier, pensa-t-elle; il a reculé devant la confession de sa coupable conduite.

Comme elle se parlait ainsi, des paysans qu'elle avait déjà vus passer en se rendant à la pierre-levée, revinrent sur leurs pas, et se dirigèrent vers l'endroit où elle attendait Henri. Ces paysans, armés de pelles, de pioches, de bêches et de faux, s'entretenaient avec chaleur.

— Comment, disait l'un, nous ne le trouverons pas, le gredin ! Il sera dit que nous nous serons laissé engeoler par lui, et qu'il nous aura échappé ! Il faut chercher partout ! Il faut le tuer !

— Oui, il faut le tuer ! répétèrent les autres. Et ils se partagèrent la fouille des taillis.

Constance frémit, sans deviner cependant à qui s'adressaient ces sinistres menaces. Qui donc poursuivait-on ainsi ? Contre qui les gens du pays s'étaient-ils armés de leurs outils de labourage, dont ils voulaient faire des instruments de meurtre ? La peur s'empara de la jeune fille ; elle ne voulut pas attendre plus longtemps, et reprit le chemin du château ; mais à quelques pas, une troupe d'ouvriers, animés de colère comme les paysans qui avaient déjà passé devant elle, la forcèrent à rebrousser chemin ; ceux-là disaient aussi :

— Il ne peut pas être loin, le brigand ! Mais qu'il se montre donc, pour qu'on l'assomme !

— Je suis bon enfant, disait un autre ; mais avec des gredins comme celui-là, il ne faut pas de pitié. Allons ! flaire, Pataud ! flaire, mon chien !

Et l'ouvrier envoyait un gros dogue à travers les broussailles. L'animal s'approcha de Constance, qui cherchait à se dérober aux regards des passants. Elle poussa un cri d'effroi.

— Le voilà ! dirent les chercheurs.

Et soudain la bande accourut, les yeux enflammés de colère et avec d'horribles menaces à la bouche. Bien qu'elle se sentît près de s'évanouir en se voyant entourée par des hommes déterminés au crime, Constance s'efforça cependant de montrer du courage.

— Que me voulez-vous? dit-elle d'une voix assez ferme aux ouvriers que la rage aveuglait.

— Tiens, c'est une femme ! dit l'un d'eux en mettant la main sur la manche de sa robe ; passez, ma belle, passez ; et si vous rencontrez celui que nous cherchons, dites-lui bien qu'il ne sortira pas vivant du pays, car tous les chemins sont gardés. Voilà cinq heures que nous lui faisons la chasse ; demain, après-demain, nous recommencerons encore, jusqu'à ce qu'il vienne se livrer, et alors nous verrons à lui bassiner ses blessures d'aujourd'hui à coups de pioches et de truelles.

Ils dirent, et s'enfoncèrent dans l'épaisseur d'un bouquet de bois. La soirée était froide, et pourtant de grosses gouttes de sueur mouillaient le front de Constance; elle marchait toujours, mais incertaine du chemin, car la peur lui avait fait faire mille détours à la lueur trompeuse de la lune, voilée de temps en temps par des nuages qui, en passant, confondaient tous les sentiers dans une obscurité impénétrable. Pour la seconde fois elle revenait vers la pierre-levée, et cherchait à reconnaître sa route, quand le hurlement de cent voix ébranla l'air, traversa le bois et retentit à travers les taillis. Alors Constance, appuyée d'une main sur la pierre druidique, car ses genoux avaient fléchi, vit au loin poindre et disparaître des lumières qui semblaient courir dans les fourrés du bois; elle entendit un sourd murmure de voix succéder au cri de rage de cette meute d'hommes; et comme les nuages se fondaient sous les rayons de l'astre de la nuit, elle aperçut des ombres qui passaient à l'horizon, courant les unes après les autres, comme devaient faire les sorciers dans la fameuse ronde du Sabbat. Le bruit des pas ne pouvait arriver jusqu'à elle. La jeune fille ne saisissait de cette agitation lointaine que les clameurs indiscontinues et les mouvements rapides de ces fugitives clartés, dont

le nombre grossissait à chaque instant. Elle était là tremblante de voir revenir de son côté ceux qui faisaient une si terrible chasse, quand, à quelques pas de la pierre-levée, d'épaisses broussailles s'entr'ouvrirent : un homme, avec le visage et les bras ensanglantés, les habits en lambeaux, se précipita vers Constance, et lui dit :

— Sauvez-moi... ils vont revenir m'achever !... De l'eau, et un asile, ou je suis perdu !

Le timbre de cette voix mourante fit frissonner Constance : elle avait reconnu Henri.

— Malheureux ! lui dit-elle, qu'avez-vous donc fait pour être traité ainsi?

— Ne parlez pas, ils reviennent, ils me tueront, les misérables !... Eh ! qu'importe ! reprit-il d'un air de résolution, pas un être sur la terre ne croit en moi... ma mort ne sera pour personne un sujet de deuil ou de larmes. Il faut en finir... il faut que je périsse là, sur cette pierre, comme on aurait dû m'y laisser périr il y a vingt-cinq ans quand on m'y abandonna à la pitié douteuse du comte de Wolsey. Allez, fuyez, Mademoiselle, continua-t-il en éloignant du geste Constance, qui ne pouvait encore revenir de sa stupeur ; épargnez-vous le triste spectacle de ma fin ; car vous les entendez comme moi, n'est-ce

pas? Voilà qu'ils approchent : ils n'auront pas de peine à m'assassiner, je suis accablé de fatigues et de blessures, et je n'ai pas envie de leur disputer ma vie.

Il se laissa tomber sur la pierre, attendant avec résignation l'heure de son supplice, et bien résolu à n'opposer aucune résistance. Mademoiselle Van-Helmont, en proie à la plus horrible anxiété, tantôt prêtait l'oreille, tantôt se penchait vers Henri pour l'engager à se lever et à la suivre.

— Mais venez... pour Dieu! venez avec moi, Monsieur Henri, que j'essaye au moins de vous sauver... je ne vous quitte pas. Insensé! savez-vous bien que si ma présence ne retient pas les bras de ceux qui vous cherchent, je mourrai là aussi de frayeur! Henri, je vous en conjure, au nom de ce que vous avez de plus cher, suivez-moi!

— Au nom de ce que j'ai de plus cher! reprenait d'une voix faible le malheureux criblé de blessures; mais je n'ai rien de cher au monde, puisque chacun me repousse, puisque je ne suis aimé de personne... Vous avez de la pitié pour moi, mais voilà tout; de la pitié comme on en a pour tout ce qui souffre : un chien aussi inspire de la pitié... Laissez-moi mourir là, vous dis-je; c'est un titre au souvenir des hommes

que de périr assassiné pour avoir voulu être utile à ses semblables.

A force de supplications, Constance, qui ne voulait pas abandonner Henri à la fureur de ses ennemis, le décida enfin à s'éloigner avec elle de cette place, où le danger d'être découvert par des furieux devenait de plus en plus imminent.

— Vous le voulez, dit Henri, je vais essayer de me lever. Peut-être ne pourrai-je pas aller bien loin; mais au moins je n'aurai pas attendu lâchement leurs coups.

Il s'arma de courage, assura sa marche, et se laissa emmener par Constance. Ils cheminaient en silence, penchant tour à tour l'oreille vers la terre pour distinguer le bruit des pas de l'ennemi d'avec le frémissement des feuilles. Après de nombreux détours dans les chemins les moins fréquentés du pays, ils aperçurent le mur du château de Torcy, que surmonte une grille à fers de lance dans toute la longueur du parc. Constance s'arrêta là, et, après s'être assurée que personne ne les avait suivis, ni ne pouvait les entendre, elle dit à Henri : « J'ignore si ce château serait un sûr abri pour vous dans le cas où l'on viendrait à savoir que le propriétaire vous a offert un asile chez lui. Je dois donc vous sauver

d'abord; plus tard, je mettrai le maître de cette maison dans la confidence de notre secret. Laissez-moi entrer seule, et attendez que je vienne de l'intérieur du parc vous dire si vous pouvez sans danger escalader la grille... Attendez, Henri, et surtout pas d'imprudence. Elle disparut rapidement au tournant du chemin que longeait le mur du parc.

Quelques minutes après, mademoiselle Van-Helmont, qui était rentrée au château sans que son retour fût remarqué par les dames qu'elle vit de loin revenir de leur promenade sur l'eau, s'achemina vers la partie du parc où elle avait laissé Henri. Elle craignait, en arrivant à cette place, de ne l'y plus retrouver; d'une voix timide, et le cœur serré de frayeur, elle appela le pauvre blessé, qui lui répondit faiblement : « Je suis là. »

— Maintenant, dit-elle, il faudrait tâcher de passer par-dessus cette grille; mais vous n'en aurez jamais la force, et je ne puis vous aider.

Il répondit : « Je vais encore essayer, » puis il grimpa avec peine sur le mur, roidit ses bras autour des barres de fer; mais élevé à quelques pouces au-dessus du mur, il manquait de point d'appui pour atteindre à l'extrémité de la grille. L'anxiété de Constance était affreuse. Elle cherchait dans son esprit le moyen

de venir au secours de Henri, qui allait retomber épuisé, après de vains efforts. Soudain une pensée lui vint qui rendit l'espoir à son cœur; elle ramassa quelques feuilles d'arbres détachées de leur tige par la violence du vent, en fit un double lit qu'elle plaça sur le haut des manches de sa robe, appuya fortement ses mains sur le mur, son front contre la grille, et dit à Henri : « Posez le pied sur mes épaules, et ne craignez pas d'appuyer; je vous soulèverai; j'ai du courage. » Par un mouvement plutôt machinal que volontaire, Henri obéit à la prière de Constance. Le jeune homme s'éleva sur la pointe des pieds; il atteignit les fers de lance, s'y cramponna; une seconde après Henri était dans le parc, et remerciait, par un serrement de main bien expressif, la courageuse fille qui venait de le soustraire à la fureur des paysans.

Il ne tarda pas à se trouver dans la chambre que Constance lui destinait : « Vous reposerez là, lui dit-elle; ne vous inquiétez pas de moi, et croyez que, quoi qu'il arrive, il y a quelqu'un sur la terre qui ne vous abandonnera pas tant que vous serez malheureux. » Elle lava les plaies saignantes de Henri, les pansa du mieux qu'elle put, rétablit le désordre de sa propre toilette, et descendit au salon, où elle trouva

la société réunie. L'un des fermiers du maître de Torcy était là ; il racontait ainsi le scandale de Bussy-Saint-Martin :

« Ce matin, un étranger s'était présenté chez le maire ; il avait demandé à parler devant celui-ci à lord Wolsey : c'était, disait-il, pour une affaire concernant les plans de la commune. La servante du maire s'empressa d'aller prévenir mylord, qui se trouvait en ce moment dans l'école de maître Chevance. Henri la suivit aussitôt chez le maire. Celui qui l'avait mandé n'eut aucune question à lui adresser. Le coupable, à sa vue, se troubla, pâlit et s'écria : Je suis reconnu ! En effet, l'étranger le nomma Henri. Il apprit au maire que celui qui se faisait nommer lord Wolsey n'était qu'un ancien secrétaire de mylord, et que le véritable Wolsey ne reconnaîtrait aucun des engagements pris par un intrigant, sans fortune et sans consistance dans le monde.

« L'homme qui venait si brusquement démasquer le faux lord, c'était Nol Acton, le tuteur d'Arthur Wolsey. Il arrivait d'Angleterre, afin d'annoncer à son pupille que le comte de Wolsey, en mourant, l'avait nommé son exécuteur testamentaire. Averti par la voix publique des immenses travaux que le jeune lord faisait exécuter dans une petite commune

de Seine-et-Marne, Acton avait pris d'amples renseignements qui l'amenèrent à soupçonner que le nom de Wolsey ne se trouvait mêlé à cette affaire que pour cacher la spéculation d'un faussaire. Bientôt après, ses soupçons devenant certitude, il s'était rendu à Bussy-Saint-Martin. Henri connaissait Acton. Quand il vit son secret trahi par la présence de cet étranger, il voulut parler, afin de justifier sa conduite. Il n'en eut pas le temps ; déjà, grâce à la servante du maire, le bruit de cette scène était parvenu aux oreilles des ouvriers; il se répandit en un instant dans les chaumières environnantes. « On nous a « trompés ! » disaient les uns. « Nous sommes vo- « lés ! » disaient les autres ; et aussitôt la population, avec des cris affreux, se porta en foule à la maison commune. Toutes les issues furent gardées; on envahit la mairie. « Qu'on nous livre le scélérat ! « criaient les furieux; il faut que justice soit faite ! » Et tout à la fois juges et bourreaux, ils proféraient des menaces de mort contre celui qu'ils appelaient le bienfaiteur de la commune, une heure avant l'arrivée de Nol Acton à Bussy-Saint-Martin. La maison du maire aurait été ensanglantée, si la servante n'eût ouvert à la hâte une porte de dégagement, par laquelle Henri put s'échapper. Cette porte ne fut pas refermée

assez promptement pour que les ouvriers et les paysans qui se précipitaient dans la mairie ne pussent suivre les traces du fugitif. Ils s'élancèrent après lui, malgré les exhortations du maire et les prières d'Acton. Ceux-ci ne parlaient que de la vengeance de la loi ; mais les furieux, en montrant leurs outils de travail, répondirent : « La voilà la loi ! » et ils commencèrent la terrible chasse à l'homme, avec l'ardeur d'une meute qui suit la piste d'un sanglier.

« Coupé dans tous les chemins, traqué dans tous les taillis, frappé d'une pierre, atteint d'un lourd instrument de maçonnerie ou de labour, Henri fuyait toujours devant ceux qui le poursuivaient sans relâche, et qui poussaient un horrible cri de joie quand ils voyaient le projectile lancé contre lui déchirer ses vêtements ou l'ensanglanter. La meute, avec ses yeux flamboyants, la poitrine gonflée de cris rauques et la bouche écumante, oubliant que Henri, même par son imposture, avait en quelques jours répandu plus d'aisance dans la commune que les habitants ne pouvaient en espérer par un travail de plusieurs années ; oubliant même que celui qu'ils pourchassaient était un homme, et qu'ils étaient des hommes aussi, n'avaient plus qu'une pensée, qu'un désir, c'était de déchirer leur victime haletante. La

meute, altérée de sang, suivait tous les détours où la peur conduisait Henri. Elle se dispersait dans les sentiers, se réunissait aux carrefours, formait des cercles, des échelons, et courait toujours jusqu'à ce qu'elle perdît de vue le malheureux, qui n'osait regarder derrière lui, et qui profitait de l'abri d'un corps d'arbre, ou de l'asile que lui offraient quelques broussailles, pour étancher le sang d'une blessure ou pour reprendre haleine. Cette course mortelle dura cinq heures; vingt fois, pendant la chasse que les paysans lui faisaient, Henri, épuisé de fatigues, exprimait par des gestes qu'il n'en pouvait plus et qu'il allait se livrer; mais quand les autres accouraient sur lui avec le *hourra* de mort, alors le péril lui redonnait des forces : il courait de nouveau, jusqu'à ce qu'on eût perdu la trace de ses pas. La nuit est venue, mais sans apporter ni sécurité ni trêve au fugitif que l'on cherche encore. »

Ainsi parla le fermier. Ce long et sinistre récit commençait à peine quand mademoiselle Van-Helmont entra dans le salon.

V

LE PASSÉ

Lorsque le fermier eut cessé de parler, un cri d'indignation s'éleva dans l'assemblée, non pas contre ceux qui pourchassaient Henri avec tant de fureur, mais bien contre le malheureux qu'on ne savait pas encore à l'abri de leurs coups. La baronne de Mézerac elle-même, qui avait le plus vivement admiré le bienfaiteur de Bussy, mêlait ses critiques amères aux récriminations que faisait naître la conduite mieux connue du faux Wolsey. Ce qui était grand, beau, noble et généreux pour lord Arthur, devenait criminel et méprisable de la part de son secrétaire. Ce n'étaient pas seulement ses actions que l'on trouvait blâmables, mais encore attaquait-on sa personne. Ainsi, la douceur de sa voix, c'était le sentiment de sa faute qui l'empêchait de parler haut; dans sa préoccupation intelligente, on ne voulait plus voir que l'inquiétude incessante qui poursuit l'intrigant toujours tremblant d'être démasqué; le feu qui brillait dans ses regards, c'était de la convoitise, et non plus du génie.

Le fermier s'étant retiré, comme en ce moment la pendule du salon marquait onze heures, chacun se dit bonsoir, et rentra dans son appartement. Constance, au moment de monter chez elle, s'approcha du maître du château, lui dit à l'oreille : « Attendez-moi ici, j'ai à vous parler ce soir. » Il la regarda avec étonnement; elle lui fit signe de se taire, et lorsque toutes les portes furent refermées, mademoiselle Van-Helmont, certaine qu'aucun indiscret ne pourrait les surprendre, rentra au salon, où son parent l'attendait avec une sorte d'inquiétude; car jamais l'intimité entre eux n'avait été jusqu'aux confidences.

Le maître de Torcy avait dit comme les autres que la conduite de Henri méritait toute la sévérité des lois, et qu'il était à souhaiter, non pas que le coupable tombât entre les mains de ses ennemis, mais, du moins, qu'il fût pris par les agents de l'autorité, afin qu'un jugement rigoureux le punît. Constance avait entendu avec effroi ces paroles dites par le seul homme qui pût l'aider à sauver ce malheureux. Cependant, comme elle n'avait pas à choisir un autre sauveur pour Henri, elle lui dit tout ce qui s'était passé ce soir-là, lui révéla l'asile qu'elle avait donné au faux lord Wolsey, et demanda pour lui secours et protection. Le parent de Constance, ému par ses

Lorsque le fern
ignation s'éleva
eux qui pourcha
nais bien contre
encore à l'abri de
rac elle-même, q
bienfaiteur de B
aux récriminatio
mieux connue d
beau, noble
criminel et
Ce n'étaien
vait blâma
sonne. Ai
ment de
dans s
plus v
l'intri
feu a
tise

nt les trois mois qui s'écoulèrent avant la jeune fille en France, les poursuites contre le faux lord furent actives, mais at. On abandonna les travaux à peine de la commune; le tribunal annula la rain et les engagements des ouvriers. Le t et la vie qui animaient Bussy-Saint- rrêtèrent subitement; la prospérité, en n instant sur ce pays, n'y laissa d'autre son mois de séjour qu'une maisonnette lieu et à la place où s'élevait la chétive e de maître Chevance : le magister avait à profité seul de la lune de miel du hameau.

ue mademoiselle Van-Helmont revint en son premier soin fut de se rendre chez le où Henri achevait sa convalescence.

ne vous attendais plus, lui dit celui-ci d'un eproche, qu'adoucissait cependant l'expres- ible de son regard.

toute réponse, Constance lui fit remarquer de deuil qu'elle portait.

Pardon, reprit Henri; mais je souffre tant de où je suis! il est si cruel de ne pas savoir parle de vous, ce qu'il en dit!... On me , n'est-ce pas? on m'accuse d'une bas-

sesse peut-être? quand j'avais un si noble orgueil! quand mon ambition me semblait si généreuse!... Au moins on n'a pas continué mon ouvrage; et c'est une consolation pour moi... Le plan du projet me reste, on ne me vole pas ma pensée de bienfaisance pour en faire une misérable spéculation.

— Henri, lui dit Constance, vous m'avez promis la confession entière de vos torts; je ne viens pas la réclamer, quoique j'aie besoin de voir en vous un honnête homme : ne me dévoilez pas le secret de votre âme, si cette confidence peut coûter quelque chose à votre repos; mais dites-moi bien tous vos besoins : ne craignez pas de me devoir quelque chose... La fin prématurée d'un parent que je regrette me met à même de vous rendre quelques services.

— Puisque vous vous intéressez encore assez à moi pour désirer savoir ce qui m'a conduit à ce que le monde appelle sans doute un crime, je ne vous cacherai rien de ma vie passée; je vous dirai et mes chagrins et mon ambition, que personne peut-être ne saura comprendre, et qui me brûle le cœur. Mais avant de commencer l'histoire de ma vie, je dois détruire à vos yeux la plus forte des accusations qui pèsent sur moi : celle d'avoir pris un nom qui ne m'appartenait pas... Non, je n'ai point volé le nom

de Wolsey : c'est mon bien ; la loi me refuse le droit de le porter, ce nom ; mais sachez bien qu'il faudrait épuiser jusqu'à la dernière goutte de mon sang pour oser dire que celui des comtes de Wolsey ne coule plus dans mes veines.

Mademoiselle Van-Helmont recueillait ses paroles avec l'inquiétude mêlée de pitié qu'on éprouve en écoutant un fou. Il poursuivit :

— Je suis né en France ; celui à qui je dois le jour s'y était marié malgré la volonté du comte de Wolsey, dont il était le fils aîné. Le lendemain de ma naissance ma mère n'existait plus. Deux ans plus tard je perdis mon père ; il mourut accablé de la perte d'un procès qui frappait de nullité en Angleterre son légitime mariage. Le comte de Wolsey avait alors marié son second fils selon les convenances de son orgueil et de son ambition. De ce mariage naquit mon cousin Arthur, au nom de qui on me persécute aujourd'hui. La bonne femme chez qui j'étais resté orphelin écrivit à Londres pour appeler sur moi l'intérêt de mon grand-père. Il ne consentit à se charger de mon sort que s'il me rencontrait dans son voyage en France comme un enfant abandonné, que le hasard aurait placé sur son chemin. J'étais élevé aux environs de Bussy. L'endroit où il devait me trouver fut désigné :

c'était cette même pierre levée où il y a trois mois j'ai failli mourir de ma fatigue et de mes blessures. Le comte de Wolsey tint parole, et je fus élevé avec mon cousin, bientôt orphelin comme moi. Jaloux des éloges qu'on donnait outre mesure à l'héritier d'un lord, mais qu'on ne pouvait accorder à l'enfant trouvé qu'autant qu'il les aurait plus que mérités, je demandai des leçons aux maîtres d'Arthur. Mes progrès furent rapides; mais on ne faisait pas semblant de les remarquer, parce qu'ils ne flattaient l'amour-propre de personne. Cependant, à la fin, on ne put se refuser à l'évidence; et quand il fut question d'envoyer mon cousin étudier dans une université, le comte de Wolsey, qui seul avait bien voulu apprécier mon assiduité au travail, me donna pour compagnon à l'unique héritier de son titre. Je dois lui rendre cette justice, qu'il lui recommanda de voir en moi un émule, un camarade, et non pas l'enfant trouvé dans un village de France.

« Que vous dirai-je de mes succès de collége? Pouvaient-ils satisfaire entièrement mon amour-propre, quand j'entendais mes camarades m'appeler l'enfant sans nom, et les fiers héritiers des grandes maisons d'Angleterre prendre à tâche de me faire sentir que la famille est tout, qu'un titre de naissance est le seul

marchepied qui permette d'atteindre aux honneurs; qu'on n'est quelque chose que par son nom, et point par son mérite? Humilié, mais non découragé, il me sembla qu'il serait beau de vaincre le sort qui me condamnait à l'obscurité, et de m'élever par moi-même au-dessus de ces nobles héritiers, qui me refusaient leur estime. Je m'aveuglais jusqu'au point de croire que je les forcerais à me rendre justice. Plein de ces grandes idées, je formai donc le projet de me placer plus haut que mes orgueilleux camarades de l'université dans l'estime publique; une vie nouvelle se révéla à moi! et du moment que j'osai me dire : « l'avenir m'appartient, » je ne souffris plus; je croyais en moi! On ne soupçonne pas combien la gloire est une chose vraie, une jouissance réelle, un but vivant que l'on voit, qui revêt une forme, s'anime et grandit à nos yeux quand nous avons la volonté ferme de la mériter, et que nous sentons dans notre cœur ces saints et précieux mouvements d'orgueil qui nous font dire : « Et moi aussi, je suis une puissance; car l'intelligence gouverne le monde, et je « suis intelligent! »

Il y avait une telle conviction dans les paroles de Henri, que Constance éprouva presque de l'enthousiasme en l'écoutant parler. Elle crut sentir passer

dans son âme une partie du feu sacré qui animait le descendant illégitime des Wolsey.

— Continuez, lui dit-elle, car plus que jamais tout ce qui vous touche est intéressant pour moi. Ah! maintenant je devine ces sombres rêveries que Caroline cherchait en vain à s'expliquer autrefois, et pour lesquelles j'étais forcée de trouver des excuses, afin de rassurer ma pauvre amie.

— Ce n'était plus qu'un souvenir, répondit Henri, un regret peut-être que je donnais à mes espérances trompées; car alors j'avais renoncé à l'espoir de m'illustrer; toutes les carrières m'étaient fermées, et je commençais à croire qu'il ne m'était pas possible de sortir victorieux de ma lutte contre la fortune.

« Au départ de l'université, dit-il, poursuivant son récit, je pris mes grades d'avocat. Un premier succès dans cette profession me promettait une haute réputation; mais, impatient d'acquérir un nom, je heurtai les opinions d'un rival puissant : les intrigues de celui-ci m'ôtèrent pour un temps le droit de plaider; indigné d'une telle injustice, j'abandonnai cette carrière et je me lançai dans celle des armes. Malgré la protection du comte de Wolsey, je me vis encore en butte aux mépris des jeunes officiers de haute nais-

sance qui refusaient de m'admettre dans leurs réunions. Je fus insulté publiquement pour avoir voulu prendre place à un repas de corps, d'où l'esprit aristocratique des chefs de mon régiment était parvenu à m'exclure. Un duel suivit cette offense, et je ne dus mon salut qu'à ma fuite sur le continent. Je m'embarquai avec lord Arthur, qui allait faire ce que les Anglais appellent *le grand voyage*, et qui est le complément indispensable de l'éducation des gens riches. Le comte de Wolsey n'existait plus; mais le jeune Arthur, héritier de l'orgueil de sa mère, prétendait n'admettre Henri auprès de lui qu'en qualité de valet; mais notre aïeul, qui nous avait réunis dans un dîner d'adieu, prit la parole : « Puisqu'il faut, dit-il « à Arthur, qu'un père, dût-il en rougir, justifie au- « près de son héritier sa tendresse pour un étranger, « vous saurez, Monsieur, que j'entends que Henri « soit traité par vous comme un frère, et que ce se- « rait encourir mon indignation que de persister « dans votre insupportable vanité. Henri n'est point « ce que vous appelez un mendiant : c'est un pa- « rent, entendez-vous? un parent à qui vous devez « au moins des égards, si vous ne pouvez lui donner « votre amitié. Henri est aussi mon petit-fils, et si « j'ai dû à la dignité de ma race de ne pas recon-

« naître sa mère pour ma fille, du moins, intérieu-
« rement, mon cœur ne l'a jamais renié. »

« La surprise d'Arthur était extrême. Pour moi, ce n'était pas seulement de la surprise que j'éprouvais, c'était de la joie, du délire; moi, le misérable enfant trouvé, j'avais une famille! j'étais le petit-fils du comte de Wolsey! Ainsi, cette fierté que je sentais dans mon âme était une lueur qui perçait les ténèbres de mon origine. Le comte ajouta avec la plus vive émotion : « Je ne vous dirai pas, mes amis, tout
« ce que j'ai souffert de vos querelles et comme j'ai
« dévoré avec angoisse les outrages dont on accabla
« Henri, et sous la toge d'avocat et sous l'uniforme
« militaire. Mon espoir, mon bonheur eût été de
« vous voir liés d'une amitié fraternelle. Je me di-
« sais : Arthur sera le protecteur de son frère, et
« Henri, par ses talents, par ses vertus, justifiera
« l'appui que son cousin lui prêtera, et je serai fier
« alors de mes deux enfants! Maintenant, mon ami,
« continua-t-il en regardant Arthur d'un air presque
« suppliant, refuseras-tu à celui que j'appelle aussi
« mon fils cette bienveillante protection que tu n'as
« pu lui donner par un propre mouvement de ton
« cœur? »

« Arthur, malgré son invincible fatuité, n'était

point un méchant homme; il fut ému et me serra la main avec attendrissement.

« Le comte embrassa ses deux enfants, et nous partîmes; durant quelques mois Arthur me montra beaucoup d'amitié. Moi, heureux de me savoir une famille, je n'éprouvais plus ce vif besoin de renommée que le mépris des hommes m'avait inspiré. Le feu sacré couvait toujours dans mon cœur; mais c'était un désir vague et sans objet, dont mon portefeuille, rempli de pensées sans suite et de projets non terminés d'ouvrages de littérature et de science, était le seul confident. Enfin, l'amour vint, et dès lors je ne pensai plus qu'à chercher dans le bonheur du ménage cette félicité que je n'apercevais autrefois qu'à travers le prisme de la gloire. Malheureusement Arthur fut mon rival; et vous savez comment il me punit de la préférence que m'accordait Caroline. Par respect pour la volonté du comte de Wolsey, je ne dis pas le secret touchant ma naissance; mais la résolution de me faire un nom se réveilla en moi plus forte que jamais. Je me séparai d'Arthur, et je vins en France avec la dot que lord Wolsey, en vue de mon mariage, m'avait fait passer d'Angleterre. Je travaillai d'abord avec ardeur à l'un de ces ouvrages que j'avais rêvés autrefois. Mais la gloire littéraire si

incertaine, s'acquiert lentement, et ma soif de renommée était impatiente. Je faisais alors de fréquentes excursions aux environs de Paris; c'est dans une de ces promenades que j'arrivai un jour à Lagny. Le nom de Bussy-Saint-Martin m'avait rappelé le lieu où je fus recueilli par le comte de Wolsey. Je crus beau de devoir mon illustration au bonheur que j'assurerais à ce pays, qui avait vu ma première misère; le nom que je pris m'ouvrit toutes les portes et mit tous les bras à ma disposition; ce n'était pas une basse spéculation que je méditais, je voulais, à l'exemple de généreux fondateurs, élever un monument profitable aux autres, et dont le fruit, pour moi, serait l'impérissable souvenir d'une entreprise heureuse, à force de hardiesse, et à laquelle la reconnaissance publique attacherait mon nom.

« Maintenant jugez-moi, dit-il à Constance qui l'avait écouté avec une attention soutenue; dites-moi si j'ai mérité les noms infamants que me donnent ceux qui n'avaient pas assez d'éloges pour mes projets, dont le succès était certain. Malgré cette douloureuse épreuve, je sens mon cœur encore plein d'un beau désir de gloire. Celle qu'on me refuse aujourd'hui, eh bien! je la devrai un jour à d'autres moyens : je ne mourrai pas inconnu. Constance,

c'est une guerre avec la société, dont je sortirai triomphant, n'en doutez pas : on se souviendra de moi !

— Oui, dit-elle, j'ai aussi confiance dans votre avenir; mais cette gloire que vous ambitionnez, il faut la demander à ceux qui consolent de toutes les peines : aux beaux-arts, mon ami; ils n'exigent ni un nom puissant, ni une grande fortune, pour accorder la renommée : c'est l'étude, le travail et du génie qu'il faut pour réussir. Autrefois, dans nos entrevues, vous parliez avec enthousiasme de tableaux et de statues; déjà même vous ébauchiez quelques esquisses dans lesquelles on remarquait mieux que du goût. Décidez-vous, Henri, et avec votre noble désir de succès, je vous réponds que vous réussirez. J'ai quelque fortune, je la mets à votre disposition; vous ne serez pas humilié, je l'espère, de mes offres de service; et moi je serai si fière d'avoir pu contribuer à votre bonheur et à votre réputation.

Henri remercia avec une touchante effusion du cœur la généreuse fille qui lui montrait la véritable route de la célébrité. Son âme impressionnable adopta vivement le projet qu'elle formait pour lui. « Vous le voulez, dit-il; je serai artiste, et je fonderai une école, ou je mourrai à force de travail...

Mais, reprit-il, ne suis-je pas en prison ici? puis-je sortir, me montrer, quand on me cherche encore; lorsqu'un arrêt est peut-être déjà prononcé contre moi? »

Constance le rassura : « J'ai vu ceux qui se croyaient compromis par votre entreprise; ils se sont désistés de leurs plaintes; les frais des procès intentés contre vous ont été acquittés; des dédommagements ont apaisé la colère de vos créanciers : vous êtes libre, Henri. Si je ne vous avais pas trouvé aujourd'hui digne de tout l'intérêt que vous m'aviez inspiré, je serais retournée en Hollande, et jamais vous n'auriez su par quelle main vous aviez été secouru; mais à présent que j'ai pu comprendre votre ambition, que je sais vos malheurs, je suis heureuse de vous avouer mes démarches; qu'elles n'humilient pas votre fierté, Henri; c'est un premier hommage que je rends à la gloire qui doit vous appartenir un jour, et qui sera peut-être aussi mon ouvrage. »

C'est par ces mots que Constance révéla à Henri le secret de son cœur. Il la regarda avec surprise et tendresse, posa ses lèvres sur la main qu'elle lui abandonnait, et jura que ce n'était plus par vengeance contre le monde, mais pour se montrer digne de l'affection de mademoiselle Van-Helmont, qu'il allait

chercher à se faire un nom illustre par l'étude des arts.

Un mois après cette conversation chez le médecin, Henri étudiait la statuaire dans l'atelier de l'un des plus célèbres sculpteurs de la capitale.

VI

APRÈS HUIT ANS D'ÉTUDES

Tous les créanciers de Henri, et même, pour mieux dire, ceux qui se supposaient tels, instruits de la facilité avec laquelle mademoiselle Van-Helmont accueillait les réclamations, se présentèrent tour à tour chez Constance, et leur exigence diminua considérablement la fortune de cette généreuse amie. Henri ne savait rien de tout cela. Livré avec ardeur à l'étude de son art, il ignora et les sacrifices d'argent et d'autres sacrifices plus grands encore que Constance faisait pour lui. Quelques parents de la jeune Hollandaise lui firent de vives instances pour l'engager à retourner à Amsterdam : Constance répondit par le refus formel d'abandonner celui qui n'avait d'espoir qu'en elle. On lui écrivit que ce jeune homme la ré-

duirait à la misère : « Sa réputation me tiendra lieu de fortune, » dit-elle. Les parents, indignés, renoncèrent à la revoir jamais. Elle se dit encore : « Sa tendresse me tiendra lieu de famille. »

A mesure que Henri grandissait en talent dans l'atelier de son maître, l'heureuse Constance sentait augmenter sa sympathie pour le jeune sculpteur. Ces deux âmes, qui se comprenaient bien, s'entretenaient souvent du jour où le premier chef-d'œuvre de l'artiste serait exposé aux applaudissements de la foule : « Ce jour sera doublement beau pour nous, se disaient-ils, car il précédera celui de notre mariage. — Je vous donnerai un nom qui fera votre orgueil, Constance, » ajoutait Henri ; et celle-ci avait de la reconnaissance dans le regard ; elle oubliait que Henri lui devait tout.

Après trois ans de travail, Henri concourut pour le grand prix de Rome. Tout en lui reconnaissant de l'imagination et du talent, le jury des beaux arts ne lui accorda qu'un premier accessit ; il s'attendait à moins encore. Empêché par les traditions de l'école, il n'avait pu s'élever à la hauteur de son talent original. De cette lutte du respect avec les audaces de l'inspiration sortit un ouvrage qu'il jugea encore plus sévèrement que ses maîtres et ses rivaux.

Ses études terminées, il respira, car il put enfin se dire : « Ce n'est plus à la réputation de mon maître que je travaille, c'est la mienne que je joue contre l'estime de mon siècle ; il s'agit à présent de gagner la partie. » Alors il s'isola tout à fait du monde ; et pendant deux ans que dura l'exécution de ce qu'il appelait déjà son premier chef-d'œuvre, Henri ne sortit de chez lui que pour se rendre à son atelier. Seulement, le soir, il se permettait une petite promenade avec Constance, et encore ces moments de repos n'étaient-ils consacrés qu'à de nouvelles méditations sur l'ouvrage qui devait fonder sa renommée. Comme autrefois, Constance dissipait ses craintes, relevait son courage et partageait ses joies.

La statue enfin sortit de l'atelier pour aller prendre place au musée, parmi les ouvrages des artistes qui devaient enrichir l'exposition publique. Le sujet que Henri avait choisi était bien de nature à enflammer une imagination poétique.

C'était le Camoens, ses *Lusiades* à la main, sortant, nu jusqu'à la ceinture, des flots qui n'avaient respecté dans leur fureur que le poëte et l'œuvre de son génie. Une vague venait encore battre le pied du rocher que le Camoens gravissait avec peine. On voyait, par ses muscles qui se roidissaient avec effort, les lon-

gues fatigués de sa lutte contre la tempête. A travers l'expression de douleur qui se peignait sur son visage, perçait un sentiment d'orgueil; il regardait son poëme qu'il tenait encore élevé vers le ciel, comme il l'avait tenu longtemps au-dessus des flots, et semblait s'écrier, ainsi que Henri l'avait dit autrefois pour lui-même : « Au moins mon nom ne périra pas ! »

L'apparition de cet ouvrage fit une profonde sensation sur les artistes qui parcouraient les salles de l'exposition avant l'ouverture des portes. Que ces murmures flatteurs furent doux pour le jeune sculpteur altéré de louanges ! C'était beaucoup déjà d'obtenir l'approbation de ses rivaux; mais ce n'était point assez pour lui : il ne voulait rien perdre des éloges que l'on donnerait à son ouvrage; aussi quand il entendit rouler les portes sur leurs gonds, et qu'il vit les flots de curieux s'engouffrer dans les salles, il se plaça derrière son Camoens, et là, accoudé sur le socle du chef-d'œuvre qu'il livrait à l'admiration publique, il prépara son cœur aux plus vives émotions.

C'est d'abord vers les salons de peinture que se dirige la foule : on se presse, on s'étouffe devant les tableaux, comme si c'était assez que des yeux aveuglés par l'éclat des couleurs pour juger de la beauté

des formes, de l'énergie des poses ou de l'expression originale et bien sentie des passions et des douleurs que nous offre la statuaire. « Aux tableaux! disent les curieux; nous aurons toujours le temps de voir la sculpture. »

Henri se tenait donc près de sa statue, guettant l'éloge qui devait soulager sa poitrine oppressée; et déjà il commençait à sentir tous les tourments de l'humiliation, car on passait rapidement devant son Camoens, comme on devait passer aussi devant la blanche avenue de groupes rivaux qui se disputaient l'honneur d'attirer les regards. Personne ne disait : « Que c'est beau! » et quelques-uns demandaient même au pauvre artiste le chemin des salons de peinture. Il n'y avait là, de fidèle à l'admiration, que la bonne Constance, entrée la première, dès l'ouverture des portes. Elle venait pour partager la joie de son ami, et recueillir avec lui les applaudissements de la foule. C'était encore cette généreuse fille qui ramenait l'espoir dans le cœur tourmenté de Henri; elle allait écouter ceux qui passaient, puis revenait vers l'artiste, avec un délicat mensonge à la bouche, lui dire : « On a regardé, et quelqu'un a dit : C'est bien! c'est parfait! » Cependant l'heure avançait, et la salle des sculptures cessait d'être dé-

serte : « Éloignez-vous, dit Henri à Constance ; ne faites pas semblant de me connaître ; mêlez-vous à tous ces groupes, écoutez bien tout ce que l'on dira, car il est impossible qu'on ne parle pas de moi. » Elle fit ce qu'il voulait, et lui reprit sa place à côté de son ouvrage ; car il vit de loin la longue suite de curieux qui venait enfin à lui.

Un groupe passa, leva les yeux vers le Camoens, et puis une voix dit : « Savez-vous que voilà quelque chose d'horrible ! »

Henri devint pâle, et sa bouche grimaça ce sourire amer et méprisant de l'amour-propre trompé qui se dit : « Je ne t'accepte pas pour mon juge. »

D'autres vinrent après ; ils regardèrent aussi le chef-d'œuvre de l'artiste, et se dirent : « Connaissez-vous rien de plus affreux que cela ? » Le cœur de Henri battait avec tant de force que le pauvre jeune homme crut qu'il allait défaillir ; son supplice ne faisait pourtant que de commencer. Des milliers d'individus passèrent : aucun ne lui refusa un regard ; mais tous répétaient ces mots qui allumaient son sang, l'étranglaient à la gorge, et le faisaient trembler d'indignation et de douleur, au point que le solide piédestal de sa statue en était comme ébranlé : « C'est de la folie, disait-on ; il n'y a pas d'exemple

d'une atrocité semblable; mais celui qui a fait cela a mérité plus que la mort! » Henri, dans l'égarement de son désespoir, fut sur le point de s'élancer au milieu de la foule, et de lui dire : « C'est moi qui suis l'auteur de cet ouvrage : tuez-moi donc à l'instant; car je ne saurais endurer plus longtemps la torture que vous me faites subir. » Mais il s'arrêta quand il entendit prononcer ces mots : « Quel spectacle pour une mère que de voir assassiner ses deux enfants! »

— Ainsi il les a poignardés en plein jour?

— Mon Dieu! oui, comme les pauvres petits se promenaient dans le bois de Vincennes.

— Et sait-on si ce monstre a été arrêté?

— Oui, il a tout avoué. On sait qu'il ne connaissait pas les victimes.

— C'est donc le besoin de verser du sang qui l'a conduit à ce double meurtre?

— On le présume... Il y a des organisations si malheureuses.

— Et comment se nomme le scélérat?

— Il s'appelle *Papavoine!*

A ce nom, que Henri se souvenait vaguement d'avoir entendu prononcer le matin, son désespoir d'artiste se changea en une sombre indignation contre ce peuple qui fait les réputations, et qu'un

misérable assassinat occupait plus que l'ouvrage d'un artiste qui avait veillé, travaillé, passé huit ans de sa vie à souffrir toutes les angoisses de l'enfantement d'une œuvre de génie.

« Pour remplir le monde de son nom il faut donc être un monstre! se disait-il. La société ne tient pas compte de ce qui est beau; elle ne se souvient que de ce qui lui fait peur. » La foule s'écoula, la salle redevint déserte. Constance s'approcha de son ami : il était en proie aux plus violentes émotions de la colère. « Eh bien! lui dit-il quand elle fut près de lui, vous les avez entendus, n'est-ce pas? il ne parlaient pas de moi : c'est la nouvelle d'un assassinat qui les préoccupait tous. »

— Oui, aujourd'hui... mais demain on vous rendra justice.

— Demain, reprit-il, un incendie, un suicide, un autre meurtre fixera leur attention, et mon ouvrage restera ignoré, parce que la foule est stupide; et je me serai épuisé ainsi pour obtenir un nom qu'elle va me refuser encore! C'est un autre moyen qu'il faut chercher pour que le monde s'occupe de moi. Je ne veux plus de son admiration; c'est en le faisant frémir que je le forcerai bien à ne pas m'oublier. Quant à mon œuvre, elle ne subira pas l'humiliation d'être

jugée par ceux qui l'ont méconnue aujourd'hui. J'en déshérite l'avenir, s'écria-t-il; et, saisissant un marteau qui se trouvait près de lui, et que les ouvriers qui travaillaient aux réparations du musée avaient oublié là, Henri, malgré les efforts de Constance, s'élança sur le socle de sa statue et fit voler les éclats de son Camoens mutilé.

Les gardiens accoururent au bruit : « C'est à moi, dit-il, c'est mon ouvrage, j'ai le droit de le détruire !

— Oui, dans votre atelier, reprit le garde, mais ici cela ne se peut pas; vous salissez le parquet, et les morceaux de plâtre qui volent pourraient bien abîmer quelque chose.

On le fit sortir du musée.

Ni les consolations, ni les tendre soins de Constance ne purent rendre le calme à ce cœur profondément affecté, à cette tête brûlante, et dans laquelle passaient souvent de sinistres pensées. Papavoine fut exécuté. Le jour du supplice, Henri voulut aller voir le cortége de l'assassin qui lui volait sa gloire. Il trouva la foule fidèle à ses émotions de terreur : on s'écrasait mutuellement pour arriver plus près de la charrette, et il y avait du monde à toutes les fenêtres. On voyait les curieux suspendus aux toits, grimpés sur les cheminées, et en bas il n'était plus possible

de marcher, tant l'affluence était considérable. Henri envia le sort du patient. « Celui-là remue des masses, dit-il : on exécrera sa mémoire ; mais c'est beaucoup encore que de ne pas être oublié. »

Le lendemain, Constance reçut une lettre de Henri, elle disait ces mots :

« Adieu, Constance ; si votre mort eût satisfait mon ambition, je ne l'aurais pas refusée au désir de célébrité qui me poursuit : ainsi, ne regrettez pas mon départ, et ne pleurez pas sur moi ; j'emporte le remords de mon ingratitude et le besoin dévorant d'un nom que j'obtiendrai à tout prix. Vous ne me reverrez plus, mais avant peu vous entendrez parler de moi. »

Cet adieu brutal glaça le cœur de Constance. Elle n'eut plus qu'un sentiment de pitié pour ce malheureux qui menaçait la société d'un crime. Elle attendit vainement que la voix publique lui parlât de l'ambitieux Henri. Constance n'entendit plus parler de lui.

On dit qu'en 1825 un jeune homme, les yeux hagards, les cheveux en désordre, les habits en lambeaux, courait à travers les débris fumants de Salins incendiée, et qu'il s'écriait avec une horrible joie : « C'est moi qui ai brûlé la ville !... Prenez-moi ! prenez-moi ! je suis l'incendiaire ! »

On le prit en effet, mais pour le mettre à l'hôpital, le seul bâtiment que les flammes eussent épargné.

Quel était cet insensé? On l'ignora toujours; personne ne le connaissait dans le pays, et le délire du misérable était si grand qu'il ne put jamais dire son nom.

La morale de ceci :

« On n'atteint pas la célébrité quand on court après « elle; il faut travailler et l'attendre.

« Il est beau d'être honorablement célèbre.

« Il est souvent meilleur de demeurer inconnu. »

FIN.

TABLE

